

INSTRUCTIONS

POUR LES

JEUNES DAMES

Qui entrent dans le MONDE, se
MARIENT,

Leurs devoirs dans cet ETAT, &
envers leurs ENFANS.

Pour servir de suite au MAGASIN des
ADOLESCENTES.

PAR

M. LE PRINCE DE BEAUMONT.

TOME III.

A LONDRES,

Chez J. N O U R S E, Libraire du ROI,
vis-à-vis Catherine-Street, dans le Strand.

MDCCLXIV.

Ch. 760/29

I

J

C

L

P

M

C

INSTRUCTIONS

POUR LES

JEUNES DAMES

Qui entrent dans le MONDE, se
MARIENT,

Leurs devoirs dans cet ETAT, &
envers leurs ENFANS.

Pour servir de suite au MAGASIN des
ADOLESCENTES.

P A R

M. LE PRINCE DE BEAUMONT.

T O M E III.

A L O N D R E S,

Chez J. N O U R S E, Libraire du ROI,
vis-à-vis Catherine-Street, dans le Strand.

MDCCLXIV.

INSTRUCTIONS

POUR LES

JEUNES DAMES

Qui entrent dans le Monde le

MARIAGE.

Leurs devoirs dans cet ÉTAT, &

leurs devoirs ÉTAT.

Pour servir de suite au MARIAGE de

ADOLESCENTES.

PAR

M. Le Prince de BRADMONT.

TOME III.



A LONDRES.

Chez J. Noiret, Libraire en Chef

vis-à-vis la Couronne-Suëde, dans la Strand.

MDCCLXIV.



SUITE DU
MAGASIN
DES
ADOLESCENTES.

NEUVIÈME JOURNÉE.

Madem. BONNE.

VOUS me voyés bien triste, Mesdames ;
je viens d'apprendre que notre pauvre
Lady *Tempête* est morte. La foi m'engage
à me réjouir de la voir soustraite aux dan-
gers du monde, au moment où elle alloit
y entrer ; mais la nature a ses droits : mes
larmes coulent malgré moi, & mon cœur
est déchiré.

TOM. III.

A

Lady

Lady CHARLOTTE.

Je savois bien qu'elle étoit dans un état de langueur depuis qu'elle étoit en Ecosse ; mais je n'avois point entendu dire que sa maladie fût dangereuse.

Madem. BONNE.

On l'a toujours traitée de bagatelle ; heureusement, elle seule n'y a point été trompée. Dès le commencement de son mal, elle s'est crû frappée à mort. Cette chère enfant me l'écrivit, & me pria de lui prescrire ce qu'elle devoit faire pour s'y préparer. Je n'eus pas la cruauté de la rassûrer ; mais j'eus soin de lui représenter tout ce qui pouvoit lui faire régarder sa situation avec les yeux de la foi. Elle a été fidèle à prendre une heure le matin & le soir pour méditer sur l'éternité dont elle approchoit, & le fruit de sa méditation a été une paix si douce, un si grand désir de voir son Dieu, une si grande confiance en sa miséricorde qu'elle n'a éprouvé aucune des horreurs de la mort. Je veux pour nous consoler, vous lire quelques-unes de ses lettres, & je finirai par celle que My-

lady



lady m'a fait l'honneur de m'écrire ce matin.

Première Lettre de Lady TEMPETE.

“ Nous sommes de retour à Edim-
 “ bourg, ma chère Bonne, & c'est une
 “ légère indisposition à ce que l'on dit qui
 “ me fait revenir en ville. J'ai été prise
 “ il y a quelques jours, d'un battement
 “ de cœur si extraordinaire que je n'ai
 “ pas de mots qui puissent vous exprimer
 “ ce que je sens. Cela me tourmente
 “ périodiquement plusieurs fois par jour
 “ & toutes les nuits: les médecins disent
 “ que ce sont des vapeurs, qu'il n'y a
 “ point de danger; mais j'ai un fort pres-
 “ sentiment que cet état me conduira à
 “ la mort. Je ne le dis à personne qu'à
 “ vous, ma Bonne; on me trouveroit ri-
 “ dicule, & cela affligeroit Mylord & My-
 “ lady. Il faut l'avouer, ma Bonne,
 “ l'idée d'une mort prochaine me saisit
 “ d'horreur. Je suis jeune & riche; on
 “ me flatte de quelques agrémens: j'en-
 “ visageois une longue vie dans laquelle
 “ je pourrois jouir innocemment de tous
 “ les avantages que Dieu m'avoit don-
 “ né; tout cela s'anéantit: un tom-
 “ beau,

“ beau, voilà tout ce qui s’offre à mes
“ yeux ; voilà la fin de mes espérances
“ trompeuses. A cette peine, il s’en
“ joint une autre beaucoup plus raisonna-
“ ble. Je me sens les mains vuides de
“ bonnes œuvres ; je n’ai rien fait pour
“ mon Dieu : comment paroîtrai-je de-
“ vant ses yeux si purs & si saints ? C’est
“ maintenant, ma Bonne, que vous me
“ devés des marques de votre solide ami-
“ tié ; gardés-moi le secret sur mon pres-
“ sentiment, surtout à l’égard de ma cou-
“ sine : je connois son cœur ; il seroit dé-
“ chiré. Hélas ! elle est un des biens
“ que je regretterai le plus en perdant
“ la vie. ”

Lady SENSE'E en pleurant.

Ma Bonne, je fais que ma tante vous a renvoyé toutes les lettres que vous avés écrit à ma cousine, comme cette pauvre enfant l’en a priée en mourant. Faites-nous la grace de nous en lire quelques-unes ; j’ai apporté la petite cassette que vous avés reçûe, la voici.

Madem.

Madem. BONNE.

J'y consens de bon cœur si vous croyés
que cela puisse vous être utile.

*Lettre de Madem. BONNE à
Lady TEMPETE.*

“ Je suis bien affligée, ma chère
“ amie, de la situation dans laquelle
“ vous vous trouvez; mais j'ai peine à
“ croire qu'elle soit aussi fâcheuse que
“ vous vous le persuadés. Je ne suis
“ pourtant pas d'avis que vous regardiés
“ votre pressentiment comme l'effet
“ d'une imagination blessée. C'est cer-
“ tainement une très-grande grace de
“ Dieu dont vous devés profiter: ce n'est
“ point que je craigne pour vous une
“ mort si prochaine; je suis bien éloignée
“ de vous croire en danger. Cependant,
“ pour un chrétien, la mort est toujours
“ prochaine: mourés à seize ans ou à
“ cent ans, vous n'aurez vécu qu'un jour
“ si vous comparés ce petit nombre d'an-
“ nées à l'éternité. Un Roi d'Angle-
“ terre, je ne sais si c'est *Cannu* or
“ *Edouard*, crût entendre une voix qui lui
“ disoit qu'il mourroit dans sept . . . &
“ la voix n'acheva pas. Il pensa d'abord
“ qu'il devoit mourir dans sept jours, &

“ se prépara avec soin à ce grand passage.
“ Il crût ensuite que c'étoit en sept mois,
“ puis en sept années. Cette pensée
“ d'une mort prochaine en fit un si bon
“ chrétien qu'il est regardé comme un
“ Saint. Suivés son exemple, ma chère
“ Lady. Commencés par regarder de
“ l'œil de la foi ce que c'est que votre
“ jeunesse, vos richesses & votre rang.
“ Que vous trouverez tous ces avantages
“ vains & frivoles ! que, dis-je, vous les
“ regarderez comme des dangers pour le
“ salut, & vous comprendrés combien
“ sont heureux ceux que Dieu enlève dans
“ un âge où ils n'ont point encore parti-
“ cipé aux souillures du monde ! Quant
“ aux amusemens innocens que vous ré-
“ grettés, vous ne les verrez que comme
“ des amertumes si vous les comparés
“ aux biens sans nombre qui vous atten-
“ dent dans le ciel. Aimer sans bornes
“ un Etre infiniment aimable sans crain-
“ dre de pouvoir jamais être séparée
“ de lui ; ne craindre de sa part
“ ni changement ni refroidissement ;
“ être réuni à tous les anges & dans
“ la compagnie de tout ce qu'il y
“ a eu d'estimable sur la terre, dans une
“ société d'où toutes les passions déréglées
“ seront

“ seront bannies, où la jalousie, les que-
 “ relles, le dégoût ne pourront pénétrer ;
 “ vivre dans un lieu inaccessible à tout
 “ ce qui s'appelle douleur, dans lequel
 “ seront rassemblés de tels délices, que
 “ l'apôtre nous assure que l'œil n'a point
 “ vu, l'oreille n'a point entendu, & que le
 “ cœur ne peut comprendre la moindre
 “ partie de ces délices : voilà, ma chère,
 “ ce que nous craignons lorsque nous ap-
 “ prehendons la mort. Mais vous n'avez
 “ rien fait pour le ciel, dites-vous ; com-
 “ mencés dès aujourd'hui à travailler pour
 “ cette récompense immense. Dieu vous
 “ donne la monnoye dont vous devés l'a-
 “ cheter, le sang & les mérites de Jésus-
 “ Christ, la soumission à ses ordres dans
 “ vos souffrances, le renoncement vo-
 “ lontaire à ces faux biens qui se présen-
 “ tent à vous sous une apparence brillante.
 “ Voilà, ma chère, les moyens qui vous
 “ restent pour réparer le tems perdu.

“ J'espère que ma lettre vous trou-
 “ vera guérie ; mais tâchés de conserver
 “ cette idée d'une mort prochaine : c'est
 “ le préservatif le plus sûr contre les dan-
 “ gers du monde. Si votre état vous le
 “ permet, prenez le matin & le soir une
 “ demi-heure pour méditer tranquille-

“ ment & sans effort sur ce que je vous
 “ mande ; & pour suppléer aux prières que
 “ vous ne ferez pas en état de faire, élevés
 “ votre cœur à Dieu au moins tous les
 “ quarts d’heures Adieu, ma chère !
 “ au moins point de tristesse & d’abate-
 “ ment : ce seroit le moyen d’achever de
 “ ruiner votre santé. & de nuire à votre
 “ âme ; l’Esprit de Dieu est paix & dou-
 “ ceur. ”

Lady LOUISE.

Vous nous promîtes l’année passée une
 méthode pour nous préparer à la mort ; je
 suis sûre que nous l’allons trouver dans vos
 lettres à notre chère amie & dans son
 exemple.

Miss SOPHIE.

Mon Dieu ! ma Bonne, que cette leçon
 va être sérieuse ! J’ai presque envie de me
 sauver ; & si je reste, je suis sûre d’être
 mélancolique pendant un mois.

Madem. BONNE.

Ecoutez, ma chère : vous avés de
 l’esprit ;

l'esprit ; servés-vous en une bonne foi. Vous trouvés la mort terrible : vous évités d'y penser ; mais n'est-il pas sûr

1) que vous mourés,

2) que vous ne mourés qu'une fois,

3) que l'éternité bienheureuse ou malheureuse dépend de la manière dont vous mourés ? Si on éloignoit la mort en n'y pensant jamais, vous auriez une sorte d'excuse ; mais rien n'en peut retarder le moment : c'est la seule chose dont nous soyons sûres. Si on mouroit deux fois, on pourroit réparer une mauvaise mort par une bonne ; mais il est arrêté que nous ne mourons qu'une, & que de cette mort unique dépend notre sort éternel. Cette mort si sûre, le moment en est incertain ; nous pouvons mourir à tous les instans : n'est-ce pas une vraie folie de ne pas faire souvent une préparation que nous n'aurons peut-être pas le tems de faire ? Allons, ma chère ! faites-vous violence : demandés tous les jours à Dieu le détachement d'une vie qu'il vous faut sûrement quitter ; demandés-lui le goût des choses du ciel pour vous détacher des choses de la terre. Ecoutez, combien il a fait de graces à ce sujet, à notre amie ; voici la lettre qu'elle m'écrivit il y a cinq semaines.

Autre Lettre de Lady TEMPETE.

“ On commence à ne me plus traiter
“ en malade imaginaire ; je dépéris à vûe
“ d’œil : j’ai absolument perdu le som-
“ meil & l’appétit ; cependant, je n’ai
“ pas de vives douleurs. Remerciez bien
“ le bon Dieu, ma Bonne, des graces
“ qu’il me fait ; toutes mes craintes ont
“ disparu : je n’en sens pas moins mon
“ indignité ; mais elle s’absorbe & se perd
“ dans l’océan immense de la miséricorde
“ divine. L’habitude de penser à Dieu,
“ s’est tellement fortifiée dans mon âme,
“ que je le vois toujours présent. Je sens
“ qu’il me soutient, qu’il me console,
“ qu’il me fortifie, qu’il me réjouit ; je
“ suis dans une paix, dans une tranquil-
“ lité qui est un avant-goût de celle du
“ ciel. Croiriez-vous bien, ma Bonne,
“ qu’une pauvre misérable telle que je
“ suis aux yeux du Seigneur, souhaite a-
“ vec passion le moment de se réunir à lui ?
“ Je sens que je l’aime plus que toutes
“ choses ; il sera mon Dieu, mon père
“ pendant toute l’éternité. Des larmes
“ de joye coulent de mes yeux en pronon-
“ çant ce mot qui me paroïssoit si terrible.
“ Que ferai-je, mon Dieu, pour vous
“ mar-

des ADOLESCENTES. II

“ marquer ma reconnoissance ? Ah ! re-
“ cevés les actions de grace de mon Sau-
“ veur ; j’y joins mes foibles sentimens.
“ Recevés les actes de patience, de rési-
“ gnation que vous me donnerés la force
“ de pratiquer : recevés le sacrifice de ma
“ vie, l’anéantissement de ce corps de pé-
“ ché. Je consens à sa destruction, qu’il
“ soit mangé des vers, que la poussière
“ retourne à la poussière, & vous, mon
“ Dieu, recevés mon âme.

“ On commence à m’assujettir à un
“ grand nombre de remèdes. Je sens
“ bien qu’ils seront inutiles ; mais la jus-
“ tice miséricordieuse de mon Dieu m’or-
“ donne d’abandonner mon corps aux
“ médecins : je lui obéis de bon cœur.”

Lady LUCIE.

Ah, mon Dieu ! ma Bonne, voilà les
sentimens d’une Sainte. Il me semble que
j’en acheterois de pareils aux dépens de
tout mon sang. Je vous demande comme
la plus grande grace de me permettre de
copier cette lettre ; ce sera, je pense, une
bonne préparation à la mort de la relire
tous les jours.

Miss SOPHIE.

Vous m'accorderés la même grace, ma Bonne : je suis vraiment touchée ; mais pourtant tout ceci me paroît un songe. Est-il possible qu'on voye approcher la mort avec joye ? Comment mon amie, a-t-elle pû arriver à des sentimens si peu naturels ?

Madem. BONNE.

Ne soyés point surprise des graces que Dieu a faites à Lady *Tempête*. Dieu seul fait les violences qu'elle a faites à son caractère. Elle n'étoit pas bonne naturellement, vous le savés : elle a fait profiter le talent que Dieu lui a donné ; elle en a reçu pour récompense le centuple en cette vie, & la gloire éternelle en l'autre. Ecoutez ce que Mylady m'a écrit.

*Lettre de Mylady ***.*

“ Je ne puis trouver aucun soulagement
“ à ma perte qu'en conservant précieuse-
“ ment toute la douleur qu'elle me cause,
“ & en l'augmentant s'il est possible, en
“ m'en retraçant toutes les circonstances.
“ Ecou-

des ADOLESCENTES. I

“ Ecoutés, ma chère Mademoiselle *Bonne*, le récit de la mort de notre chère
“ enfant, d’une Sainte, d’une prédestinée.
“ On croit qu’elle est morte d’un abcès
“ qui s’est formé lentement dans son
“ corps ; elle n’a eu de fièvre que les
“ trois derniers jours de sa vie, du moins
“ de fièvre violente, car je suis persuadée
“ qu’elle en a eue une interne depuis plu-
“ sieurs mois. Aussi - tôt qu’elle se sen-
“ tit plus mal, elle vous écrivit une lettre
“ que je vous envoie : elle défendit à sa
“ femme de chambre de m’éveiller ; mais
“ celle-ci la voyant brûlante, me fit ap-
“ peler à cinq heures du matin. Je trou-
“ vai mon pauvre enfant assise sur son lit ;
“ elle étouffoit dans toute autre situation.
“ Son air étoit doux, tranquille ; elle me
“ tendit la main, & me dit avec un sou-
“ rire : si ma chère mère m’aime, elle
“ ne rendra pas mes derniers momens pé-
“ nibles en s’affligeant avec excès. Je
“ vais vous quitter ; mais c’est pour aller
“ à mon Dieu. Elle fixa quelques mo-
“ mens ses yeux au ciel, puis baissant ma
“ main, elle me dit : nous nous rever-
“ rons bientôt. J’avois fait appeler les
“ médecins ; ils dirent à Mylord qu’il
“ n’y avoit point de remède, que l’abcès
“ l’é-

“ l’étoufferoit en peu de tems. Il s’ef-
“ força de prendre un air tranquille en se
“ rapprochant du lit : son courage ne pût
“ se soutenir ; il éclata aussi bien que moi
“ en pleurs & en sanglots. Grand Dieu !
“ s’écria notre sainte enfant , soyés leur
“ force & leur consolation. Soutenés-
“ moi vous - même dans cette peine plus
“ terrible que la mort. Oh ! mon chér
“ père & ma chère mère, ayés pitié de
“ votre enfant ! Ne déchirés pas mon
“ cœur en me montrant toute la sensibi-
“ lité du vôtre. Laissez-moi la liberté de
“ donner mes derniers momens au Sei-
“ gneur, & n’empoisonnés point la joye
“ dont il me comble. Elle me pria en-
“ suite de faire appeller notre pasteur, &
“ il sortit d’auprès d’elle si édiifié qu’il ne
“ l’appelloit que l’ange. Elle me deman-
“ da de faire appeller tous les domesti-
“ ques de la maison ; je lui obéis avec un
“ respect qui ne me laissoit pas même la
“ liberté de lui demander ses motifs.
“ Ils entrèrent en pleurant & en sanglot-
“ tant, car notre pauvre enfant depuis
“ quelques années se faisoit adorer par sa
“ douceur. Elle les remercia de la bonté
“ de leur cœur ; leur demanda pardon des
“ fautes qu’elle avoit commises à leur
“ égard,

“ égard, leur fit une exhortation sur la
 “ brieveté de la vie & la nécessité de bien
 “ vivre, leur demanda leurs prières pour
 “ ses derniers momens, & me pria de leur
 “ distribuer quelque argent qu'elle avoit
 “ en réserve. Quel spectacle, ma chère
 “ Demoiselle ! Tous ces pauvres gens
 “ fondonnent en larmes ; leurs cris au-
 “ roient attendri le marbre : notre enfant
 “ leur fit signe de la main, leur parla du
 “ bonheur du ciel avec tant de force &
 “ d'onction qu'ils n'osoient pas même
 “ respirer crainte de perdre une de ses
 “ syllabes. Elle reçut ensuite le Sacre-
 “ ment avec un respect propre à en inspi-
 “ rer aux plus libertins, après quoi re-
 “ gardant le ciel, elle dit : vous permet-
 “ trés, Seigneur, à votre servante de mou-
 “ rir en paix. Elle passa quelques heures
 “ dans le silence, après quoi elle s'endor-
 “ mit ; mais elle eût pû dire comme l'é-
 “ pouse des cantiques : je dors & mon
 “ cœur veille. Oui, Mademoiselle, nous
 “ la vîmes plusieurs fois pendant son som-
 “ meil élever ses mains jointes vers le ciel ;
 “ ses lèvres prononçoient des actes de foi,
 “ d'espérance, d'amour. Sa femme de
 “ chambre m'apprit alors que depuis six
 “ semaines, elle prioit perpétuellement,
 “ lui

“ lui parloit de sa mort avec certitude, &
“ du désir de voir son Dieu, avec trans-
“ port. A son réveil, elle me dit : je souf-
“ fre beaucoup ; mais mon Sauveur a
“ bien plus souffert sur la croix. Il étoit
“ suspendu sur des playes, & je suis cou-
“ chée bien mollement sur un bon lit.
“ On l’injurioit, & tout le monde me
“ plaint ; on lui donna du fiel & du vin-
“ aigre, & on me fait grace des remèdes
“ pour ne me donner que des choses agré-
“ ables. J’ai pourtant une conformité
“ avec mon Sauveur : je vois comme lui
“ ma tendre mère auprès de ma croix.
“ Ah, Mylady ! suivés l’exemple de
“ *Marie* : donnés votre fille au Seigneur
“ avec une volonté ferme & courageuse.
“ Elle se tût encore quelque tems ; puis
“ elle me pria de lui accorder quatre gra-
“ ces : de nous retirer, son père & moi,
“ après lui avoir donné notre bénédiction ;
“ de faire prier auprès d’elle jusqu’à ce
“ qu’elle fût expirée, & qu’on lui parla
“ de Dieu bien haut, quand même elle
“ paroîtroit ne plus entendre ; de ne point
“ permettre que son corps fût touché après
“ sa mort, mais de la faire enterrer com-
“ me elle étoit alors ; la quatrième, de ne
“ dépenser que quatre pièces pour son en-
“ ter-

“terrement, & donner aux pauvres la
“somme que j’aurois voulu employer en
“funérailles. Je lui promis tout excepté
“de la quitter ; je me fis faire un lit à
“côté du sien où je me couchai pour la
“satisfaire. Elle passa la nuit & le jour
“suivant dans de grandes souffrances ; le
“soir du second jour elle perdit l’usage de
“la parole, qu’elle recouvra quelques
“heures après. Je ne vois plus, me dit-
“elle ; l’éternité s’approche : ah ! que je
“sens d’impatience d’aller à mon Dieu !
“Voilà les dernières paroles qu’elle a pro-
“noncées ; mais elle a toujours conser-
“vé la connoissance, & nous serroit la
“main pour prouver qu’elle entendoit ce
“que nous disions. Insensiblement sa
“respiration s’est affoiblie ; mais une mi-
“nute avant de rendre le dernier soupir,
“son visage s’est ranimé : elle a tendu les
“bras avec effort, & est expirée en les
“posant joints sur son lit. Mon premier
“mouvement, le croiriez-vous ? n’a point
“été de douleur, mais de respect, d’ad-
“miration. Je me suis jetée à genoux,
“les bras élevés comme pour suivre mon
“enfant. Mes yeux étoient secs, mon
“âme tranquille. Je la voyois, ce me
“semble, entrer dans le ciel, voler dans
“le

“ le sein de son Dieu , lui demander ma
“ consolation. Heureux moment, que
“ n’avez-vous toujours duré ! Revenue
“ de cette espèce d’yvresse, je jette de
“ grands cris ; j’appelle ma fille : elle est
“ déjà froide ; mais les horreurs de la
“ mort respectent ses traits : son visage
“ me parût éblouissant. Je n’ose prendre
“ la liberté de la baiser ; j’arrose sa main
“ de mes larmes. Enfin, on m’arracha
“ d’auprès de son lit où je crus de laisser
“ mon âme. On ne m’a pas permis de
“ la revoir : depuis je possède encore les
“ précieux restes de ma chère fille, j’es-
“ père qu’il me sera permis de lui donner
“ un dernier baiser avant qu’on me la
“ cache pour jamais. Pleurés sur moi,
“ Mademoiselle *Bonne* ; ma perte est irré-
“ parable.”

Miss CHAMPETRE.

Ah, ma Bonne ! voilà une mort qui
dégoute de la vie ; mais pour mourir
comme *Lady Tempête*, il faut avoir vécu
comme elle.

Madem. BONNE.

Il me reste à vous lire les dernières li-
gnes de cette chère enfant.

“ Quand

“ Quand vous recevrez ces lignes, ma
 “ chère amie, je n'existerai plus que dans
 “ le cœur de ceux qui m'auront aimé.
 “ Je meurs pleine de confiance en la mi-
 “ séricorde de Dieu & au mérite du Sau-
 “ veur. Je vous remercie, amie sincère,
 “ de m'avoir appris à le connoître & à
 “ l'aimer ; c'est à la bonne éducation que
 “ vous m'avez donnée que je crois devoir
 “ mon salut après Dieu. Dites à ma
 “ chère cousine, que le monde me paroît
 “ une ordure, & qu'on n'a de joye au
 “ moment où je me trouve que de ce
 “ qu'on a fait pour son créateur. Adieu,
 “ adieu pour cette vie ! Nous nous re-
 “ joindrons dans le ciel. ”

Lady LOUISE.

Que le stile de ce billet est sec pour La-
 dy *Sensée*, pas un regret de la quitter ! Pas
 un mot de consolation, de tendresse !

Madem. BONNE.

Au moment où *Lady Tempête* la écrit,
 Madame, les liens de la chair & du sang
 étoient comme brisés ; il ne restoit plus que
 ceux de la charité qui, je pense, subsiste-
 ront même dans le ciel. Or la charité cher-
 che

che' moins à attendrir qu'à être utile. Ses sentimens pour Lady *Sensée* se manifestent par l'utile leçon qu'elle lui donne : voilà la plus précieuse marque qu'elle pût lui donner de son affection ; l'héritage le plus avantageux qu'elle pût lui laisser.

Lady SENSE'E.

Je le regarde comme tel, ma Bonne. Je connois que ma cousine m'aimoit véritablement, non pas mon habit, mon écorce, mais mon âme. Avec votre permission, j'écrirai ces mots en gros caractères au chevet de mon lit : *A la mort le monde paroît une ordure. On n'a de joye à ce moment que des choses qu'on a faites pour Dieu.*

Miss BELOTTE.

Ma Bonne, qu'est-ce que veut dire Lady *Sensée*, que sa cousine n'aimoit pas son écorce ?

Madem. BONNE.

Notre écorce, ma chère, les habits de nos âmes, sont nos corps. Actuellement, Lady *Tempête* s'est déshabillée de son corps mortel, jusqu'à ce qu'elle le reprenne au
jour

jour de la résurrection ; nous ferons toutes la même chose dans quelques jours, quelques mois, ou tout au plus quelques années. Préparons-nous donc soigneusement à ce passage : si nous ne prenons pas une demie heure par jour pour nous occuper de l'éternité, prenons en au moins une chaque semaine. Au reste, Mesdames, cette pratique que je vous propose, n'est pas de moi. *Lady Spirituelle*, répétés à ces Dames la parabole des vierges sages & des folles.

Lady SPIRITUELLE.

Le royaume des cieux sera semblable à dix vierges qui ayant pris leurs lampes, s'en allèrent au devant de l'époux & de l'épouse. Cinq d'entre elles étoient folles & cinq sages. Les cinq folles ayant pris leurs lampes, ne prirent point d'huile ; mais les sages en firent provision. L'époux tardant à venir, elles s'endormirent toutes. Sur le minuit, on entendit crier : voici l'époux qui vient, allés au devant de lui ! Aussi-tôt ces vierges préparèrent leurs lampes. Les folles dirent aux sages : donnez-nous de votre huile, car nos lampes vont s'éteindre. Les sages leur répondirent :

rent : de peur que nous n'en ayons pas
affés pour nous & pour vous, allés en
acheter chés ceux qui en vendent. Mais
pendant qu'elles étoient allées en acheter,
l'époux vint ; celles qui étoient prêtes, en-
trèrent avec lui aux noces, & la porte fût
fermée. Enfin, les autres vierges vinrent
aussi & lui dirent : Seigneur, Seigneur,
ouvres-nous ; mais il leur répondit : je
vous dis en vérité que je ne vous connois
pas. Veillés donc, parceque vous ne sa-
vés ni le jour ni l'heure.

Madem. B O N N E.

Je ne fais donc que vous répéter les pa-
roles de Jésus-Christ, lorsque je vous dis
de vous préparer à la mort, d'y penser sou-
vent, de faire pendant votre vie ce que
vous n'aurés peut-être pas le tems de faire
à la mort. Ce n'est pas seulement dans
cette parabole que Jésus nous annonce
cette importante vérité : il dit qu'il vien-
dra comme un larron à l'heure où on l'at-
tendra le moins ; faisons donc nos efforts
pour l'attendre & être prêtes à le recevoir
dans tous les momens de notre vie.

J'ai fort envie, Mesdames, de passer
tout de suite à l'histoire Romaine, & de
ne

ne rien dire aujourd'hui de Madame *du Pleffis*, sans quoi on me reprocheroit à juste titre de ne vous parler que de dévotion.

Lady LOUISE.

Eh ! que nous importe ce qu'on dira, ma Bonne ? Il est bel & bon de savoir raisonner sur l'histoire Romaine ; mais il est encore meilleur d'apprendre par l'exemple des bonnes âmes le chemin du ciel. Commencés donc, s'il vous plaît, par nous édifier ; vous nous amuserés ensuite. Voyés-vous, ma Bonne, me voici sur le champ de bataille, c'est-à-dire, dans le grand monde, chargée du soin de plaire à mon époux, de régler ma famille, & de me conduire irréprochablement devant Dieu & devant les hommes ; j'ai grand besoin d'instruction sur des objets si importants.

Madem. BONNE.

Eh bien ! Madame, je m'expose de bon cœur à la critique des mondains & des beaux esprits pour vous satisfaire.

Nous avons laissé Madame *du Pleffis* dans la première année de son mariage, tâchant

tâchant d'accommoder ce qu'elle devoit à Dieu, avec ce que lui offroit le monde, avec les plaisirs, fuyant le mal à la vérité, mais ne faisant pas beaucoup de bien. Insensiblement, le goût du bien qu'elle négligeoit, diminuoit en elle ; elle touchoit au moment de la tiédeur : une grossesse la rappella à Dieu, du moins tout le tems qu'elle dura. Au moment qu'elle fût sûre de son état, elle se crût obligée à redoubler ses exercices de piété pour elle & pour son enfant. Elle ne passa plus aucun jour sans demander à Dieu le bâtême pour celui qui alloit la rendre mère, sans le lui consacrer. Sa grossesse fût pénible : chaque douleur étoit un réveil qui l'avertissoit de tourner son cœur à Dieu pour lui offrir ses peines. A mesure qu'elle étoit obligée de se soustraire aux plaisirs qui auroient pû déranger sa santé, elle retrouvoit dans la retraite le goût de Dieu. Lorsqu'elle sentit les premières douleurs de l'enfantement, elle adora la justice de Dieu prononçant à *Eve* la sentence terrible : tu enfanteras avec douleur. Elle lût avec attention la passion du Sauveur, & l'idée de ce qu'il avoit souffert pour elle, lui aida à supporter ses peines avec patience.

tie
ell
qu
me
ain
jam
vell
Seig
fille
fam
deve
C
appr
voirs
des
men
plais
bord
bre d
enfant
qu'ell
souha
camp
La pr
en mé
grand

* En
ne la

To

tience. Lorsqu'on lui présenta le fils dont elle accoucha, elle renouvela l'offrande qu'elle en avoit déjà faite à Dieu, le remercia de son heureuse naissance, adora, aima en son nom son créateur. Elle n'a jamais manqué le reste de sa vie à renouveler cette offrande matin & soir. Le Seigneur lui accorda encore un fils & trois filles, & elle regarda l'éducation de cette famille comme le plus sacré de tous ses devoirs.

Cependant, le tems des vertus héroïques approchoit ; sa fidélité à remplir les devoirs de son état, lui attiroit de plus grandes graces. Elle plaisoit toujours également au monde ; mais le monde ne lui plaisoit plus tant. Il lui en avoit d'abord coûté de retrancher un grand nombre de visites pour se renfermer avec ses enfans : elle prit tant de goût à les instruire, qu'elle avoit peine à se séparer d'eux, & souhaitoit passionnement de vivre à la campagne pour s'en occuper uniquement.* La providence lui en fournit le moyen, & en même tems celui de se faire les plus grandes violences.

* En France on passe dix mois à la ville, & on ne la quitte qu'en Août.

Mr. *du Plessis* avoit un frère extrêmement riche ; une passion honteuse l'avoit empêché de se marier, & son bien devoit retourner aux enfans de Madame *du Plessis*. Ce frère étoit amoureux depuis quinze ans d'une personne qui sembloit l'avoir enforcélé. Elle n'avoit ni esprit, ni beauté, ni éducation, ni naissance ; le monde auroit traité cet attachement de fragilité pardonnable si l'objet en eût valu la peine, & ne condamnoit que la bassesse de son choix. Madame *du Plessis* ne faisoit attention qu'à l'offense de Dieu & au danger de la damnation pour son beau-frère : elle ne perdoit aucune occasion de lui faire sentir l'horreur de son état ; il lui promettoit d'en sortir, & n'avoit pas la force d'exécuter sa promesse. Madame *du Plessis* eût le courage de le solliciter de se marier, sans avoir égard à l'intérêt temporel de ses enfans : il lui avoua en rougissant, que toutes les femmes lui sembloient odieuses, & qu'il n'avoit d'autre moyen de faire son salut que celui d'épouser sa maîtresse. Tout frémit en Madame *du Plessis* à une telle proposition. Quelle honte pour sa famille qu'un tel mariage ! L'infamie en retomberoit sur son mari, sur elle & sur ses enfans. Voilà ce que lui disoit l'orgueil,

gueil, voilà ce que lui dit la foi. Un tel mariage sera une folie ; mais il ne sera pas un crime. Le monde en sera blessé ; Dieu n'en sera point offensé. Mon frère s'attirera le mépris des hommes ; il rentrera dans la grace de Dieu en rendant l'honneur à une femme qu'il a déshonorée. Toutes ces réflexions se firent en un instant : la foi triompha, & elle dit à son frère qu'elle aimoit mieux le voir le mari de cette femme que son amant. Mr. *du Plessis* transporté de joye, l'embrasse, fait appeller sa maîtresse, lui annonce qu'il est résolu de l'épouser, & que c'est sa belle-sœur qui l'y a déterminé. Combien la vertueuse Madame *du Plessis* souffrit-elle à la vûe de cette femme ! Naturellement chaste, elle avoit une véritable horreur des femmes déréglées, horreur qui alloit jusqu'à se trouver mal. L'ardeur de sa charité lui fit surmonter sa répugnance ; le moment étoit favorable pour tout obtenir : elle dit avec fermeté à ces deux pécheurs tout ce que son zèle contre le crime pût lui inspirer de plus fort, & eût la consolation de voir couler leurs larmes. Ils se remirent absolument entre ses mains, & promirent d'exécuter tout ce qu'elle leur prescrirait. La pre-

mière chose qu'elle en exigea, fût une séparation absolue jusqu'au tems du mariage: le tems de cette séparation fût employé à une retraite pour obtenir du Seigneur la grace de réparer par une vie toute chrétienne, le scandale de la vie passée. Tout fût exécuté comme elle l'avoit réglé, & elle employa cet intervalle à faire concevoir à son époux qu'il n'y avoit que le crime qui fût vraiment déshonorant; que la démarche que son frère alloit faire étant nécessaire à son salut, il falloit tout sacrifier pour lui aider à le faire; que c'étoit dans de telles occasions qu'il falloit apprendre à ne point rougir d'une action qui n'avoit rien de contraire à la loi de Dieu, & qu'elle étoit déterminée à s'attirer l'indignation de toute la famille, plutôt que d'abandonner son frère après son mariage.

A peine, le monde eût il conçu quelque soupçon de la démarche que *Mr. du Plessis* l'ainé étoit sur le point de faire, que tous ses parens révoltés coururent l'accabler de reproches. Il s'étoit retiré chez son frère pour s'appuyer de l'autorité de sa belle-sœur. Comme on savoit qu'il la respectoit beaucoup, ce fût à elle qu'on s'adressa pour exagérer la honte d'une telle

telle alliance. On ne se récrioit point sur la vie scandaleuse de cette femme, ce n'étoit qu'une bagatelle ; mais sa naissance étoit basse. Quel scandale ! un homme de qualité épouser la veuve d'un homme qui faisoit des gaires pour les couteaux ? Madame *du Pleffis* répondit froidement, qu'à la vérité ce mariage étoit choquant, surtout parcequ'il avoit été précédé du crime : qu'elle avoit exhorté son beau-frère à se détacher de cette femme en lui faisant tout le bien qu'il pourroit ; mais qu'il lui avoit déclaré formellement qu'il ne pouvoit vivre sans elle : qu'à soixante ans, il lui falloit quelqu'un auquel il fût accoutumé, qui connût ses goûts, qui fût se plier à son humeur ; qu'en un mot, il faisoit qu'elle fût sa maîtresse ou qu'elle devint sa femme. Et qui trouvoit à redire qu'elle fût sa maîtresse ? dit un homme que son caractère de Magistrat auroit dû rendre plus circonspect. Dieu ! lui répondit avec fermeté Madame *du Pleffis*, & je crois que comme il n'y a personne ici qui ne soit chrétien, il n'y a non plus personne qui ose lui conseiller de préférer le sentiment du monde à celui de sa conscience & à l'observation des commandemens de

son créateur. On n'osa rien répliquer ; mais elle demeura chargée de l'indignation des parens de son mari qui ne rougissoient pas de dire que c'étoient les scrupules qu'elle avoit jettés dans l'esprit de son beau-frère qui avoient occasionné ce mariage déshonorant.

Lady LUCIE.

S'il étoit absolument impossible à cet homme de vivre sans sa maîtresse, ou si pour parler plus juste, il avoit déterminé de ne la point quitter, il fit très-bien, assurément ! de l'épouser ; mais je pense que *Madame du Plessis* auroit tout aussi bien-fait de ne se pas donner en spectacle au Public en y applaudissant, & même à la rigueur : je crois qu'elle n'étoit pas dans l'obligation d'encourager son frère à le conclure.

Madem. BONNE.

Expliquons nettement ce que vous ne dites qu'à demi. Que lui importoit-il que son frère fût damné, que Dieu fût offensé ou non ? Dequoi s'avisoit-elle de
faire

faire connoître en bonne compagnie qu'elle trouvoit plus de honte à commettre le crime qu'à en sortir par un mariage qui prouvoit qu'il n'avoit pas les sentimens fort nobles ? N'est-ce pas là ce que vous avés voulu nous dire, ma chère Lady ?

Lady LOUISE.

Je vous demande pardon, ma Bonne ! Je vous jure que toute ma peine ne tomboit pas sur la bassesse de cette femme, mais sur ses mauvaises mœurs ; je crois qu'il est très-honteux d'épouser une malhonnête personne.

Madem. BONNE.

Et vous croyés juste, ma chère : c'est le comble de l'infamie ; mais quelque grande qu'elle soit, elle n'égale pas l'horrible malheur de vivre dans le crime : ce mal l'emporte sur tous les autres ; d'ailleurs, la charité nous suggère encore une réflexion. *Madelaine* cessa d'être méchante, & le Sauveur ne dédaigna pas de lui laisser baiser ses pieds. *Madame du Plessis* eût donné la moitié de son bien pour voir cette femme dans un convent

de femmes pénitentes ; mais cela n'étoit pas à son choix. Entre deux maux, elle choisit celui qui n'offensoit pas Dieu, & sacrifia l'honneur du monde au salut de son frère qui depuis ce tems vécut avec son épouse d'une manière très-chrétienne. Ce fût encore pour elle l'occasion d'un sacrifice héroïque : ces deux personnes qu'elle avoit arraché au péché, avoient besoin d'être encouragés à réparer le passé par une sincère pénitence ; elle consentit à être leur guide, & se confina pendant six mois à leur maison de campagne. Dieu seul fait ce qu'elle eût à souffrir avec une femme dont la grossièreté étoit choquante pour tout le monde ; qui n'avoit pas la plus légère idée de ce qu'on appelle politesse, égard ; nul agrément dans la conversation, nulle culture dans l'esprit, nulle douceur dans les manières. Ce fut une épreuve dans laquelle la patience de Madame *du Pleffis* se fortifia extrêmement, & elle se crût payée de tous ses soins par les progrès que ces ennuyeuses personnes firent dans le bien.

Lady LOUISE.

Votre Madame *du Pleffis* étoit une Sainte ; je la canonise sur ce seul trait : je
croi-

croirois mériter de l'être si j'en avois autant fait, car je regarde comme le chef-d'œuvre de la charité de supporter les fots, les stupides, & surtout les personnes grossières.

*Madem. BONNE regardant Miss CHAM-
PETRE sans affectation.*

Vous avés raison, Madame; il y a pourtant un degré d'héroïsme au dessus de celui-là, c'est de supporter les personnes déréglées, impertinentes, les demi-savans, les gens à préjugé, & mille autres de cette espèce. Quand la providence nous lie avec de telles gens, on peut avec quelque sujet se réjouir en se regardant comme appelé à une vertu extraordinaire: celles qui dans ce cas se livrent courageusement à la pratique de la patience & de la charité, font des pas de géant dans la carrière de la vertu.

Vous avés vû Madame du Plessis exposée à l'indignation de tout ce qu'on appelle gens du bel air, par l'acquiescement qu'elle avoit donné au mariage de son beau-frère: le voyage ou plutôt la retraite qu'elle fit avec lui pendant six mois, la reconcilia avec le Public. Un avare ac-

coûtumé à juger du cœur des autres par le sien, fit remarquer à quelques personnes, que Madame *du Plessis* ne méritoit pas d'être blâmée pour avoir sacrifié une fumée à un avantage solide, car enfin, ajouta cet homme, une mésalliance n'est qu'un mal de préjugé, & la pauvreté est un mal réel. Le vieillard amoureux pouvoit fort bien priver ses neveux de la meilleure partie de sa succession; il pouvoit en quittant sa vieille maîtresse, épouser une jeune femme qui lui auroit donné des enfans. Madame *du Plessis* pour enrichir les siens, a sacrifié le faux point d'honneur: peut-on lui faire un crime d'une action qui a un motif aussi louable? O corruption du cœur humain! Aussi-tôt qu'on crût que cette vertueuse femme avoit agi par intérêt, & que Dieu n'avoit aucune part à sa conduite, on la lui pardonna, & lorsqu'elle revint de la campagne, elle retrouva le grand monde dans les dispositions favorables où il avoit toujours été à son égard; mais s'il n'avoit point changé pour elle, elle n'étoit plus la même pour lui, comme nous le verrons la première fois. Présentement nous allons continuer à nous entretenir sur l'histoire Romaine.

Lady

Lady SENSE'E.

Nous avons laissé *Apius Claudius* soutenant dans le Sénat qu'il ne falloit faire aucune grace aux séditieux pour les rappeler : le parti contraire prévalût. On envoya vers le peuple les Sénateurs qui leur étoient les plus agréables, & on leur accorda l'abolition des dettes. La prédiction d'*Apius* commença dès-lors à se vérifier : la multitude fière de se voir recherchée, mît de nouvelles conditions à son retour. Deux hommes séditieux représentèrent au peuple qu'il devoit profiter de la crainte du Sénat pour obtenir des Magistrats plébéiens ; car vous vous souvenez sans doute, Mesdames, que les seuls Patriciens pouvoient parvenir aux charges. A cette demande, *Apius* recommence ses cris ou plutôt ses prophéties ; il n'est point écouté : les partisans du peuple l'emportent, & ceux qui avoient craint que deux Magistrats choisis parmi les plus honnêtes gens, n'abusassent de leur autorité pour tyranniser les Romains, ne craignirent point de remettre le despotisme entre les mains de quelques Magistrats tirés d'entre une foule de séditieux. On permit donc au peuple de se nommer des

Tribuns dont l'unique emploi devoit être de le protéger contre le Sénat. Il ne leur étoit pas permis d'entrer dans ce Parlement des Romains ; ils devoient se tenir à la porte pour annuler les jugemens qu'ils croiroient injustes.

Lady SPIRITUELLE.

Permettéz-moi, ma chère, de vous faire remarquer que l'autorité de ces Magistrats étoit bien peu de chose, & que par conséquent vous vous êtes servie d'une expression trop forte en disant qu'on remît le despotisme entre leurs mains.

Madem. BONNE.

Si *Lady Spirituelle* eût voulu se donner la patience d'écouter jusqu'au bout, elle n'auroit pas fait une remarque inutile : si elle eût même écouté avec réflexion, elle auroit compris, que des hommes qui pouvoient annuler toutes sortes de jugemens sans rendre raison de leurs motifs, étoient les maîtres absolus de toutes les affaires, & libres de commettre toutes sortes d'injustices.

Miss

Miss SOPHIE.

Mais, ma Bonne, s'ils ne vouloient pas être justes par amour de la justice, ils devoient l'être par crainte. Les Tribuns du peuple favoient fort bien que le Sénat qui ne les voyoit pas de bon œil, seroit attentif à leur conduite, & que s'ils ne se comportoient pas bien, ils seroient punis sans la moindre grace.

Madem. BONNE.

Remarqués, *Miss Champêtre*, que les privilèges des Tribuns du peuple étoient absolument contraires aux lumières naturelles. *Miss Sophie* qui assurément n'y entend pas malice, vient de faire une excellente critique de la conduite des Romains. Elle ne suppose pas que ces gens là fussent à l'abri du châtement s'ils abusoient de leur autorité ; cette supposition ne viendra dans l'esprit de personne : donc la conduite des Romains n'étoit pas raisonnable. Écoutez - moi, Mesdames, avec beaucoup d'attention, je vous prie.

Les Tribuns du peuple étoient ou pouvoient être de vrais Tyrans.

Il y avoit cent contre un à gager que les Tribuns seroient des Tyrans.

Voilà deux propositions qu'il faut vous prouver, Mesdames. Dites-moi, Lady *Violente*, qui a le plus de pouvoir, ou du Magistrat qui commande une chose, ou de celui qui avec un seul mot peut casser la sentence ?

Lady VIOLENTE.

Assûrement ! c'est celui qui peut casser la sentence qui a le plus grand pouvoir.

Madem. BONNE.

Est-il plus raisonnable de penser que deux ou trois hommes aient plus de lumières, plus de probité, de bonne volonté, que le plus grand nombre des autres personnes, du Parlement assemblé par exemple ?

Lady VIOLENTE.

Je crois que cela seroit possible si on choisissoit les deux ou trois personnes de la nation qui eussent le plus de sagesse, de science, & de vertu.

Ma-

Madem. BONNE.

Mais si ces personnes devoient être choisies parmi le bas peuple, les cordonniers, les tailleurs & autres : que penseriez-vous de leur gouvernement, surtout s'il étoit assés absolu pour casser toutes les loix que donneroit le Parlement, surtout encore si on ne pouvoit punir ces personnes, quelque mauvais usage qu'elles fissent de leur autorité ?

Lady MARY.

Permettéz-moi, ma Bonne, de vous demander, à quoi aboutiront toutes ces questions ? Un gouvernement tel que vous le supposés, n'a jamais existé, & sans doute n'existera jamais, à moins que ce ne soit chés une nation stupide. Quoi ! une demi-douzaine de personnes sans éducation, sans principe, sans lumières, auroient un pouvoir si absolu sur tout un peuple, qu'il faudroit leur obéir sans pouvoir les châtier des fautes qu'elles commettroient ? Cela ne peut pas tomber sous les sens.

Madem.

Madem. BONNE.

Tel fût pourtant la sorte de gouvernement qu'on accorda au peuple Romain pour lui faire abandonner le mont sacré. On permit aux Plébéïens de nommer des Tribuns qui avec ce ieul mot *J'empêche* pouvoient annuler tous les ordres des Consuls, & toutes les délibérations du Sénat. Ce n'est pas tout ; la personne de ces nouveaux Magistrats fût déclarée sacrée, c'est-à-dire, qu'on ne pouvoit les attaquer sans passer pour sacrilège : or un homme déclaré tel n'étoit plus en sûreté ; il étoit permis à tout le monde de le tuer comme un chien enragé. Jugés par-là si les Tribuns du peuple n'avoient pas la liberté d'être impunement aussi méchans qu'ils le vouloient ; jugés par-là si ce n'étoit pas là un vrai despotisme, & osés dire que le menu Romain étoit libre, pendant que toute la noblesse étoit asservie à de tels Tyrans.

Miss CHAMPETRE.

Je suis absolument rendue, ma Bonne ; les Romains n'ont pas joui de cette sorte de liberté qui est mon idole, & j'entre-
VOIS,

vois, comme vous nous l'avez dit, que la vraie liberté consiste à être soumis à des Supérieurs légitimes qui soient absolument les maîtres de faire observer les loix reçues sans qu'on puisse les forcer à y rien changer. Il me reste pourtant deux difficultés que je vous prie de lever ; voici la première.

Les Tribuns pouvoient abuser d'une autorité qui n'avoit rien au dessus d'elle, & dont ils ne devoient rendre compte à personne ; mais le même inconvénient, n'arrive-t-il pas quand un peuple a un Roi absolu ? N'est-il pas vrai que s'il n'abuse pas de son autorité, au moins il est possible qu'il en abuse, surtout si personne n'est en droit de lui faire rendre compte de ses actions ?

Voici ma seconde difficulté. La personne des Tribuns du peuple étoit sacrée ; mais c'étoit seulement pendant le tems qu'ils étoient en charge : ce tems expiré, n'est-il pas permis aux Consuls d'examiner leur conduite, & de les punir s'ils avoient mérité de l'être ?

Madem. BONNE.

Je vais répondre par ordre à vos deux difficultés, quoique j'aye une idée de l'avoir

Madem. BONNE.

Tel fût pourtant la sorte de gouvernement qu'on accorda au peuple Romain pour lui faire abandonner le mont sacré. On permit aux Plébéïens de nommer des Tribuns qui avec ce seul mot *J'empêche* pouvoient annuler tous les ordres des Consuls, & toutes les délibérations du Sénat. Ce n'est pas tout ; la personne de ces nouveaux Magistrats fût déclarée sacrée, c'est-à-dire, qu'on ne pouvoit les attaquer sans passer pour sacrilège : or un homme déclaré tel n'étoit plus en sûreté ; il étoit permis à tout le monde de le tuer comme un chien enragé. Jugés par-là si les Tribuns du peuple n'avoient pas la liberté d'être impunément aussi méchans qu'ils le vouloient ; jugés par-là si ce n'étoit pas là un vrai despotisme, & osés dire que le menu Romain étoit libre, pendant que toute la noblesse étoit asservie à de tels Tyrans.

Miss CHAMPETRE.

Je suis absolument rendue, ma Bonne ; les Romains n'ont pas joui de cette sorte de liberté qui est mon idole, & j'entre-

vois,

vois, comme vous nous l'avez dit, que la vraie liberté consiste à être soumis à des Supérieurs légitimes qui soient absolument les maîtres de faire observer les loix reçues sans qu'on puisse les forcer à y rien changer. Il me reste pourtant deux difficultés que je vous prie de lever ; voici la première.

Les Tribuns pouvoient abuser d'une autorité qui n'avoit rien au dessus d'elle, & dont ils ne devoient rendre compte à personne ; mais le même inconvénient, n'arrive-t-il pas quand un peuple a un Roi absolu ? N'est-il pas vrai que s'il n'abuse pas de son autorité, au moins il est possible qu'il en abuse, surtout si personne n'est en droit de lui faire rendre compte de ses actions ?

Voici ma seconde difficulté. La personne des Tribuns du peuple étoit sacrée ; mais c'étoit seulement pendant le tems qu'ils étoient en charge : ce tems expiré, n'est-il pas permis aux Consuls d'examiner leur conduite, & de les punir s'ils avoient mérité de l'être ?

Madem. BONNE.

Je vais répondre par ordre à vos deux difficultés, quoique j'aye une idée de l'avoir

voir déjà fait quelque part ; mais je regarde ce point comme très-important, & je ne crois pas pouvoir trop vous inculquer cette leçon. C'est l'amour d'une liberté mal-entendue qui cause tous les désordres des Etats & des familles : n'épargnons rien pour remettre tout dans l'ordre.

Il est certain que dans le misérable état où le péché a réduit l'homme, ses passions le portent toujours à abuser de son pouvoir pour assujettir les autres autant que cela dépend de lui : il ne faut donc pas s'attendre à trouver un gouvernement exempt de défauts, ni dans les royaumes, ni dans les familles ; il faut se borner à souhaiter & à procurer celui dans lequel il y en a le moins. Un Roi, un père de famille peut être un Tyran comme le furent autrefois les Tribuns de Rome : les Consuls eussent pû aussi tyranniser le peuple ; mais je soutiens pourtant que l'autorité légitime d'un seul est moins sujette à l'inconvénient de la tyrannie que l'autorité partagée comme elle le fût chés les Romains, & comme elle l'est encore dans quelques républiques. Prenons l'exemple du père de famille.

Il est certain que quand il conserve toute l'autorité, ses enfans & ses domestiques sont plus heureux que quand il a la
foi-

foiblesse de la partager avec quelques-uns de ses enfans ou avec un domestique. Ce dernier fait pour obéir, ne fait jamais, ou du moins presque jamais faire un bon usage de son pouvoir ; il a des intérêts différens de ceux du maître, & pour avancer ses intérêts, il sacrifie volontiers ceux de toute une famille dans laquelle il est étranger, qu'il peut abandonner à chaque instant ou de gré ou de force. Son grand but (à moins que la religion ou un excellent naturel ne changent le cours ordinaire des choses) son grand but, dis-je, est de se procurer un état heureux s'il vient à perdre sa place, & cet intérêt l'emporte toujours sur celui du maître ; par conséquent, il chassera ou maltraitera les autres domestiques qui auront des vûes opposées aux siennes : il en changera jusqu'à ce qu'il en trouve de propres à seconder ses intentions, & s'il réussit dans sa recherche, il protégera ces derniers quelque mal qu'ils fassent leur devoir à l'égard du maître. Vous concevés qu'une telle maison gémira beaucoup plus sous le joug du domestique, qu'elle n'eut fait sous celui du maître dont l'unique intérêt est d'être bien servi.

La même chose arrive dans des Etats héréditaires. Le bien, la fortune du Roi
ou

ou du Prince, est un grand nombre de sujets assez riches pour lui paver les taxes & faire fleurir son Etat. S'il cherchoit à détruire ses sujets, à les ruiner, il feroit à peu près comme un homme qui arracheroit tous les arbres fruitiers dont il tireroit sa subsistance; il se mettroit lui & ses enfans dans la nécessité de mourir de faim. Sur dix mille hommes, on auroit peine à en trouver quatre assez extravagans pour avoir une telle conduite, & sur un grand nombre de Rois, on en trouvera peu qui veuillent en ruinant leurs peuples, détruire l'héritage de leurs enfans. J'ai donc raison de répondre à votre première difficulté, qu'on a moins à craindre de la part d'un Roi, que Rome n'avoit à craindre du côté de ses Tribuns: le premier a intérêt à conserver le bon ordre; les seconds avoient intérêt à le détruire parceque c'étoit le moyen d'augmenter leur pouvoir & leur crédit. Pour répondre à votre seconde difficulté, je vous ferai remarquer que les Tribuns qui entroient en charge, avoient intérêt à soutenir ceux qui en sortoient. Si le Sénat avoit voulu les punir de leur mauvaise conduite, les nouveaux Tribuns en disant *J'empêche*, auroient arrêté le procès.

Lady

Lady SPIRITUELLE.

Ce que vous venés de dire, ma Bonne, m'a fait faire une réflexion que je ne veux pas laisser échapper. J'ai connu de deux sortes de personnes : les unes sans aucun attachement pour de vieux domestiques, n'ont pas honte de les laisser sur le pavé après de longs services ; les autres poussent ce me semble à l'excès leur reconnoissance. Je connois quantité de Dames qui ont fait de leur nourrice le Tyran de leur famille où bien une ancienne femme de chambre métamorphosée en femme de charge, prétend à des respects beaucoup plus grands que n'en exige la maîtresse.

Madem. BONNE.

Il faut éviter ces deux écueils, Mesdames. Il est infame que des gens qui ont usé la moitié de leur vie dans le service d'une personne de qualité, soient obligées d'aller chercher du pain ailleurs ; mais il est très-dangereux de se laisser asservir par d'anciens domestiques. Nourrissez-les, pourvoyez-les à leurs besoins ; mais ne souffrez point d'autre maîtresse que vous dans votre maison. J'ai vû plusieurs fois de très-grands abus à cette occasion : une
vieille

vieille femme de chambre parvient non seulement à gouverner sa maîtresse, mais encore à lui faire partager toute la bassesse de ses sentimens. Ce défaut a sa source dans un autre; une femme absolument abandonnée au plaisir, manque de tems pour profiter de toutes les parties qu'on lui propose: elle ne rentre dans sa maison que pour manger, s'habiller & dormir. Ses domestiques lui sont étrangers; elle ne connoit pas même leur visage: la femme de charge les reçoit, les renvoie; elle est à son gré leur Tyran, & la maîtresse est responsable devant Dieu de toutes les injustices qu'on fait à ces pauvres gens, parcequ'on se repose absolument sur sa négligence. Adieu, Mesdames! *Lady Spirituelle*, venés me voir demain matin.



DIXIÈME JOURNÉE.

Madem. BONNE. Lady SPIRITUELLE.

Lady SPIRITUELLE.

JE n'ai pas dormi de toute la nuit, ma Bonne; tant le rendés-vous que vous m'avés

m'avés donné, m'a inquiétée. Je ne saurois deviner ce que vous avés à me dire en particulier : j'ai pourtant des soupçons.

Madem. B O N N E.

Des choses très-importantes, ma chère amie, & dont vous auriés dû m'instruire vous-même. Je croyois avoir votre amitié ; je me flattois même que mon attachement pour vous devoit l'avoir méritée : je ne puis voir sans douleur que je me suis trompée.

Lady S P I R I T U E L L E.

Vous m'avés condamnée trop légèrement, ma Bonne : je fais ce dont vous m'accusés ; mais je ne suis point coupable.

Madem. B O N N E.

J'ai peine à le croire, ma chère Lady. Votre complaisance aveugle pour Miss Molly l'a peut-être perdue : comment avés-vous pû lui garder le secret sur un attachement qui ne pouvoit que la déshonorer & la ruiner ?

Lady S P I R I T U E L L E.

Je me suis trouvée dans de telles circonstances

constances qu'il ne m'étoit pas possible de lui manquer de fidélité. D'abord, je lui ai arraché son secret ; elle ne me l'a confié qu'après avoir exigé de moi un serment sacré de ne la pas trahir. Je fais que je pouvois refuser de faire ce serment ; mais je prévoyois que mon amie avoit besoin de conseils, & je vous proteste que je lui en ai donnés de tels que je ne pourrois m'en repentir si j'étois à l'article de la mort. Je n'ai même rien oublié pour l'engager à vous ouvrir son cœur ; je l'ai ébranlée sans avoir eu la force de la déterminer.

Madem. BONNE.

Vous avez violé votre serment, ma chère ; vous aviez juré à Miss *Molly* de ne la pas trahir, & le secret que vous lui avez gardé, étoit la plus dangereuse de toutes les trahisons. Dites-moi, ma chère, si votre amie vous avoit confié sous la foi du serment qu'elle a une maladie mortelle dont elle ne veut pas être guérie, vous seriez-vous fait un scrupule de manquer à votre serment ?

Lady SPIRITUELLE.

Je ne fais, ma Bonne ; du moins aurois-je été bien embarrassée, car enfin, c'est un grand péché de violer son serment.

Madem.

Madem. BONNE.

A ce compte, *Hérode* fit fort bien de faire couper la tête à St. *Jean Bâpiste*, car il avoit juré d'accorder à la fille d'*Hérodias* tout ce qu'elle demanderoit ?

Lady SPIRITUELLE.

Cela est différent ce me semble ; il n'est jamais permis de faire tuer un innocent.

Madem. BONNE:

S'il n'est jamais permis de tuer le corps d'un homme, il l'est bien moins de contribuer à la perte de son âme ; vous aviez fait un ferment indiscret, un ferment de faire une mauvaise chose : vous étiez obligée de violer votre promesse.

Lady SPIRITUELLE.

Je comprends que j'ai fait une faute, ma Bonne ; comment faire pour la réparer ?

Madem. BONNE.

Il faut m'avouer sans détour tout ce
TOM. III. C que

que vous savés de l'intrigue de Miss *Molly*; vous devés être bien persuadée, ma bonne amie, que je n'en ferai usage que pour son bien. Jusqu'à présent, son secret est en sûreté; faisons en sorte que tout ceci finisse sans que sa réputation en souffre.

Lady SPIRITUELLE.

Je consens à vous obéir, ma Bonne; mais auparavant tirés-moi de peine en m'apprenant, comment vous avés pû être instruite de tout ceci?

Madem. BONNE.

Par Miss *Molly* elle-même. Je reçûs hier au commencement de la leçon un billet qu'elle me fit donner par Lady *Sensée*: elle me dit qu'elle étoit presque perdue, qu'elle n'avoit pas le courage de m'avouer son état; mais que vous saviés toutes ses affaires, & que vous pourriés m'en instruire.

Lady SPIRITUELLE.

Dieu soit beni, ma Bonne! puisque ma pauvre amie a le courage de vous décou-
vrir

vrir son état, je la regarde comme sauvée. Vous savés que Miss *Molly* étoit à Bath un mois avant moi : elle y avoit fait connoissance d'un homme fait exprès pour la séduire, car on peut dire qu'il a tout ce qu'il faut du côté de la figure, des talens & de l'esprit, pour tourner la tête à une jeune personne; aussi notre amie l'aime-t-elle avec une passion qu'il n'est pas possible de concevoir. Vous savés qu'elle n'est rien moins que riche; cependant, elle fait un très-bon parti pour un aventurier qui n'a pas le sol : aussi cet homme n'a-t-il rien épargné pour l'engager à un mariage secret, & j'ai craint plusieurs fois qu'elle ne succombât à la tentation. Cependant, elle a eu la force d'y résister jusqu'à présent; mais combien lui en a-t-il coûté ! Elle vous eût fait pitié, ma Bonne, si vous aviez vû le terrible état où elle s'est trouvée plusieurs fois. Sa situation a été une leçon efficace pour moi, & m'a empêchée de faire une sottise : j'ai eu ma tentation aussi, & quand vous m'avez demandé un entretien, j'avois la bouche ouverte pour vous le demander.

Madem. BONNE.

Je n'ai rien à apprendre sur cet article, ma chère; je le fais à peu près, & suis très-contente de votre conduite: cependant, je ne serai pas fâchée de savoir de vous tout le détail de cette affaire que Madame votre mère m'a fait l'honneur de me confier en gros.

Lady SPIRITUELLE.

Je vous aurai bientôt tout dit, ma Bonne. Un homme fort aimable a, je crois, fait l'amour à ma fortune: j'ai été assez sotte pour croire qu'il n'en vouloit qu'à ma personne; je commençois à m'y attacher quand l'état affreux de mon amie m'a fait ouvrir les yeux sur les dangers d'une passion. J'ai pris tout de suite le parti d'ouvrir mon cœur à mon père & à ma mère. Mylord m'a répondu avec bonté qu'il ne cherchoit qu'à me rendre heureuse; que cet homme, quoique sans bien, étant d'une naissance convenable, j'avois assez de fortune pour lui & pour moi s'il eût eu d'ailleurs les qualités nécessaires au bonheur d'une femme; mais qu'il savoit que cet homme qui n'avoit
aucun

aucun vice grossier, n'aimoit que lui, & étoit tellement infatué de son mérite qu'il ne seroit jamais en état d'être touché de celui d'une femme. Ce tendre père a eu la bonté d'ajouter qu'il me prioit de faire quelques réflexions sur ce qu'il venoit de me dire, & qu'ensuite il me laisseroit maîtresse de ma destinée. La bonté de mon père a été comme un coup de tonnerre qui a tué dans un instant l'inclination qui commençoit à s'emparer de mon cœur : je me suis jettée aux pieds de Mylord sans pouvoir parler, tant j'étois pénétrée, & je n'ai recouvert la parole que pour lui abandonner ma destinée, & lui promettre que je prendrois aveuglement un époux de sa main. Cette résolution s'est fortifiée dans mon âme, & je me trouve dans une paix & une joye inexprimable.

Madem. B O N N E.

Voilà le prix infallible des sacrifices que l'on fait au devoir : plutôt à Dieu que Miss *Molly* voulût l'éprouver ! Je suis d'avis que nous allions chés elle ; mais auparavant demandons bien le secours de Dieu. Hélas ! tout ce que nous pourrions

lui dire, ne frappera que ses oreilles si le Seigneur ne parle à son cœur.

*Madem. BONNE. Lady SPIRITUELLE.
Miss MOLLY assiste la tête cachée
dans ses mains.*

Miss MOLLY.

Si j'avois crû pouvoir me sauver sans donner des soupçons aux domestiques, vous ne me trouveriés pas ici, Mesdames; il faut que vous soyés bien cruelles d'y être venues. Est-ce pour insulter à mon état? Vous y perdres votre peine; je fais tout ce que vous voudriés me dire. Je connois mon mal; mais je l'aime: je n'en veux point guérir; je ne veux rien écouter des discours que vous avés préparés. J'étois folle quand j'ai écrit le billet d'hier; j'en suis au désespoir: tout ce que je vous demande, c'est de me garder le secret, & de me laisser en repos.

Madem. BONNE.

Je vous jure, ma chère amie, que je vous laisserai en repos aussi-tôt que vous y feres;

serés ; mais vous êtes bien éloignée de cet heureux état. Vous avés des peines : ne fera-t-il point permis à votre amie de les partager, de mêler ses larmes avec les vôtres, de vous donner tout le secours qui dépendra d'elle ? Au nom de Dieu, ma chère, au nom de la tendresse que j'ai toujours eue pour vous, embrassés-moi. Ce n'est point comme un censeur que je viens à vous. Hélas ! quelques soient vos foiblesses, je connois par une triste expérience qu'en pareil cas, je serois peut-être plus foible que vous. Allons, ma chère ! le mal n'est pas si grand que vous vous le figurés : vous vous êtes effrayée mal à propos.

Miss MOLLY.

Lady Spirituelle ne vous a donc pas instruite de tout ?

Madem. BONNE.

J'aurois bien eu la patience de la laisser entrer dans un grand détail : j'ai conçu confusement qu'il y avoit de l'amour sur le tapis, que ma chère *Molly* étoit dans la peine, & aussi-tôt je ne suis plus capable

que de voler à son secours. J'oublie ma difficulté à marcher ; il eût été trop long d'attendre un carrosse : je prends le bras de *Lady Spirituelle* sans considérer que je l'affomme, & elle m'a portée ou plutôt traînée jusqu'ici.

Miss MOLLY.

Vous êtes trop bonne, assurément ! & je ne mérite pas votre amitié.

Madem. BONNE.

Et par quelle raison, je vous prie ? C'est comme si vous disiez : parceque je suis très-malade, je ne mérite pas d'avoir un médecin. Et moi, je vous assure, ma bonne amie, que vous mérites plus que jamais mon estime & ma tendresse, que je n'oublierai jamais la confiance que vous avez eue en moi, & que je suis fort édifiée du courage que vous avez eu de me faire connoître un amour que vous croyés que je combattrois.

Miss MOLLY.

Un amour ! Dites plutôt une rage, une yvresse,

yvre
tern
sens
lum
chât
clair
conn
chaî
avoir
fer,
ma
ture
Dieu
vûe
vie
le cr
que j

Mad

No
mouv
votre
le dit
sans
(*Maa*
quitte
décha

yvresse, une . . . Ah ! je ne fais quels termes employer pour exprimer ce que je sens. J'ai renoncé volontairement aux lumières de ma raison, & par un juste châtiment de Dieu, cette raison ne m'éclaire plus que pour mon supplice. Je connois, je sens toute la pésanteur de mes chaînes : je les arrose de mes larmes sans avoir la force, je ne dirai pas de les briser, mais même de le souhaiter. Ah ! ma Bonne, je suis une abominable créature ! Abandonnés-moi à la colère de Dieu ! Faites retirer Lady Spirituelle ; sa vûe augmente ma peine. Otés-moi la vie par pitié ! Epargnés-moi la peine & le crime d'y attenter moi-même ! Ah ! que je suis misérable !

Madem. BONNE faisant signe à Lady SPIRITUELLE de sortir.

Nous voilà seule, ma chère, calmés ces mouvemens furieux. Je suis sûre que votre état n'est pas aussi pénible que vous le dites ; mais quelqu'il soit, il n'est pas sans remède. Ouvrés-moi votre cœur ; (*Madem. BONNE se jette à ses pieds*) je ne quitterai point vos pieds que vous n'ayés déchargé le noir poison qui vous suffoque.

Miss MOLLY se mettant aussi à genoux.

Ah, mon Dieu ! ma Bonne, vous me faites mourir de honte ; levés-vous, je vous en conjure.

Madem. BONNE.

Non, mon enfant ! En vous mettant à genoux, votre cœur par un mouvement involontaire, s'est tourné vers Dieu. Vous l'avez appelé à votre secours : faites-le encore avec moi ; dites du fond de votre âme : fils de *David* ayés pitié de moi !

Miss MOLLY.

Je vous jure, ma Bonne, qu'il m'est impossible de prier ; mon cœur se refuse au sentiment des paroles que ma bouche prononce.

Madem. BONNE.

Eh bien ! ma chère ; regardés-vous en la présence de Dieu comme une pauvre morte qui n'a pas la faculté de lui demander sa résurrection : je vais la demander pour vous. Jésus fût touché des pleurs de
la

des ADOLESCENTES. 59

la veuve de Naïm : il lui rendit son fils ;
il me rendra ma fille.

Madem. BONNE prie quelques momens tout
bas, puis elle dit :

Lévon-nous, ma chère ; Dieu m'a
exaucée, j'en suis sûre. Parlés-moi avec
confiance ; il me fournira les remèdes
propres pour vous guérir.

Miss MOLLY.

Vous le voulés, ma Bonne ; je vais
vous satisfaire : apprêtés-vous à frémir.
Premièrement, j'aime ou plutôt j'adore
un homme que je méprise souveraine-
ment parceque je fais qu'il n'est point
honnête homme. Secondement, quoi-
que mon esprit soit convaincû que je ne
puis être heureuse avec une personne de ce
caractère, mon cœur me dit qu'il faut
qu'il soit brisé si je ne l'épouse pas. Il
me semble que s'il devoit me haïr, me
battre, me laisser manquer des choses les
plus nécessaires, tous ces maux ne me se-
roient rien au prix du plaisir de le voir
tous les jours. Enfin, ma passion est
monté à un tel point, que j'ai pris hier
l'af-

l'affreuse résolution de me mettre dans la nécessité de l'épouser & de forcer mon père par un sentiment d'honneur à consentir à ce mariage. Mon indigne amant m'a fait promettre de me trouver demain dans une maison qu'il m'a indiquée, d'où il doit me conduire en Irlande. Quand je vous dis que j'ai pris cette résolution, je m'exprime mal ; mon dessein ou plutôt le sien me fait tant d'horreur, que la mort me paroît préférable à une démarche si honteuse. Si j'étois moins persuadée de l'immortalité de mon âme, ah ! certainement, je me donneroîs cette mort que je désire ; mais toutes les fois que cette pensée s'offre à mon esprit, elle est toujours accompagnée de celle d'une éternité de supplices. Dans ce cruel état, un mouvement presque involontaire me força hier à vous écrire : je m'en suis repentie mille fois depuis ; car enfin, ma Bonne, vous allés vouloir m'arracher à ma passion, fâchés qu'il vaudroit autant essayer de m'arracher le cœur Ah, mon Dieu ! que vais-je devenir ?

Madem. BONNE.

Non, ma chère ! je ne vous dirai point qu'il faut arracher votre passion de votre âme ;

âme ; je sens trop que cette entreprise est au dessus de vos forces : je veux seulement la réduire à des bornes raisonnables. Si vous ne soupçonnies pas la probité de votre amant, je me ferois fort d'obtenir le consentement de vos parens pour l'épouser, car enfin, je ne regarde pas les richesses comme essentielles au bonheur, au lieu que l'on ne peut espérer aucune félicité avec un homme qui manque par l'honneur. Si vous n'avies pas d'autres preuves de sa méchanceté que le projet de votre enlèvement, on pourroit l'excuser sur l'excès de sa passion.

Miss MOLLY.

Mais comme vous le dites fort bien, ma Bonne, mes soupçons sur la droiture de son caractère ne m'ont été donnés que par Lady Spirituelle. S'ils étoient faux, quel seroit mon bonheur ! surtout après la promesse que vous m'avez faite de vous intéresser auprès de mes parens. Quelles obligations ne vous aurois-je pas ! Que ferai-je pour vous prouver ma reconnoissance ?

Madem.

Madem. BONNE.

Vous le pouvés, ma chère, en abandonnant toute cette affaire à ma conduite. D'abord, vous devés être persuadée que je vous aime tendrement, & que dans toute cette affaire, je ne veux que votre bien. Vous êtes trop agitée pour pouvoir prendre les mesures convenables pour la faire réussir : fies-vous en à moi ; vous n'aurez pas sujet de vous en repentir.

Miss MOLLY.

Eh bien ! ma Bonne, vous n'avez qu'à commander ; je vous promets une obéissance absolüe.

Madem. BONNE.

Il faut donc que vous me donniés huit jours pour m'arranger, & comme dans cet intervalle votre étourdi d'amant pourroit troubler mes mesures, il faut que vous me promettiez de ne le pas voir durant tout ce tems.

Miss MOLLY.

Vous me demandés une chose impossible, ma Bonne ; il me voit tous les deux
jours

jours dans le cabinet de ma femme de chambre. Si je refusois de le recevoir, surtout après avoir manqué au rendez-vous de demain, il croiroit que je suis changée à son égard : il en mourroit de douleur.

Madem. B O N N E.

Je trouverai du remède à tout cela, ma chère. Je prierai Madame votre mère de vous permettre de venir passer huit jours avec Lady *Sensée*, sous prétexte de vous faire voir quelques expériences de physique. Vous écrirez à votre amant que ce contre-tems vous a empêché de lui tenir parole. Si avant ces huit jours mes mesures réussissent, je vous laisserai la maîtresse de le voir dans ma chambre même. Suis-je assez complaisante, ma chère ?

Miss M O L L Y.

Ah ! vous êtes trop bonne ; mais ne me trompés-vous pas ? Cela seroit trop cruel, & vous auriés, je vous assure, ma mort à vous reprocher.

Madem. B O N N E.

Je suis prête à vous écrire mes promesses, & à les signer de mon sang. Permettéz-

mettés-moi de rappeler Lady *Spirituelle*, & de la prier de vous tenir compagnie, pendant que j'irai vous demander à Madame votre mère: vous pouvez aussi écrire votre billet, & le remettre à votre femme de chambre; mais ne lui parlés pas de mon dessein: la moindre imprudence de sa part pourroit le faire échouer. Je vous permets seulement d'en faire part à Lady *Spirituelle*, car votre cœur est plein; il vous faut une confidence.

Madem. BONNE en sortant dit à Lady SPIRITUELLE.

Allés retrouver votre amie; ne la quittez pas un instant, & ne me jugés pas sans m'entendre. Donnés auparavant à votre laquais un mot de ma part à Lady *Sensée*, pour l'avertir de laisser comme par hasard sur sa table l'extrait qu'elle a fait des mémoires de Madame de Gondès.

*Madem. BONNE. Lady SPIRITUELLE.
Lady SENSE'E. Miss MOLLY.*

Madem. BONNE.

Je vous amene bonne compagnie, Lady *Sensée*; j'ai obtenu Miss *Molly* pour huit jours,

jours, & j'espère que Lady Spirituelle obtiendra la même faveur de Madame sa mère. Mylady doit lui rendre une visite ce matin : allés toutes deux avec elle pour solliciter cette grace ; je tiendrai compagnie à Miss Molly en attendant votre retour.

Nous voilà seule, ma chère amie, & nous pouvons parler librement de nos petites affaires. Mais ne ferions-nous pas bien de demander les lumières du St. Esprit ? Si nous avons besoin de son assistance dans tous les momens de notre vie, ce besoin augmente surtout quand il est question de s'engager sans retour. (*Elles se mettent toutes deux à genoux.*)

Madem. BONNE après s'être relévé.

Je n'ai pû, ma chère, m'empêcher de remercier Dieu pendant tout le chemin des grandes graces qu'il vous a faites. Que seriez-vous devenue dans les violens accès de désespoir où vous avez été livrée, si la pensée salutaire d'une éternité malheureuse vous avoit abandonnée un seul instant ? Oh ! que cette pensée est salutaire ! Que ne devés-vous pas faire pour marquer votre reconnoissance au Dieu
misé-

miséricordieux qui vous l'a envoyée ! Quel amour ne devés-vous pas à ce père tendre qui a veillé sur vous avec tant de soin, pendant que vous vous abandonniés vous-même ! Ah ! ma chère enfant, tournés vers lui ce fond immense de tendresse que vous sentés pour la créature : il ne vous défend pas d'aimer ce qui est aimable ; mais souvenés-vous qu'il est le centre de toute beauté, & que vous lui devés la préférence.

Miss MOLLY.

Hélas ! ma Bonne, j'avoue que je suis bien coupable à cet égard. Il est certain que j'ai aimé la créature plus que lui : je le dis en frémissant ; mais c'est un aveu que le cri de ma conscience m'arrache : comment pourrai-je réparer ce crime ?

Madem. BONNE.

En vous déterminant fortement à régler vos sentimens sur sa sainte loi. Il me semble pourtant, ma chère amie, que vous vous jugés trop rigoureusement : au milieu de l'emportement de la passion la plus violente, il me paroît que la balance

des ADOLESCENTES. 67

à toujours panché du côté du devoir. Vous n'avez pas consenti absolument au projet de l'enlèvement : vous l'aviés en horreur ; vous avés eü le courage de m'écrire.

Miss MOLLY.

Ne cherchés pas à m'excuser, ma Bonne ; avec toute l'horreur que j'avois de cette action, je n'aurois pas eu la force de résister à mon amant s'il avoit voulu absolument que je la fisse.

Madem. BONNE.

Quelle précaution ne dois-je pas prendre pour gagner les bonnes grâces de cet homme s'il devient votre époux ! Si j'avois le malheur de lui déplaire, & qu'il vous commanda de m'empoisonner, vous auriés horreur de cette action, & pourtant vous n'auriés pas le courage de lui résister.

Miss MOLLY.

Pour le coup, ma Bonne, vous poussés les choses trop loin. Je pourrois donner ma vie pour plaire à mon amant ; mais jamais rien ne pourroit m'engager à atten-
ter

ter à celle du dernier des hommes, encore moins à celle de mon amie.

Madem. BONNE.

Ce que vous me dites-là, n'est ni raisonnable, ni vraisemblable. Premièrement, vous devés vous aimer plus que moi, & certainement, vous faites à cet égard ce que vous devés. Secondement, vous n'avez pas plus de droit sur votre vie que sur la mienne. Enfin, vous avez été prête à devenir vraiment homicide pour lui obéir ; je n'en dis pas assez, ma chère : vous touchés au parricide. Croyés-vous que votre père & votre mère eussent survécû au chagrin que leur auroit donné votre fuite, à la honte dont elle les auroit couvert, aux malheurs que cette mauvaise action auroit attiré sur vous ? Non, ma chère ! vous auries eu en peu de jours leur mort à vous reprocher. Ajoutez à ce malheur celui d'être déshonorée, car enfin, la réputation ne se recouvre pas. Celle d'une fille qui se laisse enlever, est perdue pour jamais ; le mariage même ne peut la réhabiliter dans l'esprit des honnêtes gens qui ne voyent en elle qu'une fille sans pudeur qui s'est livrée à la discrétion

d'un

d'un homme qui pouvoit la tromper comme cela est arrivé dix mille fois. Je vous l'avoue, ma chère, j'aimerois mieux vous voir tomber morte en ce moment que de vous voir persévérer dans un dessein si lâche. Je ne fais, pourquoi je vous dis cela, car je suis persuadée que vous y avez renoncé absolument : parlons d'autre chose. Pour que je puisse agir efficacement en votre faveur, j'ai besoin d'être instruite de la fortune, de la naissance & du caractère de votre amant ; ainsi, ma chère, j'espère que vous voudrés bien me dire tout ce que vous en savés.

Miss MOLLY.

Le chapitre de sa fortune sera bientôt fini : il m'a avoué lui-même qu'il étoit un cadet qui n'avoit hérité de ses pères que d'un grand nom & d'une légitime très-mince ; c'est ce qui l'a déterminé à passer en Angleterre pour tâcher de se pousser dans le service. Le pauvre garçon a été bien surpris d'apprendre que sa qualité d'étranger l'empêchoit de parvenir à rien : il étoit sur le point de repasser en Allemagne, lorsque sa curiosité le conduisit à Bath. Je vous assure, ma Bonne, que sa bonne
mine

mine & son esprit l'ont fait considérer de tous les honnêtes gens. Je ne suis pas la seule à laquelle il ait plû : Mylady R * * * qui est belle, jeune, riche, & veuve, n'a rien oublié pour me l'enléver. Il ne tenoit qu'à lui de l'épouser : il me l'a sacrifiée, & elle en a quitté Bath de dépit. Pour sa naissance, elle est illustre ; il est de la famille des B * * *. Sa sincérité à m'avouer sa pauvreté, m'a convaincue qu'il ne m'en imposoit pas sur sa naissance ; d'ailleurs, son éducation est trop distinguée pour un homme du commun. Je vous ai dit que je le méprisois : j'ai eu tort. Il a fait quelques actions que je ne puis approuver ; mais il est dans des circonstances où le plus honnête homme du monde succomberoit à la tentation.

Madem. BONNE.

Et quelles sont les tentations auxquelles les circonstances malheureuses l'ont fait succomber ?

Miss MOLLY.

Je dois vous dire tout, ma Bonne ; mais il m'en coûte infiniment. Il a eu
besoin

besoin
trouv
toit
mes
nées
mis e
bague
somm
je po
chole
une l
me r
lui au
Spiri
étoit
trop
crime
pou
beauc
qu'il
haito
mêm
range
plaisi

Po
besoin

besoin d'argent, & il m'a prié de lui en trouver. Comme ce que j'en avois, n'étoit pas suffisant, j'ai emprunté à toutes mes amies, & je dois environ trente guinées à différentes personnes : de plus, j'ai mis en gage mon collier de perles, mes bagues ; & comme cela ne faisoit pas la somme dont il avoit besoin, il m'a dit que je pouvois fort bien disposer de quelque chose dans la maison, puisqu'il attendoit une lettre de change d'Allemagne, & qu'il me remettroit fidèlement tout ce que je lui aurois confié. C'est de là, que Lady *Spirituelle* a pris occasion de me dire qu'il étoit un malhonnête homme ; je l'ai crû trop légèrement, car enfin, ce n'est pas un crime d'emprunter quand on fait qu'on pourra rendre. De plus, elle fait qu'il a beaucoup gagné au jeu, & elle prétend qu'il devoit d'abord me payer : il le souhaitoit, & m'a offert de le faire ; mais en même tems, il m'a avoué que cela le dérangeroit beaucoup, & que je lui ferois plaisir d'attendre sa lettre de change.

Madem. B O N N E.

Pour ne pas juger trop légèrement, j'ai besoin de prendre quelque tems pour réfléchir

fléchir sur ce que vous venés de me dire, En attendant, ma chère, adressés-vous à Dieu avec ardeur pour le prier de faire réussir cette affaire selon sa sainte volonté. Vous savés, mon enfant, que nous ne connoissons pas nous-même ce qui nous est convenable, & qu'un chrétien doit être dans la disposition de tout sacrifier pour lui obéir ; si vous ne sentés pas en vous cette disposition nécessaire à salut, demandés-la lui avec ferveur. Pour l'exciter, rappellés-vous cette éternité malheureuse qui vous a frappée si vivement. Un des plus grands périls du salut est de manquer l'état où la providence nous destine : demandés donc instamment la force d'accomplir la volonté divine, de quelque manière qu'elle se fasse connoître. Voici nos Dames de retour. Eh bien ! Lady Spirituelle, serés-vous des nôtres cette semaine ?

Lady SPIRITUELLE.

Oui, ma Bonne ; Mylady y a consenti de bon cœur. Ah ! que nous allons lire & dire de bonnes choses ! Mais la table de Lady Sensée est chargée d'écriture comme celle d'un Procureur. Peut-être

fans
der

C
de G
faire
mer
qui
Bonne

Et
extra

No

J'en
Ne le

Oh
able !
Ton

sans indiscretion, ma chère, vous demander ce que c'est que ce manuscrit ?

Lady SENSE'E.

C'est l'extrait des mémoires de Madame de Gondès, que ma Bonne m'a permis de faire pour m'apprendre à bien m'exprimer par écrit : j'extrais tous les ouvrages qui m'amuse, & ensuite je les lis à ma Bonne.

Lady SPIRITUELLE.

Et ma Bonne, a-t-elle entendu lire cet extrait ?

Lady SENSE'E.

Non, ma chère.

Lady SPIRITUELLE.

J'en suis bien aise, nous en profiterons. Ne le voulés-vous pas bien, ma Bonne ?

Madem. BONNE.

Oh providence ! que vous êtes admirable ! Ce manuscrit qui s'est fait sans dessein,
TOM. III. D

sein, cette circonstance que je ne l'ai pas encore lû, cette curiosité de *Lady Spirituelle*; voilà des événemens qui semblent ne rien signifier, Mesdames, & cependant, ils étoient nécessaires pour faire réussir les desseins du Très-Haut : vous en ferez convaincues un jour, mes enfans. Nous lirons ce manuscrit ce soir ; l'heure du dîner approche. *Lady Sensée*, allés faire un tour dans le jardin avec *Miss Molly*; cela dissipera son mal de tête. Vous avez les yeux rouges, ma chère; prenez l'air pour être en état de paroître à table. *Lady Spirituelle*, je voudrois vous dire un mot.

Lady SPIRITUELLE quand les deux autres sont sorties.

Vous m'avez dit de ne vous pas condamner sans vous entendre. Je vous assure, ma Bonne, que cette précaution étoit nécessaire. Ou la pauvre *Molly* est devenue folle, ou vous n'êtes pas trop raisonnable ; elle m'a dit que vous lui aviez promis d'engager ses parens à consentir à son mariage avec cet aventurier que vous ne croyés pas aussi méchant que j'ai voulu le lui persuader. Savés - vous bien, ma Bonne,

Bonne, que je suis un peu piquée ? Vous croyés le témoignage d'une pauvre fille abusée par une passion violente, & vous ne me croyés pas, moi qui suis de sang froid, & qui n'ait aucun intérêt de décrier cet homme. Je ne fais, quel peut être votre dessein ; mais je soutiendrai toute ma vie qu'il est un coquin & un lâche.

Madem. BONNE.

Est-ce comme cela que vous me justifiés, ma chère ? Ai-je plus de passion que vous dans cette affaire ? Vous devés être persuadée que la charité & l'amitié sont les seuls motifs qui me font agir ; vous devés croire que je trouve dans mon âge & dans mon expérience des lumières qui vous manquent : cependant, vous ne voyés rien de tout cela, pourquoi ? c'est que votre amour propre est blessé. Vous avés décidé que le Baron, amant de votre amie, est un malhonnête homme ; vous êtes piquée de ce que je parois revoquer en doute la sagacité de votre jugement. Apprenés par cet exemple à être sur vos gardes quand votre orgueil se croit lésé ; apprenés encore à ne pas condamner la conduite de personne sur des apparences équivoques.

J'ai trouvé la pauvre *Miss Molly* au moment de devenir folle & hors d'état de rien écouter de ce qui pouvoit la ramener à la raison. Pour calmer son esprit, il falloit moins la contredire que flatter sa manie : elle m'entend à présent ; je suis venue à bout de l'enlever à son amant, de gagner huit jours dans lesquels je pourrai trouver les moyens de lui ouvrir les yeux. Elle ne se défie plus de mes conseils ; elle me croit dans les intérêts de sa passion, & cela sans que j'aye pris la peine de la tromper. Je lui ai promis de travailler à l'unir avec son amant, supposé qu'il fût honnête homme ; vous voyés que je ne risque rien : dès l'instant que je pourrai lui prouver qu'il est un scélérat, ma parole est dégagée. Retenés bien, ma chère, qu'une personne qui veut faire entendre raison à une folle, est plus folle qu'elle. La passion est une folie momentanée ; il faut savoir se plier à propos aux circonstances pour se rendre maître de cette passion, la calmer, & n'employer les raisonnemens qu'au moment où l'âme est assés calme pour les entendre. Je suis parfaitement au fait des artifices dont ce misérable s'est servi pour séduire *Miss Molly*. J'espère avec le secours du ciel les tourner à sa honte, & m'en servir pour le détruire.

Vous

Vo
une
bon
sevé
suac
roit
qu'e
l'ho
son
four
laiss
du
dem

✱✱

Mad

A
très-b
je gri
lire c
Sensée

Vous connoissés Mylady R * * * ; c'est une femme respectable & respectée : sa bonne conduite l'a mise au dessus de la plus sévère critique. Ce misérable Baron a persuadé à Miss *Molly* que cette femme l'adoroit, & qu'il lui avoit sacrifié une fortune qu'elle lui offroit. Cette Dame me fait l'honneur d'être mon amie : je compte sur son secours, peut-être la providence me fournira-t-elle quelque'autre moyen ; mais laissez-moi digérer mes idées. La cloche du diner nous appelle. N'oubliez pas de demander la lecture du manuscrit.



CONVERSATION DU SOIR.

Madem. BONNE. Lady SENSE'E. Lady SPIRITUELLE. Miss MOLLY.

Lady SPIRITUELLE.

A Voués, ma Bonne, que je suis un drôle de corps : la compagnie étoit très-bonne & fort amusante ; cependant, je grillois d'impatience de la quitter pour lire ce manuscrit de la façon de *Lady Sensée.*

Madem. B O N N E.

Fort bien ! Vîte, vîte ! il faut tout quitter pour vous satisfaire, sans penser si cette lecture fera du goût de Miss *Molly*,

Miss M O L L Y.

Oh pour cela, ma Bonne ! elle m'a communiqué son impatience, & ne m'a entretenue tout du long du diner que de cette lecture. Je n'en suis pas surprise : je connois Lady *Spirituelle* ; ce qu'elle désire, elle le désire à la rage.

Madem. B O N N E.

Et moi , je regarde cette curiosité dans la circonstance présente comme un mouvement du St. Esprit. Je ne veux pas vous tromper, ma chère ; cette histoire semble arriver expiès pour vous, & si vous ne saviés qu'elle n'a pû être écrite en deux heures, vous serieés autorisée à croire que je l'ai fait extraire expiès. Vous en allés juger. Commencés à nous la lire, Lady *Sensee*.

Lady S E N S E ' E.

Le Comte de *Rancé*, homme respectable,

ble, resta veuf avec un fils & une fille. Le fils marchant sur les traces de son père, prit le parti des armes ; il se nommoit *de Rancé*. La fille fut élevée par une sage gouvernante qui profita habilement du plus heureux naturel. Comme Mademoiselle *de Rancé* étoit belle & riche, elle eût bientôt un grand nombre d'adorateurs. Le Marquis D*** qui étoit l'admiration de toute la cour, lui adressa ses vœux. Mademoiselle *de Rancé* qui ne contoit pour rien les graces de l'extérieur & les agrémens de l'esprit, eût bientôt démêlé que son amant manquoit par les qualités du cœur qu'elle estimoit uniquement. Son père qui n'avoit pas eû assés bonne opinion du jugement de sa fille, n'avoit pas imaginé qu'elle fût sans goût pour un homme qui faisoit tourner la tête à toutes les femmes, & s'étoit arrangé en conséquence. Il entrevît la répugnance que sa fille avoit pour le Marquis, & comme il étoit bon père, il ne voulût pas forcer son goût ; mais il craignît mortellement qu'elle ne se fût engagée mal à propos avec quelqu'un indigne d'elle, puisqu'elle n'osoit lui confier le secret de son cœur. Mr. *de Rancé* avoit un ami intime avec lequel il étoit lié dès sa jeunesse ; c'étoit le Comte *de Gondès*.

Cet homme qui touchoit à soixante ans, étoit d'un commerce si aimable que les jeunes gens même avoient beaucoup d'empressement pour lui. Il venoit souvent chés Mr. *de Rancé*, & sa fille le regardoit, pour ainsi dire, comme un second père. Ce fût cet ami que Mr. *de Rancé* chargea de sonder le cœur de sa fille sur les motifs de sa répugnance pour le Marquis. Mademoiselle *de Rancé* en les lui avouant, remplit le Comte d'admiration : il fût retrouver son ami, le félicita sur le bonheur qu'il avoit d'avoir une fille si parfaite, & gémit d'être venu au monde trente ans trop tôt, puisque son âge ne lui permettoit pas d'aspirer au bonheur de devenir l'époux de Mademoiselle *de Rancé*. Son ami étoit trop sincère pour le flatter de sacrifier sa fille à une alliance si disproportionnée ; mais le Comte étant sorti, il dit en riant à Mademoiselle *de Rancé*, qu'il avoit à se plaindre d'elle puisqu'elle avoit sans le vouloir, troublé la paix du cœur dont le Comte *de Gondès* avoit jouï jusqu'alors. Quelle fût sa surprise lorsque sa fille lui dit de l'air le plus dégagé, qu'elle ne lui auroit montré aucune répugnance pour le mariage s'il lui avoit proposé le Comte au lieu du Marquis, & qu'elle estimoit assez

ce respectable ami pour le choisir comme son guide dans le monde ! Mr. de Rancé transporté de joye, embrassa sa fille, & courût annoncer à Mr. de Gondès ce qu'il venoit de faire en sa faveur. Je passe sous silence le ravissement du Comte. Le mariage se fit, & ne fût suivi d'aucun repentir.

Madame de Gondès avoit une amie, veuve depuis trois ans, & dont son frère étoit fort amoureux ; elle se nommoit d'Estainville, & n'avoit qu'un frère qui cherchoit dans l'ordre de Malthe des ressources contre la mauvaise fortune. Il étoit prêt à prononcer ses vœux lorsque la mort de son père le rappella à Paris. Voir Madame de Gondès, en devenir passionné, fût l'ouvrage d'un moment. Comme il n'en étoit pas à son apprentissage sur l'amour, il conçût que son sort dépendoit de sa retenue, & qu'avec une femme de la vertu de Madame de Gondès, la moindre imprudence le perdrait. Il joua donc le respect, l'amitié, & se conforma tellement à ses goûts, qu'elle l'aima long-tems elle-même sans s'appercevoir de ce qui se passoit dans son cœur. Chés une femme ordinaire, l'amour est presque toujours un vice ; chés celle qui est solidement vertueuse, il n'est

D 5

qu'un

qu'un malheur, & devient l'occasion des plus grands sacrifices. Madame de Gondès frémit en découvrant que son cœur s'étoit donné malgré elle, & pour se punir de s'être laissé surprendre, elle montra une grande passion d'aller voir les terres de son mari, qui étoient en Bretagne. Le voyage fût résolu ; quelques affaires le différèrent, & Madame de Gondès s'imposa la loi de ne plus voir le Chevalier de Fâtime : c'étoit le nom de son amant. Elle ne prévoyoit pas que la précaution qu'elle prenoit pour empêcher le Chevalier de connoître l'impression qu'il avoit fait sur son cœur, étoit le plus sûr moyen de l'en instruire. Il savoit que la Comtesse ignoroit ce que c'étoit que la caprice : il étoit sûr de ne l'avoir point offensée ; cependant, elle le fuyoit, donc elle le craignoit parcequ'elle l'aimoit. Il se confirma dans cette pensée la première fois que le hasard la lui fit rencontrer. Sa rougeur, son embarras, tout lui apprit qu'il étoit aimé. Cette connoissance l'enhardit ; il osa écrire ses sentimens : la Comtesse rejetta ses premières lettres, ne pût continuer long-tems dans cette rigueur, en lût une, la trouva si pleine de respect qu'elle eût peine à en faire un crime à celui qui l'avoit écrite ;
elle

elle donna quelques larmes à son malheur, & dans ce moment d'attendrissement, le Chevalier s'offrit à ses yeux. Sa vûë rendit à Madame *de Gondès* toute sa fermeté ; mais en lui ordonnant impérieusement de se retirer, ses larmes la trahirent, & elle lui laissa comprendre que sa vertu seule avoit dicté l'arrêt de son bannissement. Rendue à elle-même, Madame *de Gondès* se fit tous les reproches qu'elle méritoit, & pour se punir de sa foiblesse, elle garda le lit plusieurs jours, & dit à son époux que l'air de Paris lui étoit devenu mortel, & qu'elle le conjuroit de tout sacrifier pour hâter un départ nécessaire au rétablissement de sa santé. Elle partit trois jours après, le cœur déchiré & l'âme tranquille ; il lui sembloit à mesure qu'elle s'éloignoit du Chevalier qu'on lui ôtoit un poid énorme dont elle étoit suffoquée. Mr. *de Gondès* avoit un arrière-neveu, nommé *Disanteuil*, qu'il avoit toujours regardé comme son héritier ; il méritoit toute sa tendresse, & l'intérêt de ce cher neveu auroit été capable de lui faire sacrifier sa passion, si *Disanteuil* ne s'étoit jetté à ses pieds pour le conjurer de ne le point rendre un obstacle à son bonheur. La beauté de son procédé avoit augmenté la tendresse de son

oncle qui avoit pris de bonnes mesures pour assurer le bonheur de *Disanteuil* ; il s'aperçût avec chagrin que ce jeune homme n'avoit pas de disposition à seconder ses intentions. L'âge & les infirmités de *Mr. de Gondès* l'avertissoient que sa fin étoit proche : sa femme & sa fortune étoient la récompense qu'il destinoit à la généreuse amitié de son neveu ; mais ce parent chéri montrait la plus grande indifférence pour un engagement irrévocable. S'il eût pu pressentir les desseins de son oncle, sa joye eût appris à *Mr. de Gondès* que sa répugnance pour le mariage venoit de la passion violente que lui avoit inspiré la Comtesse. Cette passion n'étoit point combattue parcequ'il devoit à son oncle : elle étoit si pure qu'il n'eût pas craint de lui faire lire dans les plus secrets replis de son cœur. Enfin, *Mr. de Gondès* mourût, & laissa *Mr. de Rancé* exécuteur de ses dernières volontés. Il laissoit son bien par égale partie à son épouse & à *Disanteuil*, & souhaitoit qu'il fût réuni par l'union des deux personnes qui lui avoient été les plus chères. *Mr. de Rancé* qui n'avoit aucun soupçon de l'amour que sa fille avoit conçu pour le Chevalier de *Fâtime*, se persuada qu'elle se soumettroit avec joye aux dernières volontés

lontés de son époux ; ainsi il donna sa parole d'honneur à *Disanteuil*, & apprit à Madame de Gondès qu'il s'étoit engagé pour elle. Quel coup de foudre pour cette fille qui ne sentoît pas moins le respect & l'obéissance qu'elle devoit à son père, que l'empire d'une passion d'autant plus violente qu'elle avoit été plus long-tems contrainte ! Quoiqu'elle eût pris une ferme résolution de n'être jamais qu'au Chevalier, elle n'eût pas la force de déclarer à son père le dessein qu'elle avoit formé, & se contenta de lui dire que la mort récente de son époux ne lui permettoit pas de s'occuper des projets d'un second mariage, & qu'elle étoit déterminée de laisser passer tout le tems de son deuil avant de réfléchir sur ce qu'elle feroit à cet égard. Cette excuse étoit plausible. Mr. de Rancé s'en contenta, & en fit part à *Disanteuil*. Ce tendre & respectueux amant le laissa dans son erreur dans la peur de commettre Madame de Gondès. Il est pourtant certain qu'il avoit prévu cette réponse ; un amant a des yeux d'*Argus*. *Disanteuil* avoit connu la passion de *Fâtime*, & le retour que Madame de Gondès lui avoit accordé malgré elle ; il prévît qu'elle ne pouvoit fans être malheureuse, remplir les
enga-

engagemens que son père avoit pris pour elle, & dès-lors il prit l'héroïque résolution de sacrifier tout son bonheur à celui de celle qu'il aimoit.

Madame de Gondès vivoit dans la plus austère retraite, & s'étoit bornée à la société d'un petit nombre d'amies. La sœur du Chevalier de Fâtime étant la plus ancienne, Mr. de Rancé la voyoit avec plaisir partager la solitude de sa fille, & n'étoit pas surpris de la voir accompagnée de son frère. Fâtime se contraignit pendant quelques mois par égard pour la délicatesse de Madame de Gondès ; mais ayant appris que Mr. de Rancé parloit de Disanteuil comme d'un homme qui devoit être son gendre, il ne pût résister aux craintes que lui fit sentir cette nouvelle. Il étoit sûr d'être aimé, & n'osoit pourtant se promettre d'être heureux, parcequ'il savoit que rien ne pourroit forcer Madame de Gondès à désobéir à son père. Il osa lui exposer ses frayeurs ; elle ne s'en offensa pas : cependant, en lui promettant de ne jamais consentir à se donner à un autre qu'à lui, elle lui déclara que malgré sa qualité de veuve, elle ne l'épouserait jamais sans le consentement de son père. Il fallut se contenter de cette promesse, & les deux amans

atten-

attendoient tout du tems & de leur constance.

Un jour que le Chevalier *de Fâtîme* sortoit d'auprès de Madame *de Gondès*, il fût attaqué par trois hommes qui le blessèrent dangereusement, & qui l'auroient tué si *Disanteuil* qui se trouva proche du lieu du combat, ne fût accourû au bruit, & n'eût sauvé la vie à son rival au péril de la sienne. Madame *de Gondès* manqua mourir de douleur en apprenant le danger du Chevalier, & sous prétexte de consoler Madame *d'Estainville*, elle courût chés elle. Les médecins ne pûrent lui rien dire de décisif; la blessure étoit grande, & l'on n'espéroit que sur la jeunesse du Chevalier. Elle n'osa le voir ce premier jour dans la crainte de lui donner trop d'émotion; mais lorsque le malade fût hors de danger, elle n'eût pas le courage de lui refuser ses visites. Un jour qu'elle le surprit, elle fût fort étonnée de lui trouver son portrait entre les mains. *Fâtîme* lui avoua qu'il l'avoit eû avant son départ pour la Bretagne, par le moyen d'un peintre de ses amis auquel Mr. *de Gondès* avoit donné un de ses portraits à retoucher. Madame *de Gondès* se plaignît d'abord de cette liberté, s'ap-

s'appaisa ensuite, & finit par lui permettre de garder ce portrait.

Quelque violente que fût la passion de Madame de Gondès, elle ne pouvoit lui fermer les yeux sur l'injustice qu'elle faisoit à *Disanteuil* : elle savoit qu'il étoit instruit de son amour pour son rival, & sentoit toute la générosité qui l'engageoit à ne pas découvrir cet amour à Mr. de Rancé. De plus, *Disanteuil* avoit sauvé la vie à un rival qui étoit le seul obstacle à son bonheur ; comment, auroit-elle pû se déguiser la noblesse de ce procédé ? Ajoutés-y ce qu'elle devoit aux dernières volontés de son époux, aux ordres de son père, & vous comprendrés qu'elle ne jouïssoit pas avec tranquillité de ses sentimens pour *Fâtime*. Elle attendoit en frémissant l'instant du dénouement, & n'avoit encore rien déterminé sur la conduite qu'elle devoit tenir, lorsque la trahison de son amie la força d'avancer l'aveu de ses sentimens.

Madame d'Estainville aimée depuis plusieurs années du frère de Madame de Gondès, l'amusoit de vaines promesses sans avoir pû se déterminer à renoncer à la liberté du veuvage. Elle étoit alors plus éloignée que jamais de répondre à ses sentimens ;

une

une
tière
se fl
elle
touc
Que
une
devo
voit
fait
& a
dam
le c

L
fem
dou
faire
quên
à ce
celle
avoi
épo
don
indi
lui
sent
Ma
rible
je n

une nouvelle passion l'occupoit toute entière, & *Disanteuil* en étoit l'objet : elle se flatta qu'il pourroit l'aimer à son tour si elle réussissoit à lui ôter toute espérance de toucher le cœur de Madame *de Gondès*. Que ne peut point un amour violent sur une âme sans principe ? Tout ce qu'elle devoit à son amie, tout ce qu'elle se devoit à elle-même, ne pût l'arrêter : elle fait prier *Disanteuil* de se rendre chés elle, & après avoir exagéré l'injustice de Madame *de Gondès* à son égard, lui offre de le consoler de ses dédains.

Disanteuil plein de mépris pour une femme si emportée, eût besoin de toute la douceur de son caractère pour ne lui pas faire sentir combien il dédaignoit une conquête qui venoit s'offrir à lui ; mais quand à cette première hardiesse, elle eût ajouté celle de soutenir que Madame *de Gondès* avoit aimé *Fâtime* du vivant même de son époux, & que dès ce tems elle lui avoit donné son portrait, il ne pût retenir son indignation. Rendés grace à votre sexe, lui dit-il, qui vous dérobe à mon juste ressentiment. Je connois trop la vertu de Madame *de Gondès* pour ajoûter foi à l'horrible calomnie dont vous osés la noircir ; je ne lui connois qu'un défaut, c'est d'a-

voir

voir pû aimer une femme d'un caractère aussi méprisable que le vôtre.

Disanteuil tourna le dos à la *d'Estainville* après lui avoir dit ces paroles, & la laissa dans des transports de rage & de confusion qu'il n'est pas possible d'exprimer; toutefois, la honte dont elle s'étoit couverte, ne fût pas capable de la distraire de l'affreux projet qu'elle avoit conçu. Elle fit prier Mr. *de Rancé* de passer chés elle, lui répéta les calomnies qu'elle avoit avancées contre Madame *de Gondès*, & pour ne lui laisser aucun doute sur le crime de sa fille, elle lui montra le portrait qui étoit dans une boîte que Mr. *de Rancé* avoit donné à sa fille avant son mariage : la perfide *d'Estainville* avoit beaucoup loué l'ouvrage de cette boîte, ce qui avoit engagé Madame *de Gondès* à la lui offrir. Mr. *de Rancé* retourna chés lui le cœur percé de douleur, & s'étant enfermé dans son cabinet, il commanda qu'on n'y laissât entrer que *Disanteuil*. Ah, mon cher ami ! s'écria-t-il en lui tendant les bras, à qui pourra-t-on se fier désormais puisque Madame *de Gondès* sous le masque d'une austère vertu cache le cœur le plus faux & le plus corrompu ? Arrêtés, Monsieur ! s'écria *Disanteuil* ; gardés-vous de soupçonner

donner votre vertueuse fille sur le rapport de la plus méprisable de toutes les femmes ! & sans donner à Mr. *de Rancé* le tems de lui répondre, il lui redit ce qui s'étoit passé le matin entre lui & la *d'Estainville*, & pour lui prouver la fausseté de cette femme, il lui apprit qu'il savoit de la femme de chambre de Madame *de Gondès* qu'il n'y avoit pas plus d'un mois qu'elle s'étoit dé faite de sa boîte de portrait à la prière de la *d'Estainville*.

Mais, Monsieur, repliqua Mr. *de Rancé*, s'il est faux que ma fille ait aimé Mr. *de Fâtime* du vivant de son époux, n'est-il pas vrai qu'elle l'aime à présent quoiqu'elle ait sù de ma bouche les engagemens que j'ai pris avec vous, & qu'elle a confirmés par son silence ?

Commande-t-on à son cœur ? repliqua le généreux *Disanteuil*. Au reste, Monsieur, je suis l'amant de Madame votre fille ; mais je ne serai jamais son tyran : je vous rend la parole que vous avés eû la bonté de me donner. Cependant, comme vous pourriés croire que les calomnies dont on a essayé de la noircir, dans mon esprit auroient quelque part à la résolution que je prends, j'atteste le ciel qu'elle est toujours à mes yeux la plus respectable de toutes

toutes les femmes ; que je l'adorerai jusqu'à mon dernier soupir, & que si par un miracle que je ne puis espérer, elle pouvoit se résoudre à récompenser ma tendresse, je préférerois le don de sa main à celui d'une couronne. En finissant ces mots, *Disanteuil* fit une profonde révérence & sortit.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, je suis vraiment amoureuse de *Disanteuil* ; & si Madame de Gondès après cela ne l'épouse pas, je dirai qu'elle ne méritoit pas d'être aimée d'un aussi honnête homme.

Miss MOLLY.

Et que vous a fait le pauvre Chevalier de *Fâtîme* ? Parceque sa sœur étoit une malhonnête femme, falloit-il qu'il devint malheureux, aussi bien que la pauvre Madame de Gondès ? Elle estimoit *Disanteuil* sans doute ; mais elle aimoit le Chevalier, & eût été misérable sans lui.

Madem.

Madem. BONNE.

Elle le pensa comme vous, ma chère.
Continués, *Lady Sensée.*

Lady SENSE'E.

Mr. de Rancé laissa sortir *Difanteuil* sans pouvoir lui dire un seul mot : il étoit pénétré d'admiration pour lui, de colère contre la *d'Estainville*, & de douleur pour Madame de Gondès qui perdoit par sa faute un époux si estimable. Il eût donné la moitié de son sang pour changer le cœur de sa fille ; il se détermina pourtant à ne la pas contraindre absolument : il resta quelque tems seul pour se remettre du trouble où deux scènes si diverses venoient de le jeter, & lorsqu'il se crût maître de ses mouvemens, il entra chés la Comtesse, & lui dit :

Vous étiez il n'y a qu'un moment, la plus méprisable de toutes les femmes à mes yeux : vous êtes justifiée du crime qu'on vous imputoit ; mais je ne sais pourtant encore si je dois vous rendre toute mon estime. Décidés vous-même, ma fille, si vous la mérités. Etes-vous dé-
termi-

terminée à tenir la parole que j'ai donnée pour vous à *Disanteuil* ?

Madame de Gondès tombe aux pieds de son père, arrose ses mains de ses larmes, & lui dit : je suis sans doute coupable envers le meilleur de tous les pères ; mais mon silence jusqu'à ce jour n'a eû sa source que dans la crainte de lui déplaire. Il est vrai que mon cœur s'est laissé surprendre ; j'espère pourtant que mon choix n'a rien dont j'aye à rougir à vos yeux : le Chevalier de *Fâtîme* ne cède point à *Disanteuil*, ni du côté des qualités personnelles, ni du côté de la naissance. Il est vrai qu'il n'a pas de bien ; mais, Monsieur, vous êtes trop généreux pour lui faire un crime de celui de la fortune, & c'est pour moi le plus doux de tous les plaisirs d'être en état de réparer les injustices du sort à son égard.

Mr. de *Rancé* ordonna d'un ton grave à la Comtesse de se reléver. Il lui apprit tout ce qui s'étoit passé entre lui, la d'*Estainville* & *Disanteuil*. Je ne veux pas, ajoûta-t-il, rendre le Chevalier responsable de la méchanceté de sa sœur, ni vous faire valoir la générosité de *Disanteuil* : cependant, si vous êtes encore capable de quelque obéissance à mon égard, j'exige

que

que vous me suivies à la campagne ; que vous y passies une année entière sans voir le Chevalier *de Fâtime* ; & si pendant cet intervalle vous n'ouvrés point les yeux sur ce que vous devés au plus respectable de tous les hommes, je vous donne ma parole d'honneur de ne me point opposer à votre union avec votre amant.

Mr. *de Rancé* se retira sans attendre la réponse de sa fille, & la laissa accablée de la douleur la plus vive. Je passe sous silence tout ce qu'elle se dit à elle-même ; vous pouvés vous l'imaginer en réfléchissant sur sa situation. Enfin, après bien de combats, elle se détermina à suivre les ordres de son père, persuadée qu'un siècle, si l'on peut s'exprimer ainsi, ne pourroit causer aucune altération ni dans ses sentimens, ni dans ceux du Chevalier. Elle détestoit trop sa perfide sœur pour se résoudre à remettre les pieds chés elle ; ainsi elle fit dire au Chevalier de se trouver le lendemain matin dans les Tuilleries. Il s'y rendit fort inquiet, ne sachant à quoi attribuer une visite ou plutôt un rendez-vous si contraire à la conduite de Madame *de Gondès*. Rien ne peut être comparé à son indignation & à son désespoir lorsqu'il fût instruit de la conduite affreuse de

de sa sœur, & des suites funestes qu'elles alloit avoir pour son amour. La Comtesse pour le rassûrer, lui jura que rien n'étoit capable d'affoiblir sa constance, & qu'il la retrouveroit fidèle au bout du terme que Mr. *de Rancé* avoit fixé à leurs maux. Quelques consolantes que fussent ces promesses, le Chevalier n'oublia rien pour l'engager à se soustraire à l'autorité d'un père qui abusoit de son pouvoir pour la tyranniser : ses prières, ses larmes, son désespoir même ne furent pas capable d'ébranler la Comtesse.

Lady SPIRITUELLE.

Il faut que j'interrompe Lady *Sensée* ; aussi bien a-t-elle besoin de se reposer. Cette histoire commence à prendre un bon tour, & je suis fort contente du Chevalier *de Fâtime*.

Miss MOLLY.

Et moi, je suis bien contente de vous voir changer à son égard. J'étois fâchée de vous voir dans le parti de *Difanteuil* : c'étoit un très-honnête homme, si vous voulés ; mais enfin, la Comtesse ne l'ai-
moit

moit pas. Etoit-elle obligée de sacrifier à sa probité tout le bonheur de sa vie ? car enfin, elle eût été malheureuse en l'épousant.

Lady SPIRITUELLE.

Nous ne nous entendons pas, ma chère amie ; je suis bien contente de *Fâtime* parceque je gagerois qu'il n'épousera jamais *Madame de Gondès* : il étoit un malhonnête homme, & ne méritoit pas une telle épouse.

Miss MOLLY.

Et sur quoi, je vous prie, jugés-vous qu'il étoit un malhonnête homme ?

Lady SPIRITUELLE.

Parcequ'il conseille à *Madame de Gondès* de se servir du pouvoir des loix pour désobéir à son père. Voyés-vous, ma chère, si un homme faisoit des miracles de vertu à mes yeux, & qu'en même tems il m'excita à violer les devoirs de la nature, je le tiendrois pour un hypocrite & scélerat. Ne me grondés pas, ma bonne

TOM. III.

E

amie ;

amie ; mais promettés-moi, que si par hasard *Fâtime* n'étoit point honnête homme, vous serés du parti de *Disanteuil*, & que vous consentirés qu'il épouse Madame de Gondès.

Miss MOLLY.

Vous êtes bien drôle avec votre consentement ; cependant, si Madame de Gondès avoit demandé mon conseil, je lui aurois dit : si *Fâtime* est un méchant homme, tâchés de l'arracher de votre cœur, supposé que cela soit possible ; mais gardez-vous d'en épouser un autre par dépit, ce seroit vous exposer aux plus grands maux.

Madem. BONNE.

Oh ! pour le coup, je suis de l'avis de *Miss Molly* ; on ne doit jamais se marier par dépit, & je vous avertis, Lady Spirituelle, que je ne consentirai pas à un tel mariage. Voyons ce que la Comtesse fit sans notre avis.

Lady SENSE'E.

Mr. de Rancé n'avoit pas défendu à la fille

fille
elle
con
pas
avo
en l
Gon
con
elle
hom
tié ;
abfo
& c
Elle
père
train
ne p
d'un
de c
Mar
jouée
très-
la fa
chose
V
un jo
bien
herm
qui v

fille d'écrire au Chevalier de *Fâtime* ; ainsi elle adoucit la rigueur de l'absence par un commerce régulier. *Disanteuil* n'étoit pas avec elle : j'ai oublié de vous dire qu'il avoit poussé la délicatesse jusqu'à s'exiler en Bretagne par égard pour Madame de *Gondès*. Elle sentoit tout le prix de cette conduite, & gémissoit de la nécessité où elle se trouvoit de faire le malheur d'un homme qui méritoit son estime & son amitié ; mais ces sentimens étoient bientôt absorbés par celui qui dominoit chés elle, & c'étoit son amour pour le Chevalier. Elle n'osoit prononcer son nom devant son père, & se dédommageoit de cette contrainte en recherchant la solitude. Elle ne pût pourtant se refuser à la société d'une Dame dont le château étoit voisin de celui de Mr. de *Rancé*. C'étoit une Marquise jeune, veuve, riche, belle, enjouée, & dont la conversation, quoique très-superficielle, avoit des charmes, par la façon plaisante dont elle débitoit les choses les plus communes.

Vraiment, ma belle voisine, dit-elle un jour à Madame de *Gondès*, il vous sied bien à vingt trois ans de vouloir vivre en hermite : quittés cet air composé & grave qui vous va pourtant fort bien, & amu-

sons-nous. A quoi ? lui demanda Madame de Gondès ; à médire, ma belle Comtesse. Je soupçonne que ce plaisir aura pour vous la grace de la nouveauté : rions de tout le genre humain, & en révenche consentons à le voir rire de nous avec tranquillité.

En finissant ces mots, l'enjouée Marquise fait le portrait de vingt femmes, faisoit avec habileté leurs ridicules, en fait rire la Comtesse, car sa critique n'attaquoit que l'extérieur, & respectoit la réputation. La Marquise eût parlé long-tems sans être interrompue ; mais le nom de la d'Estainville étant venu dans la conversation, Madame de Gondès lui demanda avec une sorte d'émotion, si elle étoit fort liée avec elle ? Je la connois peu, reprit la Marquise ; mais j'ai long-tems compté son frère au nombre de mes amis.

Ces paroles firent rougir & pâlir la Comtesse ; & si la Marquise eût fait quelque attention aux changemens de son visage, elle eût pénétré le vif intérêt que Madame de Gondès prenoit au Chevalier. Mais la curiosité força la Comtesse à se remettre promptement, & elle dit à la Marquise : c'est avoir assez médité des femmes, parlons un peu des hommes ; &

puisque

puis
fort
lui.

E
fait
poin
cepe
pable
qu'un
mett
mieu
quoi
souple
de m
que j
moi,
aimer
bande
n'est
qu'elle

La
core
Vous
nique,
ne vo
suppos
récent
Mr. d

puisque le Chevalier de *Fâtîme* est venu là fort à propos, commencés votre satire par lui.

En vérité, répondit la Marquise, j'ai fait une indiscretion : les vices ne sont point sous le district de ma plaisanterie ; cependant, comme le Chevalier tout coupable qu'il est à mes yeux, n'a commis qu'une de ces fautes que nos agréables mettent au rang de leur mérite, j'aime mieux vous dire tout naturellement de quoi il est question, que de vous faire soupçonner par une réserve déplacée plus de mal qu'il n'y en a. J'avois une amie que j'aimois beaucoup. *Fâtîme* la vît chés moi, l'aima, trouva le moyen de s'en faire aimer, la brouilla avec son mari, & l'abandonna pour la petite de *Jarnac* qui n'est pas à beaucoup près aussi aimable qu'elle.

La Comtesse mourante eût pourtant encore la force d'affecter un air dégagé. Vous êtes une historienne vraiment laconique, dit-elle à la Marquise ; mais vous ne vous piqués pas de chronologie : je suppose pourtant que votre histoire est récente, car il n'y a pas plus d'un an que Mr. de *Jarnac* est marié.

Distinguons, dit la Marquise : l'amour du Chevalier pour mon amie a trois ans de date ; celui de Madame de *Jarnac* n'a que six mois, supposé que le Chevalier l'aime encore, car on prétend que la vûe du péril l'a refroidi, & qu'il n'ignore pas que ce fût la jalousie de l'époux qui lui a suscité des assassins qui le blessèrent dangereusement il n'y a pas long-tems.

Le courage de Madame de *Gondès* ne pût résister à une si rude attaque ; la Marquise la vît tomber à ses pieds sans sentiment, & sans pénétrer la cause de cet accident, courût appeller du secours. On porta la Comtesse sur son lit, & lorsqu'elle fût revenue à elle, elle assûra son père alarmé que sa foiblesse devoit n'être qu'accidentelle, & qu'un peu de repos la rétablirait. Mais, qu'elle étoit éloignée d'en pouvoir goûter ! A peine se vit-elle seule, qu'elle livra son cœur à tout ce que la douleur a de plus vif. Si son amant n'eût été que volage, elle eût pû lui pardonner ; il étoit faux, le mal étoit sans remède. Le tems où il avoit aimé l'amie de la Marquise, étoit précisément celui où il avoit eu la hardiesse de lui déclarer son amour ; d'ailleurs, sa passion pour Madame de *Jarnac* dans le tems où elle

elle lui donnoit toutes les preuves de sa tendresse qui étoient compatibles avec sa vertu, annonçoit un cœur corrompû sans retour. Une réflexion subite rappella une sorte de tranquillité dans son âme : de qui avoit-elle reçu ces funestes lumières ? d'une femme qu'elle connoissoit trop peu pour lui donner sa confiance ; d'une femme qui avoit pû forger ce roman par complaisance pour Mr. de Rancé. Dans cet instant de crise, elle reçut une lettre du Chevalier ; l'amour lui-même n'auroit pû en écrire une plus tendre, & la Comtesse après l'avoir lûe, se reprocha mille fois ses injustes soupçons. Cependant, ces soupçons ne pûrent être si bien effacés, qu'elle pût se trouver aussi tranquille qu'elle l'avoit été jusqu'alors. Pour finir les inquiétudes dont elle étoit agitée, elle chargea un homme dont elle étoit sûr, d'examiner le Chevalier de si près qu'aucunes de ses démarches ne pûrent lui échapper. Elle eût pû s'épargner cette peine : le Chevalier fût démasqué par une aventure si publique, qu'elle ne pouvoit manquer de parvenir jusqu'à elle.

L'intrigue de ce perfide avec Madame de Jarnac fût enfin découverte par l'époux de cette Dame ; il fût que cette femme

sans pudeur devoit le recevoir dans sa chambre, & qu'il devoit passer par le jardin. Mr. de *Jarnac* s'y mît en embuscade avec quelques domestiques : certainement, le Chevalier couroit risque de sa vie, si Madame de *Jarnac* ne fût venue se jeter au milieu des combattans, & n'eût par cette action donné le tems à *Fâtime* de sortir par où il étoit entré. Le lendemain Mr. de *Jarnac* conduisit sa femme dans un convent, & fût le premier à publier son aventure. Cette nouvelle qui fût apportée à la Comtesse de tous les côtés, la réduisit bientôt à l'extrémité. Le tendre *Disanteuil* n'eût pas plutôt appris le danger où elle se trouvoit, qu'il revint, & s'enferma dans son appartement avec Mr. de *Rancé*. Elle fût désespérée des médecins plusieurs fois : elle guérit enfin & de sa fièvre maligne & de sa passion pour *Fâtime*. Ce lâche suborneur essaya vingt fois de lui parler lorsqu'elle fût de retour à Paris où elle resta plus de trois mois dans un état de santé fort languissante : enfin, le retour entier de sa raison & de sa santé fût l'effet d'une aventure fort singulière.

Un jour qu'elle étoit seule, on lui annonça Mr. de *Jarnac*, & voici ce qu'il lui dit : Madame, j'ai trouvé parmi les bijoux

joints de Madame de Jarnac un portrait qu'on ne peut méconnoître quand on a eu l'honneur de vous voir ; il étoit avec la lettre qui vous fera connoître de qui elle tenoit ce portrait. En finissant ces paroles, il fit une profonde révérence, & sortit.

Madame de Gondès resta immobile sans avoir la force d'ouvrir cette lettre ; elle la lût enfin, & voici ce qu'elle contenoit :

“ Si je n'étois sûr de votre tendresse,
 “ je me plaindrois de votre bizarrerie.
 “ Quel acharnement de vouloir que je
 “ vous remette un portrait qu'on ne m'a
 “ pas donné, mais que je garde de l'a-
 “ veu de la personne peinte, & que je ne
 “ garde que dans des vûes éloignées que
 “ vous ne désapprouvés pas ! Vous ne
 “ sauriés douter de la vérité de ma passion
 “ pour vous. J'ai crû qu'en vous par-
 “ lant confidemment d'une affaire que je
 “ ménage depuis long-tems, je vous don-
 “ nois une preuve de mon attachement
 “ qui devoit vous être d'autant plus sen-
 “ sible, qu'elle marque une entière con-
 “ fiance de ma part. Après ce préam-
 “ bule, vous croyés que je vous refuse ce
 “ diable de portrait qui vous met martel
 “ en tête ; non, le voilà, bien certain
 E 5 “ que

sans pudeur devoit le recevoir dans sa chambre, & qu'il devoit passer par le jardin. Mr. de *Jarnac* s'y mît en embuscade avec quelques domestiques : certainement, le Chevalier couroit risque de sa vie, si Madame de *Jarnac* ne fût venue se jeter au milieu des combattans, & n'eût par cette action donné le tems à *Fâtime* de sortir par où il étoit entré. Le lendemain Mr. de *Jarnac* conduisit sa femme dans un convent, & fût le premier à publier son aventure. Cette nouvelle qui fût apportée à la Comtesse de tous les côtés, la réduisit bientôt à l'extrémité. Le tendre *Disanteuil* n'eût pas plutôt appris le danger où elle se trouvoit, qu'il revint, & s'enferma dans son appartement avec Mr. de *Rancé*. Elle fût désespérée des médecins plusieurs fois : elle guérit enfin & de sa fièvre maligne & de sa passion pour *Fâtime*. Ce lâche suborneur essaya vingt fois de lui parler lorsqu'elle fût de retour à Paris où elle resta plus de trois mois dans un état de santé fort languissante : enfin, le retour entier de sa raison & de sa santé fût l'effet d'une aventure fort singulière.

Un jour qu'elle étoit seule, on lui annonça Mr. de *Jarnac*, & voici ce qu'il lui dit : Madame, j'ai trouvé parmi les bijoux

joints de Madame de Jarnac un portrait qu'on ne peut méconnoître quand on a eu l'honneur de vous voir ; il étoit avec la lettre qui vous fera connoître de qui elle tenoit ce portrait. En finissant ces paroles, il fit une profonde révérence, & sortit.

Madame de Gondès resta immobile sans avoir la force d'ouvrir cette lettre ; elle la lût enfin, & voici ce qu'elle contenoit :

“ Si je n'étois sûr de votre tendresse,
 “ je me plaindrois de votre bizarrerie.
 “ Quel acharnement de vouloir que je
 “ vous remette un portrait qu'on ne m'a
 “ pas donné, mais que je garde de l'a-
 “ veu de la personne peinte, & que je ne
 “ garde que dans des vûes éloignées que
 “ vous ne désapprouvés pas ! Vous ne
 “ sauriés douter de la vérité de ma passion
 “ pour vous. J'ai crû qu'en vous par-
 “ lant confidemment d'une affaire que je
 “ ménage depuis long-tems, je vous don-
 “ nois une preuve de mon attachement
 “ qui devoit vous être d'autant plus sen-
 “ sible, qu'elle marque une entière con-
 “ fiance de ma part. Après ce préam-
 “ bule, vous croyés que je vous refuse ce
 “ diable de portrait qui vous met martel
 “ en tête ; non, le voilà, bien certain
 E 5 “ que

“ que vous me le rendrés dans le tems où
“ il devra être dans mes mains. Cette
“ restitution ne vous coûtera guère : vous
“ verrez sans peine que je songe à ma for-
“ tune, tandis qu’à tous les instans de ma
“ vie, vous ne me verrez occupé que de
“ vous. J’ai jusqu’à présent badiné avec
“ l’amour ; vous seule m’avez forcé à lui
“ donner sérieusement de l’encens. Je ne
“ m’en repentirai jamais, si vous m’êtes
“ aussi fidèle que je vous le serai.”

Cette lettre étoit, sans doute, un remède violent ; il fût efficace. Madame de Gondès eût pû peut-être pardonner une infidélité à *Fâtime* ; mais un cœur bien-fait ne pardonne ni une perfidie ni une bassesse, & le Chevalier étoit coupable de tous ces crimes. Il eût pourtant la hardiesse de l’aborder dans une promenade publique, & profita d’un instant où elle étoit un peu éloignée de son père. Je ne puis, Madame, lui dit-il, laisser échapper une occasion de me plaindre de la rigueur avec laquelle vous me traitez depuis long-tems ; non, Madame, je n’ai jamais été assés criminel pour mériter une aussi longue punition. Je vous demande excuse, lui dit la Comtesse, de ne pas répondre à un discours que je ne comprends pas :

pas : j'ai eu une longue maladie qui m'a ôté la mémoire de tout ce qui m'est arrivé avant ce tems. Le Chevalier outré de cette ironie, lui repliqua : vous n'avez pas, sans doute, oublié, Madame, que *Disanteuil* vous aime ? Non, lui répondit-elle, c'est la seule chose dont je me souviens, & dont je me veuille souvenir. Au reste, Monsieur, vous avez un moyen de me rendre la mémoire ; faites-moi voir mon portrait, & je vous écoute. *Fâtime* resta interdit à ces paroles, & la Comtesse ajouta : puisque vous ne voulés pas me le montrer, je veux être plus complaisante que vous ; le voici, dit-elle, en le tirant de sa poche avec la lettre qu'il avoit écrite en le sacrifiant. Je le tiens de Mr. de *Jarnac* ; que me conseillés-vous en ce moment ? Le Chevalier comme frappé de la foudre, resta immobile quelques instans ; puis s'éloigna sans dire un seul mot. Depuis ce tems, la Comtesse en fût délivrée pour jamais, & devenue capable d'écouter sa raison : elle ouvrit les yeux au mérite de *Disanteuil*, & lui donna son cœur & sa main.

*Miss MOLLY se jettant dans les bras de
Madem. BONNE.*

Ah, ma Bonne ! Lady *Sensée* avoit-elle deviné ma situation lorsqu'elle a extrait cette histoire ? Est-ce pour moi qu'elle a mis ces paroles : *un cœur bienfait ne peut pardonner une lâcheté ?*

Lady SENSE'E.

Je vous jure, ma chère, que je ne comprends rien à tout ce que je vois ; que je ne pensois pas à vous quand j'ai fait cet extrait, & que je suis stupéfaite de voir l'effet qu'il produit sur vous. Mais peut-être avés-vous quelque chose de particulier à dire à ma Bonne ; nous vous laissons en liberté.

Miss MOLLY.

Prouvés-moi que le Baron a le cœur lâche & perfide, & je vous prouverai à mon tour que j'ai le cœur bienfait en le détestant. Hâtes-vous, ma Bonne ! je vous en conjure, de me procurer les lumières nécessaires pour connoître à fond s'il ressemble au Chevalier de *Fâtime*.

Ma-

Madem. BONNE.

Mes preuves sont prêtes, ma chère amie ; je suis convaincûe que le Chevalier de *Fâtime* étoit un fort honnête homme comparé à votre Baron. Y a-t-il une lâcheté plus grande que celle de vous avoir incitée à vous endetter, à mettre vos bijoux en gage, à voler votre père & votre mère ? Il faut dire le mot, ma chère ; pallier les choses, seroit vous trahir. Que deviendriés vous si vous aviez le malheur d'être liée avec un tel homme ? N'en doutez pas, ma chère : il périra d'une mort infame ; il ne peut sortir d'un sang noble, & certainement, Mylady R * * * n'a pû offrir sa main à un tel aventurier. Ouvrés les yeux, ma pauvre enfant ! vous êtes sur le bord de l'abîme : la bonté divine vous en retire comme par miracle ; elle vous donnera la force d'arracher de votre cœur une passion déshonorante. Votre jeunesse a été surprise par des artifices contre lesquels il ne vous étoit pas possible d'être en garde ; heureusement, les principes de votre éducation ont prévalu.

Miss

Ma-

Miss MOLLY.

Pourquoi cherchés-vous à m'excuser, ma Bonne ? N'avois-je pas donné mon consentement aux projets du Baron ? ... Mais non ! vous avés raison ; ma bouche seule avoit prononcé ce consentement affreux : la mort me paroïssoit moins affreuse que l'exécution de cet infame dessein. C'en est fait ; je renonce au Baron : je ne veux plus le voir. Mais, ma Bonne, c'est tout ce qui est en mon pouvoir : ne me demandés pas de ne le plus aimer ; cela passe mes forces. Quel dommage, que son cœur soit si différent de son esprit & de sa figure ! Où trouverai-je ce que je perds aujourd'hui ?

Madem. BONNE.

Fiés-vous à moi, ma chère ! Vous êtes dans un moment de crise ; votre cœur est déchiré, & vous vous persuadés que vous restés seule dans l'univers en renonçant à votre amant. Bientôt, avec le secours de Dieu, cet état pénible disparoîtra ; je vous le promets sur ce qu'il y a de plus sacré. Je ne vous dis pas qu'il faille à ce moment faire de violens efforts pour oublier
le

le
tou
tou
fon
de
de
de
avec
dée
d'él
mon
cœur

Q
ma
mon
dée
Ah !
terru
que

C'
priés
vous
Je su
heure

des ADOLESCENTES. III

le Baron ; non, ma chère : ce seroit vous tourmenter à pure perte. Vous avés fait tout ce qu'on doit exiger d'une fille raisonnable en prenant la ferme résolution de ne le plus voir. Je n'exige à présent de vous qu'une chose fort facile. C'est de ne point rester seule ; de vous amuser avec vos amies, & toutes les fois que l'idée du Baron se présentera à votre esprit, d'élever votre cœur à Dieu en disant : mon Dieu, remplissés le vuide de mon cœur.

Miss MOLLY.

Que vous avés peu d'idée de mon état, ma Bonne, lorsque vous me dites d'élever mon cœur à Dieu toutes les fois que l'idée du Baron se présentera à mon esprit ! Ah ! cette image chérie l'occupe sans interruption ! Il faudroit pour vous obéir que je priaïsse sans relâche.

Madem. BONNE.

C'est bien là mon intention, ma chère ; priés sans relâche, & à chaque moment vous vous trouverez de nouvelles forces. Je suis obligée de vous quitter pour une heure : je vais vous laisser avec nos deux amies ;

amies; je me flatte de vous retrouver toute autre à mon retour.



DERNIÈRE CONVERSATION

de Madem. BONNE & de Miss MOLLY.

Miss MOLLY.

Ah ! ma Bonne, vous m'avez abandonné bien long-tems ; vous ne deviez être qu'une heure, & vous en avez passé plus de quatre.

Madem. BONNE.

Aussi ai-je bien fait de l'ouvrage depuis que je ne vous ai vûe. Mais, avant toute chose, dites-moi, ma chère : avez-vous été fidèle à ce que j'avois exigé de vous ? Comment va le courage ?

Miss MOLLY.

Je vous l'avouerai, ma Bonne; Dieu me fait bien de graces. Mon cœur est toujours déchiré; cependant, j'entrevois qu'il pourra devenir plus tranquille. A mesure que je prie Dieu de remplir mon cœur, il me semble qu'il m'exauce. Par exemple, j'aime toujours le Baron; mais
le

le mépris qu'il m'inspire, prend de tels accroissemens dans mon esprit, qu'il faudra nécessairement que ce mépris tue mon amour.

Madem. BONNE.

N'en doutés pas, ma chère amie ; les nouvelles preuves que je vous apporte de la bassesse de son âme, vont hâter votre guérison.

Miss MOLLY.

Ah de grace, ma Bonne ! ne me dites rien ; mon cœur accablé ne pourroit en supporter d'avantage . . . Cependant . . . mais comment avés-vous pû avoir des nouvelles du Baron ? En vérité, je ne fais ce que je veux. Dites-moi tout, ma Bonne : je ne puis être après tout plus malheureuse que je ne le suis à présent ; je n'ai rien à risquer.

Madem. BONNE.

Je vous apporte une lettre du Baron, ma chère ; elle vous en dira plus que je ne pourrois le faire.

Miss

Miss MOLLY.

Juste ciel ! une lettre du Baron
n'importe, il faut la lire . . . Mes yeux
sont aveuglés par mes larmes ; ayés la
charité de lire tout haut, ma Bonne.

Madem. BONNE lit.

Mademoiselle,

“ C'est avec confusion que je vous fais
“ l'aveu de mes crimes. Vous avez cru
“ voir en moi un homme de qualité ;
“ je vous trompois : je suis un misérable
“ aventurier, sans honneur & sans nom,
“ qui à l'aide du jeu ait trouvé le moyen
“ de me faufiler dans le monde. Je cours
“ de royaume en royaume pour trouver
“ des dupes, & j'ai déjà perdu plusieurs
“ filles de qualité qui ont quitté la mai-
“ son de leurs parens pour me suivre, &
“ que j'ai bientôt abandonnées à la plus
“ affreuse misère dans des pais étrangers.
“ Je quitte à ce moment l'Angleterre, &
“ j'y laisse une jeune Hollandoise qui a
“ eu la foiblesse de croire mes sermens,
“ & dont je voulois que la beauté me ser-
“ vit de ressource : elle a conçue pour moi
“ la plus juste horreur, & est actuelle-
“ ment

“ ment réduite par ma faute à une ex-
 “ trême misère, comme vous pouvés
 “ vous en assurer par vous-même. Au
 “ reste, il n'est pas vrai que la Dame
 “ dont je vous ai parlé, m'ait offert samain,
 “ & c'est une calomnie de ma part d'avoir
 “ voulu vous le persuader.”

Miss MOLLY.

Ah ! ma Bonne, je me meurs ! Mon-
 très-moi cette fatale lettre. . . . Hélas ! . .
 c'est son écriture. . . . Cependant . . . je
 vous demande pardon, ma Bonne, il n'est
 pas naturel qu'il m'ait écrit ceci On
 l'a forcé ; on le force de sortir du ro-
 yaume : il y a là dessous un mystère que je
 ne conçois pas Je ne vous soupçonne
 pas d'un mauvais procédé ; cependant,
 ma Bonne, j'ai besoin de savoir ce que
 tout cela signifie : je ne suis pas aussi dupe
 qu'on pourroit se l'imaginer, non, assûre-
 ment ! Je veux voir le Baron ; je veux
 savoir ce qui l'a porté à m'écrire une si
 étrange lettre. A l'égard de la jeune
 Hollandoise, qu'elle reste où elle est, il
 n'est pas difficile de stiler une jeune créa-
 ture à dire tout ce qu'on voudra : elle ne
 m'en imposera pas.

Madem.

Madem. B O N N E.

A quoi vous emporte votre passion, ma chère amie ? Plûtôt que de soupçonner la probité d'un homme qui s'est fait connoître par les actions les plus basses, vous osés m'accuser d'uné fausseté, d'un complot. Qu'avez-vous pû trouver dans ma conduite passée qui puisse autoriser de pareils soupçons ? Est-ce là le fruit amer que je devois recueillir de mon zèle & des soins que je vous ai donnés ? Eh bien, ingrate ! livrés-vous à une passion déshonorante ! Augmentés le nombre des victimes de la perfidie du monstre dont vous êtes comme ensorcelée : la plus horrible infamie en sera le fruit. Mais je l'ignorerai ; votre ingratitude me donne le coup de la mort. Adieu, Madame ! vous pouvés suivre votre amant ; je vous laisse en liberté d'obéir à votre penchant. Mes mains seront nettes au jour du jugement de la perte de votre âme.

*Miss MOLLY arrêtant Madem BONNE
qui veut sortir.*

Ah ! n'ayés pas la cruauté de m'abandonner ! Je suis coupable à votre égard,
je

je l'avoue : cependant, mon cœur est innocent ; il défavoue mes injustes soupçons. Suis-je à moi-même en ce moment terrible. . . . C'en est fait, ma chère amie : je m'abandonne à votre conduite ; je ne veux plus rien savoir, je ne veux plus entendre prononcer le nom de ce monstre. Me voilà guérie ! oui, je suis actuellement guérie : le voile est tombé ; je le verrois actuellement à mes pieds sans en être émue, malgré toutes les graces de sa figure, malgré tout le séduisant de son esprit, malgré ce charme inexprimable répandu dans toute sa personne.

Madem. B O N N E.

Vous ne voulés rien savoir, ma chère, & moi, je veux vous instruire ; je veux lever jusqu'au l'ombre des soupçons que vous avés concûs.

Avant de me rendre chés vous ce matin, j'ai chargé un ami dont je suis sûre, de prendre les observations les plus exactes sur cet aventurier, & ensuite de parcourir les maisons où l'on prête sur gage, pour découvrir votre collier. Mon ami a bientôt sù que ce prétendu Baron étoit venu de Hollande avec une fort jolie

jolie femme qu'il nommoit son épouse, & qui l'avoit quitté depuis quelques mois. On lui a indiqué le grénier où cette infortunée s'étoit retirée, & il l'a trouvée dans l'état le plus déplorable. Elle gagne quatre sols par jour à faire de la blonde de foye noire, & depuis deux mois elle vit de son travail : elle est presque nuë, son séducteur ayant vendu ses habits pièce à pièce. Elle est fille unique d'un riche marchand, & elle a emporté de grosses sommes en quittant la maison paternelle. Le faux Baron ayant tout dissipé, n'a pas craint de la vendre à un Lord pour deux cens guinées ; & lui a offert de l'épouser si elle vouloit tenir cet infame marché ; mais la jeune Hollandoise instruite par cette dernière action du caractère odieux de son indigne amant, a refusé avec une égale horreur & sa proposition & sa main : elle l'a quitté sur le champ, & a préféré la pauvreté la plus grande à la honte de continuer à vivre avec lui.

Voilà, ma chère, les découvertes que mon ami m'a communiquées lorsque je suis sortie : il avoit aussi trouvé vos bijoux qui n'ont pas été mis en gage, mais qui ont été vendus. Je vous avoue, ma bonne amie, que tout mon sang s'est glacé

glacé dans mes veines en apprenant de
tels crimes : je me suis représentée ma
chère *Molly* dans un país étranger réduite
à devenir la plus infame de toutes les
créatures, ou à vivre dans un grénier
comme la pauvre jeune *Hollandoise*. Mon
ami en me conduisant chés-elle, a fait
monter mon horreur pour le perfide à son
dernier période. J'ai crû que tout m'é-
toit permis pour vous arracher au mal-
heur dont vous étiez menacée, & dans
cette vûë, mon ami a porté une plainte
contre le faux Baron à raison du vol qu'il
vous a fait en vendant vos bijoux. Nous
avons été le trouver munis de cette pièce
qui nous donnoit droit de l'arrêter. A
peine, lui avons-nous déclaré le sujet de
notre visite, qu'il est tombé à nos pieds ;
& sa conscience lui reprochant des crimes
sans nombre, il nous a conjuré de ne le
pas perdre, & s'est offert à faire tout ce
que nous exigerions. Comme vous n'é-
tiez pas nommée dans l'ordre de l'arrêter,
comme vous pouvés bien le penser, &
que nos habits simples & notre carrosse
de place, ne lui ont fourni aucune idée de
personnes de qualité, il a crû que nous
agissions pour la fille d'un marchand de la
cité dont il a tiré de grosses sommes, &
qui

qui devoit être compagne de votre fuite sous le nom de la sœur de ce perfide. Nous l'avons laissé s'accuser lui-même de toutes ces perfidies. Après quoi, mon ami lui a dit qu'il n'avoit qu'un moyen d'échapper à la justice ; c'étoit d'écrire & de signer la confession qu'il venoit de faire, de vous écrire aussi le billet que je vous ai apporté, d'en faire un semblable pour la jeune citifaine : moyennant quoi il lui a donné vingt quatre heures pour sortir de Londres, & trois jours pour s'embarquer ; lui jurant qu'après ce terme il le feroit arrêter sans miséricorde. Cet homme étoit si effrayé, que nous avons lieu de le croire plus coupable encore que nous ne le pensions d'abord. Il nous a juré de partir sur le champ, & nous l'avons laissé pour revenir ici ; mais lorsque j'étois prête à rentrer, une inspiration soudaine m'a forcée à retourner chés la jeune Hollandoise. Cette fille m'avoit touchée par les sentimens de pénitence que j'avois remarqué en elle, & je craignois que son séducteur n'essayât de la séduire une seconde fois pour l'engager à le suivre. Je suis donc retournée chés cette infortunée avec mon ami, & en approchant de la porte

porte de son grénier, j'ai connu combien
 ma précaution avoit été sage. Le faux
 Baron étoit à ses pieds, & tâchoit de lui
 exprimer son repentir dans les termes les
 plus persuasifs ; il avoit alternativement
 le ton de l'amour, du regret & du déses-
 poir. Quelle a été ma joye, de trouver
 cette jeune héroïne également insensible
 aux différens rôles que jouoit cet habile
 comédien ! Elle l'a menacé de la colére
 du ciel, avec un ton si pénétré, qu'il doit
 être absolument abandonné de Dieu puis-
 qu'il n'y a pas été sensible. Le fourbe
 sentant l'inutilité de ses artifices, est entré
 dans une sorte de fureur, & je ne sais, si
 la vie de cette jeune personne n'eût pas
 été en danger, si nous eussions différé plus
 long-tems à frapper à la porte. Notre as-
 pect l'a confondû, sans pourtant lui ôter
 le sang froid ; il m'a poussé avec une telle
 violence qu'il m'a jetté par terre, & pen-
 dant que mon ami accouroit à mon se-
 cours, il s'est précipité dans l'escalier &
 s'est sauvé. Je n'étois point blessée, & j'ai
 ri de son artifice. La jeune Hollandoise
 à mes genoux m'a nommé sa libératrice,
 & m'a conjuré de ne la point laisser dans
 un lieu où elle avoit sujet de craindre
 une violence. Je l'ai prise dans notre
 Tom. III. F carrosse

carrosse où je l'ai laissée jusqu'à ce que j'eusse obtenu de Mylady la permission de disposer de mon cabinet pour cette nuit. Je me suis hâtée de la faire coucher, pour vous venir rendre compte de ma conduite.

Miss MOLLY.

Comment, ma Bonne, cette pauvre malheureuse est ici ? Ah ! je brûle du désir de la voir !

Madem. BONNE.

Ce seroit une imprudence, ma chère amie. Il n'est pas à propos qu'elle connaisse votre situation, & vous êtes trop agitée, pour lui cacher l'intérêt que vous prenez à son perfide.

Miss MOLLY.

Vous me faites une injustice, ma Bonne ; mais j'ai perdu le droit de m'en plaindre : mon indigne attachement doit me faire soupçonner capable des plus grands excès. Il en est un pourtant que je n'ai plus à me reprocher : c'est celui de prendre aucun intérêt à l'abominable homme que vous venés de me dévoiler. Que

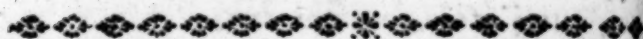
grace

graces n'ai-je point à rendre à mon créa-
 teur ! Que de miracles il a faits pour
 m'arracher le funeste bandeau que j'avois
 mis moi-même sur mes yeux ! Oui, ma
 Bonne, c'étoit en résistant aux lumières
 les plus vives, aux remords les plus cui-
 sans, que j'étois tombée dans l'abîme dont
 sa main toute-puissante vient de m'enlever
 comme malgré moi. Que ne vous dois-je
 pas, à vous dont il s'est servi pour me
 sauver ? à ma chère Lady Spirituelle qui
 m'a toujours soutenue par ses bons con-
 seils ? Que serois-je devenue, si les prin-
 cipes d'une bonne éducation ne m'avoient
 retenus comme malgré moi ? Que se-
 rois-je devenue, si j'avois donné ma con-
 fiance à une amie moins vertueuse ? Ah !
 ma Bonne, conduis-moi aux pieds de
 Lady Spirituelle. Vous êtes excédée de
 fatigue, je le vois ; mais il faut achever
 votre ouvrage : je ne puis trop tôt accor-
 der à mon amie la satisfaction de me voir
 revenue dans mon bon sens.

Madem. BONNE.

J'y consens de bon cœur, ma chère,
 après quoi nous irons prendre un peu de
 repos. J'ai cédé le lit que vous deviez
 occuper, à notre pauvre Hollandoise ;
 ainsi,

ainsi, ma chère, vous partagerés le mien pour cette nuit. Demain matin j'aurai soin de la mettre dans un lieu de sûreté, & je prendrai de bonnes mesures pour la réconcilier avec ses parens.



ONZIÈME JOURNÉE.

Madem. BONNE.

IL y a bien long-tems, Mesdames, que nous n'avons rien répété du Saint Evangile ; nous commencerons par là la leçon d'aujourd'hui.

Lady VIOLENTE.

Jésus voyant une multitude de peuples, monta sur une montagne où il s'assit ; & ses disciples s'étant approchés de lui, il ouvrit la bouche, & les enseignoit en disant : Bienheureux les pauvres d'esprit, parceque le royaume du ciel est à eux. Bienheureux ceux qui sont doux, parcequ'ils posséderont la terre. Bienheureux ceux qui pleurent, parcequ'ils seront consolés. Bienheureux ceux qui sont altérés & affamés de la justice, parcequ'ils seront rassasiés. Bienheureux ceux qui sont mis-

sericon
même
qui o
Dieu.
cequ'i
Bienhe
tion po
du ciel
lorisque
vous p
ignom
me.
parceq
tend d
Mai
vous a
Mal
ceque
Mal
parceq
aux la
Mal
ront du
eurs p
phètes.
Je v
mille fo

miséricordieux, parcequ'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde. Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parcequ'ils verront Dieu. Bienheureux les pacifiques, parcequ'ils seront appelés les enfans de Dieu. Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parceque le royaume du ciel est à eux. Vous serés bienheureux lorsque les hommes vous haïront, lorsqu'ils vous persécuteront, lorsqu'ils vous traiteront ignominieusement à cause du fils de l'homme. Soyés ravis de joye en ce jour-là, parcequ'une grande récompense vous attend dans le ciel.

Mais malheur à vous riches, parceque vous avés votre consolation dans ce monde.

Malheur à vous qui êtes rassasiés, parceque vous aurés faim.

Malheur à vous qui riés maintenant, parceque vous serés réduits aux pleurs & aux larmes.

Malheur à vous lorsque les hommes diront du bien de vous, car c'est ce que leurs pères faisoient à l'égard des faux prophètes.

Madem. BONNE.

Je vous le répéterai encore une fois, mille fois même : pour être chrétienne, il

faut croire tout ce que vous venés d'entendre. Sondons notre cœur, Mesdames, & voyons avec douleur & confusion combien nous sommes éloignées de l'esprit du christianisme.

Lady VIOLENTE.

Et comment pouvoir nous flatter d'y parvenir, ma Bonne ? Vous offrés, ou plutôt Jésus nous offre comme des biens, des choses pour lesquelles nous avons & nous aurons toujours horreur. Il est contre notre nature d'aimer la pauvreté, la souffrance & le mépris. Il est dans notre nature d'aimer les commodités de la vie que les richesses procurent, d'aimer à être honoré, d'abhorrer les peines autant que nous recherchons les plaisirs. Voyez-vous, ma Bonne : je suis d'un tel caractère, que je puis me flatter de n'avoir qu'une idole ; c'est mon orgueil. Je me soucie de la bonne chère, des beaux habits & de tout ce que les personnes de mon âge aiment, comme de la paille ; cependant, je n'aimerois pas le contraire de ces choses dont je ne me soucie point. Il en est de la pauvreté & des autres biens Evangéliques comme d'une médecine

son f
vous
j'aim
je f
avale

C
Mef
Cett
plais
mais
chau
dans
fanc
trair
elle
que
Je l'
aim
une
d'hu
avar

P
obje
vret

son seul nom révolte ; & je crois que si vous me donniés des noix confites que j'aime beaucoup, en qualité de purgatif, je ferois mille grimaces avant de les avaler.

Madem. B O N N E.

C'est ici le triomphe de Jésus-Christ, Mesdames, & l'opprobre de la philosophie. Cette dernière nous découvre le néant des plaisirs, des richesses & des honneurs ; mais en éclairant notre esprit, elle n'échauffe pas notre cœur. Elle nous laisse dans toute notre foiblesse & notre impuissance. La grace de Jésus-Christ au contraire, nous élève au dessus de la nature : elle fait un miracle plus grand selon moi que ne seroit la résurrection d'un mort. Je l'ai vû ce miracle. Madame du Plessis aimoit tous ces biens de l'Evangile avec une passion incroyable. Elle étoit affamée d'humiliation & de souffrances, comme un avare l'est de l'or.

Lady L O U I S E.

Pardon, ma Bonne, si je vous fais une objection. Souffrir les mépris, la pauvreté & les souffrances lorsque Dieu nous

les envoie, c'est sans doute une vertu ; mais les aimer, les souhaiter, les rechercher, comme vous dites que le faisoit cette Dame, c'est un excès, & je vous assure qu'on se mocqueroit d'elle & de vous parmi les gens sensés, parmi ceux-mêmes qui ont de la piété, de la religion, mais qui se tenant dans de justes bornes, croient qu'il est dangereux en toutes choses de donner dans les excès.

Madem. BONNE.

Ces gens sensés, ces personnes qui ont de la piété & de la religion, doivent avant de se moquer de moi & de Madame du Plessis, se moquer de Jésus-Christ. C'est lui, Mesdames, qui nous a donné le mauvais exemple des excès qu'on nous reproche. C'est lui qui n'a pas su se contenir dans de justes bornes ; & pour répondre à ces personnes de bon sens, je vais vous rapporter un passage de l'Evangile.

Jésus-Christ étant seul avec *Pierre, Jacques & Jean*, leur parla de sa mort & des humiliations qui devoient la précéder. *Pierre* qui étoit un de ces hommes sensés qui n'aiment pas les excès, tira Jésus à l'écart, & le reprit de ce qu'il tenoit de pareils

pareils discours. Alors, ce Jésus qui étoit la douceur même, entre en une sainte colère, & dit à cet apôtre : *retire-toi, Satan ! tu me scandalises*. Jésus qui n'a jamais reproché à *Pierre* le crime qu'il a commis en le reniant trois fois ; Jésus qui a souffert avec tant de patience les défauts, la grossièreté des autres apôtres, ne peut souffrir l'horreur que *St. Pierre* montre pour la folie de la croix comme disoient les Payens. Il l'appelle diable, & le chasse comme un tentateur. Voilà ce que j'ai à répondre aux sages du monde : *Retire-toi, Satan ! tu me scandalises*.

Lady LOUISE.

C'est à moi que ces paroles s'adressent, & je ne m'en offense pas. Cependant, il faut que j'en revienne à mon objection : cette matière est d'une telle importance, que je ne veux rien négliger pour savoir à quoi m'en tenir. Je suis convenue que c'étoit un devoir de se soumettre aux maux que Dieu nous envoie. Jésus ne pouvoit manquer à ce devoir. Son père l'avoit destiné à souffrir la mort de la croix : il se soumet à ce décret de son père. Ceci est dans la proposition que j'ai avancée.

Mais Jésus-Christ se soumettoit aux souffrances, & ne les désiroit pas ; il ne les cherchoit pas même, & se contentoit de les attendre patiemment. D'ailleurs, le prix qui étoit attaché à ses souffrances, pouvoit fort bien les lui rendre chères. Il connoissoit l'horreur du péché qui est un crime de léze-majesté divine : il pouvoit brûler du désir de réparer la gloire de son père que le péché s'étoit efforcé de détruire quoiqu'il l'eût tenté en vain. Que de motifs pour Jésus qui nous manquent, à nous viles créatures dont toutes les souffrances sont comme un néant aux yeux de l'Etre immense !

Madem. B O N N E.

Comme l'amour propre se déguise sous le voile de l'humilité ! Il faut répondre à toutes vos objections, Madame. Jésus-Christ n'a pas été forcé à souffrir ; c'est volontairement qu'il s'est livré à la mort, & à la mort de la croix. Jésus-Christ étant Dieu, donnoit un mérite infini à chacune de ses actions & souffrances : il pouvoit nous racheter à moins de fraix. La justice de Dieu eût été satisfaite par une seule des satisfactions de Jésus, car tout ce qui

est
mai
la g
tisa
te.
l'ex
nor
toit
ces
voir
de n
ses
prés
Lou
étoi
les
vou
mo
soit
vou
tra
per
tes
tex
Vo
ap

est infini, satisfait d'une satisfaction infinie; mais son amour pour nous, son zèle pour la gloire de son père, lui a fait choisir la satisfaction la plus parfaite, la plus complète. Il vouloit que nous connussions par l'excès de ses souffrances, l'excès de l'énormité du péché. Non seulement, il s'étoit soumis volontairement à ses souffrances; mais il souhaitoit avec ardeur de les voir accomplir en lui. *J'ai désiré ardemment de manger cette Pâque avec vous*, dit-il à ses apôtres en parlant de celle qui devoit précéder sa mort. Vous me dites, Lady Louise, que le fruit de sa mort & passion étoit un grand encouragement à souhaiter les souffrances, & vous avés raison; mais vous avés tort quand vous ajoûtes que ce motif vous manque. Ecoutez ce que disoit à cet égard cette sainte Dame dont je vous raconte l'histoire. Elle fit une retraite pendant la semaine sainte, & une personne à qui elle confioit ses plus secrètes pensées, la pria de les écrire, sous prétexte de n'avoir pas le tems de l'entendre. Voici ce qu'on a trouvé dans cet écrit après sa mort.

‘ Je me suis proposée pour fin de cette
 ‘ retraite, de demander à Dieu l'horreur
 ‘ du péché. Pour m'y exciter, j'ai médité

‘ sur la passion & les souffrances de mon
‘ adorable Sauveur. Tout d’un coup il
‘ m’est venu une vive pensée, que c’étoient
‘ moins les Juifs qui avoient crucifié Jésus
‘ que moi-même. C’est pour réparer mes
‘ crimes que Jésus a été flagellé, couronné
‘ d’épines, attaché à la croix. A l’instant,
‘ je me suis trouvée saisie d’horreur pour
‘ moi-même. Oui, c’est moi qui suis
‘ l’auteur des maux que mon Sauveur en-
‘ dure : je suis une parricide, une déicide.
‘ Alors, je ne savois où me cacher devant la
‘ face de mon Dieu ; & si le sein de la terre
‘ eût été un asyle inaccessible à sa vûë, je
‘ crois que je m’y serois précipitée si cela
‘ eût été en mon pouvoir. J’étois dans la
‘ chapelle, un mouvement machinal m’a
‘ fait sortir de ma place pour me mettre à
‘ la porte. Il me sembloit que j’étois in-
‘ digne d’occuper une place parmi les créa-
‘ tures. Je sentoîs vivement, que si elles
‘ savoiént combien j’avois offensé leur
‘ créateur, elles se souléveroient contre
‘ moi. J’ai repassé dans mon esprit toutes
‘ les occasions dans lesquelles les créatures
‘ m’ont rendu justice en me méprisant ; &
‘ j’ai vû avec douleur qu’au lieu de me la
‘ rendre à moi-même, & d’avouer qu’en
‘ qualité d’ennemie de Dieu & de meur-
‘ trière

trière de Jésus-Christ j'en mérite d'avantage, je me révolte contre l'humiliation & la souffrance. J'ai demandé instamment à Dieu, par les mérites de Jésus, la force de me rendre justice. Il me semble qu'il me l'a accordée ; je ne vois plus en moi qu'une péchérresse digne des plus grands mépris & des plus grandes souffrances. Je sens qu'il est juste que le péché soit puni dans ce corps de péché ; je l'abandonne à la justice de mon Dieu : s'il a la bonté de le punir en ce monde, je me rejouirai dans la pensée qu'il veut me faire miséricorde dans l'autre. Je me dirai à moi-même, comme le bon laron le disoit à son compagnon : nous sommes des méchans qui souffrent justement des peines que nous avons méritées ; mais celui-ci est innocent. Oh, mon Dieu ! si vous punissés ainsi le péché dans celui qui est votre fils unique ; si vous traités ainsi le bois verd, que sera-ce de moi qui suis le bois sec ? Frappés, Seigneur ! ne m'épargnés pas en cette vie : faites-moi la grace d'en employer tous les instans à me haïr comme péchérresse, à me mépriser comme péchérresse, à me punir comme péchérresse. Ce titre hon-
 teux me rendra supportable tous les au-
 tres

“ tres titres. Que les hommes me traitent
“ de méchante ; ils ont raison : je n’ai pas
“ sujet de m’en plaindre, puisque je le suis
“ en effet beaucoup plus qu’ils ne peuvent
“ le croire. S’ils disent que je suis folle,
“ ils ont bien raison, puisque j’ai été assés
“ insensée pour préférer leurs applaudisse-
“ mens & leurs maximes à celles que Jésus-
“ Christ m’avoit données dans l’Evangile.
“ S’ils me maltraitent, je les regarderai
“ comme des instrumens de la bonté de
“ Dieu à mon égard, & je prierai pour eux
“ en considération des moyens qu’ils me
“ fournissent de faire justice à Dieu d’une
“ créature de péché.”

Je demande à Lady *Louise* : 1) S’il n’est pas vrai que nous sommes criminelles aux yeux de Dieu, comme cette Dame le reconnoissoit ? 2) Si nous ne sommes pas persuadées que Dieu hait le crime, & le punit tôt ou tard ? 3) S’il a raison ainsi que la foi ne nous apprend pas qu’il est plus avantageux d’être punie de nos fautes dans le tems que dans l’éternité ? 4) Si l’esprit de justice & d’amour de Dieu en nous montrant en nous une créature rébelle à Dieu, ne nous porte pas à nous mépriser & à nous haïr, comme Jésus-Christ nous l’ordonne ?

Lady

Lady LOUISE.

Je tombe de nuës ; j'avois regardé jusqu'à présent ces pensées que j'avois trouvé dans quelques livres, comme des idées de Méthodistes, ou tout au plus comme des idées de perfection qui ne regardoient pas le commun des chrétiens. Je vois cependant, qu'elles sont l'essence du christianisme, & sont essentielles à l'esprit de pénitence. Quand je dis que je le vois, c'est mon esprit, mon cœur n'en est pas moins revolté. Ah ça, ma Bonne ! parlés-nous en conscience. Vous avés vécu avec Madame du Plessis : ces belles pensées qu'elle avoit dans sa retraite, les conservoit-elle dans l'usage journalier ? & s'il est vrai que ses actions étoient conséquentes à ces sentimens, comment étoit-elle parvenue à un état que je ne suis pas capable de comprendre, loin de pouvoir y aspirer ?

Madem. BONNE.

Petit à petit, Mesdames ! par la fidélité à remplir les devoirs de son état ; par une soumission sans bornes aux peines qu'il plaît à Dieu de lui envoyer ; par une méditation journalière des grandes maximes de l'Evangile ; par des prières ferventes pour demander l'amour de ces maximes.

Miss

Miss SOPHIE.

Assûrement, ces dispositions sont admirables pour l'autre vie ; mais qu'elles doivent rendre celle-ci ennuyeuse & triste !

Madem. BONNE.

Quelle erreur ! Jamais je n'ai rien vû de si gai & de si égal que cette sainte Dame. Au milieu de ce que la nature redoute le plus, son âme étoit dans une paix, dans une joye qui se répandoit sur son visage baigné de pleurs. Vous le comprendrés par le récit du reste de sa vie.

Madame *du Plessis* absolument dégoûtée du monde par l'esprit de la foi, y tenoit encore par le vieil homme dont parle St. *Paul*. Elle étoit d'autant plus à plaindre que le reste du goût que l'amour propre lui inspiroit pour le monde dont elle étoit admirée, s'offroit à ses yeux sous la forme du devoir. Son mari souhaitoit qu'elle fût dans les assemblées où il voyoit tout le monde envier son bonheur & applaudir à son choix. Madame *du Plessis* sentoit bien qu'elle eût pû le dégager de cette foiblesse, comme elle l'avoit corrigé de mille autres défauts ; mais sa vanité l'empêchoit de

de se servir à cet égard des moyens efficaces. Honteuse de sa foiblesse, elle s'adresse à Dieu, & le conjure de briser lui-même des liens qu'elle chérissoit encore; elle fût exaucée, & à trente ans elle devint sourde, sans qu'on pût trouver aucun remède à une maladie étrangère à sa famille, & qui n'avoit été annoncée par aucun des symptômes qui lui sont ordinaires. Elle se prêta de bonne grace à tous les remèdes que son époux la pria d'essayer, courût toutes les eaux avec lui, & revint chés elle plus sourde que jamais. Il ne fût plus question alors de compagnie: elle en eut été le fleau; & son époux consentit enfin qu'elle se donnât toute entière à l'éducation de ses enfans. Le plus jeune fût attaqué d'une maladie mortelle: sa mère se fit sa garde, non en le regardant comme un enfant qui lui appartenait, mais comme un ange que Dieu lui avoit donné en dépôt, qu'il lui redemandoit pour le placer dans la gloire. Ce fût sous ce point de vûë qu'elle le servit, qu'elle le vit expirer, & que les larmes qu'elle répandit à sa mort, fûrent autant de larmes de joye qu'elle donnoit au bonheur de ce fils, que de douleur pour la peine qu'elle avoit d'en être séparée. La mort de son époux suivit de près celle de son

son fils. Madame *du Plessis* étoit parvenue à lui inspirer une piété sincère ; & surmontant courageusement sa propre foiblesse, elle ne lui dissimula point le danger de son état. Il reçût avec reconnoissance cette preuve qu'elle lui donnoit de son attachement pour lui, & la conjura de lui aider à se préparer à rendre compte à Dieu de ses actions : elle ne l'abandonna pas un moment pendant une longue maladie, & reçût ses derniers soupirs. Deux jours avant sa mort, il lui témoigna la peine où il étoit de ne pouvoir reconnoître l'affection qu'elle lui avoit portée, parceque la coutume de Normandie ne permet pas aux personnes mariées de tester en faveur l'une de l'autre ; mais comme il avoit dans son bureau une somme considérable dont il étoit le maître, il lui donna ses clefs pour qu'elle la mît à l'écart, voulant lui donner cette légère preuve de sa reconnoissance. Madame *du Plessis* refusa ce don, & le pria de laisser le quart de cette somme aux pauvres, & le reste à ses enfans.

Je ne vous ai point parlé de la douleur que causa à Madame *du Plessis* la mort de son fils & de son époux. En réfléchissant sur le courage qu'elle eût de leur fermer les yeux après les avoir préparés à la mort,

vous

vous la regardés peut-être comme une de ces personnes qui font consister la piété dans une indifférence qui approche de la dureté. Elle étoit bien éloignée d'une pareille erreur. Rien de plus tendre que cette sainte Dame. A l'amour naturel que la nature lui inspiroit pour son époux & pour ses enfans, se joignoit un attachement produit par des motifs surnaturels ; & les sentimens qui ont pour principe le devoir joint à l'inclination & à la nature, ont une force qu'il n'est pas possible de définir. Elle disoit elle-même qu'elle avoit conçu en voyant expirer son époux, quelle espèce de douleur l'âme doit ressentir en se séparant de son corps. Il me sembloit, dit-elle, qu'on m'arrachoit les entrailles avec violence. La seule soumission à la volonté de Dieu modéra sa douleur, sans diminuer sa sensibilité. Mais ce n'étoit là que le prélude de ce qui lui restoit à souffrir. Dieu qui la vouloit absolument à lui, lui ôtât tout ce qui pouvoit l'attacher à la terre.

Le fils unique de Madame du Plessis étoit d'une beauté bien propre à flatter l'amour propre d'une mère. La petite vérole le défigura absolument, lui fit perdre un œil, & le laissa une année entière en danger d'être aveugle. Il fallût pour lui éviter ce mal-

malheur que Madame *du Pleffis* se priva de la compagnie de ce cher fils. Les médecins l'avoient abandonné : elle le confia à une Dame qui avoit une grande connoissance des maladies des yeux, & qui lui conserva l'œil qui lui resta.

C'est un ancien usage en France de faire élever les Demoiselles de qualité dans les convents. Madame *du Pleffis* pour s'y conformer, confia ses trois filles à la tante qui l'avoit élevée elle-même. Libre alors par l'absence de ses enfans, & par la retraite que lui imposoit son veuvage, elle se donna toute entière à la prière & à la méditation de l'Ecriture Sainte, qu'elle n'interrompoit que pour recevoir les visites de quelques personnes pieuses. Une de celles-là qui n'avoit ni naissance ni éducation, apperçût sur le lit de Madame *du Pleffis* un habit de damas. Eh, mon Dieu ! Madame, lui dit cette imprudente personne, seroit-il possible que cet habit fût pour vous ? Je ne l'aurois jamais imaginé. Un domestique qui entra, ne permit pas à Madame *du Pleffis* de répondre ; mais aussitôt qu'elle fût seule, elle réfléchit sur ce qu'elle venoit d'entendre. Au lieu de penser comme nous le ferions en pareil cas, que cette personne en lui parlant si librement,

lui

lui avoit manqué de respect, elle crût que Dieu lui avoit mis dans la bouche les paroles qu'elle lui avoit dites, pour la faire souvenir de celles de St. *Paul* qui semblent interdire la parure aux veuves chrétiennes. Dans l'instant, l'habit fût enfermé, & depuis ce tems elle n'en a jamais porté que de simples ; encore ne se permit-elle pas cette recherche que les dévotes n'ont que trop souvent dans la simplicité qu'elles affectent. Elle ne se fixa point aux couleurs brunes : elle ne quitta point les dentelles ; mais ingénieuse à se punir dans l'endroit où elle avoit le plus péché, elle sacrifia le discernement qu'elle avoit pour tout assortir : les couleurs les plus mauffades, les choses qui n'étoient plus de mode, furent toujours préférées ; en sorte, que ceux qui ne l'avoient pas connue dans sa jeunesse, la citoient comme le modèle du mauvais goût.

Lady LUCIE.

Voilà ce me semble une action héroïque pour une femme. Il en coûte peu pour sacrifier la magnificence ; mais que n'en coûte-t-il pas pour sacrifier le goût ! Une robe de toile bien choisie me paroît préférable à un tissu d'or dont le dessein seroit mal conçu ou mal exécuté.

Madem.

Madem. BONNE.

Vous avés raison, ma chère ; l'amour de l'ajustement est le péché originel des femmes, & celui auquel elles renoncent le plus tard. En France, nos devotes de profession ne portent que de la laine & du linge uni ; mais cette laine est si fine, ce linge uni si clair, si bien repassé, si bien arrangé, que la vanité y gagne, & telle femme qui seroit ridicule ajustée, paroît encore aimable dans cette simplicité qui semble lui rendre sa fraîcheur. Madame du Pleffis sût se garantir de cet écueil, & ne voulût jamais rien afficher pas même l'habit des devotes ; en sorte, qu'on parvint à croire qu'elle ignoroit l'art de se bien mettre sans soupçonner qu'il lui en coûtât rien pour être mauffade.

Lady LOUISE.

Est-ce donc qu'il faut être habillée mauffadement pour être pieuse ?

Madem. BONNE.

Non, Madame. Je vous gronderois bien fort si vous négligiés votre ajustement, surtout quand vous êtes seule avec
votre

auf-

erois
uſte-
avec
votre

Les Romains ne furent pas long-tems sans reconnoître la sagesse des conseils d'*Apus*. La multitude fière de la victoire qu'elle avoit remportée sur le Sénat, fût de trouver dans la fuite l'impunité sous la protection de ses Tribuns ; la multitude, dis-je, commença à faire voir ce qu'on devoit attendre de gens qui avoient secoué le joug de l'autorité légitime. C'étoit dans le tems où l'on devoit ensemer les terres, que les Romains s'étoient retirés sur le mont sacré : les campagnes par conséquent démeu-

démourèrent en friche, & Rome fût affligée d'une famine qui étoit le juste châtimement de la sédition. Cependant, les sénateurs n'en eurent pas moins d'empressement à faire venir des bleds qui n'arrivant pas assez tôt, donnèrent occasion aux Tribuns du peuple d'accuser les Patriciens du retardement de ce secours. Les Volques profitant de la malheureuse circonstance où Rome se trouvoit alors, lui déclarèrent la guerre, & la république se trouva réduite à la dernière extrémité. Mais, Mesdames, avant de vous raconter ce qui arriva alors, je dois vous faire connoître *Coriolan* qui va jouer un grand rôle dans notre histoire.

Marcus qui fût depuis nommé *Coriolan*, étoit fils de *Veturie*. Cette Dame étant restée veuve peu de tems après son mariage, prit résolution de se consacrer toute entière à l'éducation de son fils : heureuse, si ses talens pour cet important emploi eussent répondu à sa bonne volonté . . . Ah ma Bonne, je m'oublie : tout le monde a regardé jusqu'ici *Veturie* comme une Dame parfaite ; moi-même, j'ai beaucoup de respect pour elle. Cependant, j'ai la hardiesse de l'accuser d'avoir manqué des talens nécessaires pour bien élever son fils.

Je

Je
en
bleL
cile
qué
de f
vale
tius
plus
hom
& l'V
semb
une
tâche
Je dis
de l'a
L'é
points
nes d
de leu
plaît, q
cile.
To

Je l'ai dit parceque je le sens ; mais je sens encore mieux qu'il ne me seroit pas possible de justifier mon sentiment.

Miss CHAMPETRE.

Effectivement, Madame, il seroit difficile de me persuader que *Véturie* ait manqué des talens nécessaires pour l'éducation de son fils. Ne lui inspira-t-elle pas une valeur qui a immortalisé son nom ? *Martius*, n'avoit-il pas l'âme la plus noble & la plus désintéressée ? Vit-on jamais un jeune homme pousser plus loin la haine du vice & l'amour de la vertu ?

Madem. BONNE.

Vous me regardés, Lady *Sensée* ; vous semblés me demander du secours contre une adversaire aussi redoutable : je vais tâcher de parer les coups qu'elle nous porte. Je dis nous, *Miss Champêtre*, car je suis de l'avis de Lady *Sensée*.

L'éducation, Mesdames, renferme deux points tres-importans : la culture des bonnes dispositions des enfans ; la destruction de leurs défauts. Remarqués, s'il vous plaît, que ce dernier point est le plus difficile. Il est aisé de faire pratiquer aux

TOM. III.

G

jeunes

jeunes gens les vertus pour lesquelles ils ont du penchant ; mais qu'il est difficile de les arracher à leur passion dominante ! Il faut pour cela s'attacher à la bien connoître, ensuite répéter cent fois par jour & de cent manières différentes, les inconvéniens de cette passion, & faire en sorte que ces inconvéniens leur causent toujours quelque chagrin. Il faut une vigilance perpétuelle pour découvrir tous les artifices que les enfans employent pour la satisfaire, & une fermeté à toute épreuve pour la combattre sans cesse. Je vais vous rendre ceci sensible par un exemple, en supposant que j'aye un enfant du caractère de *Marcus*.

Son coeur étoit droit ; mais son esprit étoit inflexible. Il aimoit sincèrement la justice, & n'eût pas voulu s'en écarter par aucune considération. Cette disposition est, sans doute, une vertu ; cependant, si elle n'est pas accompagnée d'un discernement bien juste, elle peut produire les plus grands maux. Un homme d'un pareil caractère se fait des idées de justice souvent très-fausse, & soutient avec une opiniâtreté insupportable tout ce qu'il regarde comme tel : il croiroit devenir criminel en pliant, en cédant quelque chose aux autres. La

flatterie

fla
de
l'in
pas
pou
s'ex
casi
ble :
des l
men
censu
s'il to
Je
de son
propo

Com
obliger
ceux a
tort ? &
parvien
mate.
bonne h
la raison

flatterie lui paroît une bassesse ; donc il devient dur, & pousse la sincérité jusqu' à l'imprudence. Il sait que nous ne devons pas nous proposer l'estime des hommes pour l'unique fin de nos actions, qu'il faut s'exposer à en être blâmé en bien d'occasions pour mériter de n'être pas blâmable : donc il s'élève au dessus de l'opinion des hommes, traite de bassesse les ménagemens dont on use à leur égard, brave leur censure. Que ferois-je avec un *Marcus* s'il tomboit sous ma main ?

Je le mettrois en société avec des enfans de son âge, & je le forcerois à leur céder à propos & hors de propos,

Lady SENSE'E.

Comment, ma Bonne ! vous voudriés obliger un enfant à céder lors même que ceux avec lequel il disputeroit, auroient tort ? & que deviendrait sa raison ? Vous parviendriés selon moi à en faire un automate. Qu'il cède quand il a tort, à la bonne heure ; mais n'exigés rien de plus : la raison s'y oppose.

Madem. BONNE.

Vous confondés ce que j'ai l'honneur de vous dire, Madame. S'efforcer de persuader à un enfant qu'il a tort quand il a raison, c'est vouloir éteindre ses lumières naturelles, & comme vous l'avez fort bien remarqué, en faire un automate; mais convaincre un enfant de son penchant à l'opiniâtreté, lui faire sentir que ce défaut troublera tout le bonheur de sa vie, & qu'en conséquence, le plus grand bien qui puisse lui arriver, est de plier son caractère altier : c'est ce que j'exige, & ce que je conseillerai toujours à un enfant. Je lui dirai : cédés lorsque vous avez tort, parceque cela est juste ; cédés lorsque vous avez raison, parceque cela seul est capable de corriger votre opiniâtreté, parcequ'il pourra arriver mille fois que vous croirés avoir raison, & que cependant vous aurés tort. Pour persuader à cet enfant la vérité de ce que je lui dirai, je lui tendrois souvent des pièges en lui proposant des choses qui auroient une raison apparente, & qui cependant seroient mauvaises ou ridicules en les examinant à fond, & après qu'il auroit été le dupe de ses lumières, j'en prendrois droit de lui faire comprendre combien peu il doit s'y fier. Enfin, pour dernière ressource,

fou
ger
tre
tre
tou

J
mais
ne se
poir,
moin
cet e

Di
enfant
pour
roit tr
de ché
emplo
de réi
driés-v
gligerie
qu'au f

Non
gueur e

source, si je ne pouvois parvenir à l'engager de bonne grace à détruire son opiniâtreté, je la détruirois malgré lui en le contredisant en tout, en le forçant de céder à tout le monde.

Miss SOPHIE.

J'en demande bien pardon à ma Bonne ; mais je pense que cette dernière méthode ne seroit bonne qu'à le jeter dans le désespoir, & à le rendre bien méchant : du moins fais-je bien que cela auroit produit cet effet sur moi.

Madem. BONNE.

Dites-moi, ma chère, si vous aviez un enfant qui montrât une inclination décidée pour le vol, qui prit tout ce qui se pourroit trouver sous sa main chés vous & hors de chés vous ; si vous aviez inutilement employé la douceur, la raison & les motifs de religion pour le corriger : n'en viendriez-vous pas aux moyens violens, & négligeriez-vous de fouëtter votre enfant jusqu'au sang à chaque vol qu'il feroit ?

Miss SOPHIE.

Non, assurément ! ma Bonne ; la rigueur est nécessaire en pareil cas pour déraciner

raciner par la crainte une habitude honteuse, & empêcher un malheureux enfant de déshonorer une famille.

Madem. B O N N E.

C'est-à-dire, que vous feriez par la crainte du déshonneur, ce que vous ne voudriez pas faire par la crainte de voir damné votre enfant. Croyés-moi, Mesdames, un enfant sur lequel la raison est impuissante, a besoin d'être forcé : l'habitude a un grand pouvoir sur nous, & quand une fois elle est formée, la raison se prête volontiers à une chose qui ne lui coûte guère. La raison au contraire est souvent impuissante contre un défaut enraciné par des actes réitérés. Je vous assure que je connois actuellement une Dame qui se fait aimer de tout le monde par sa douceur. Elle m'a avoué qu'elle étoit née très-violente ; mais la providence l'avoit fait naître d'une mère bizarre, capricieuse, emportée, qui la querelloit à propos de tout, & qui s'en prenoit à elle lorsqu'il faisoit de la pluie, & qu'elle souhaitoit du beau tems. Elle a vécu avec cette agréable mère jusqu'à l'âge de trente ans, & ses passions en ont été tellement
mattées

mattées qu'elle ne les sent plus, & n'a
 nulle difficulté à se prêter aux volontés des
 autres. J'avoue qu'il est bien triste d'être
 forcé à employer la rigueur avec les en-
 fans ; mais les caractères qui en ont
 besoin, sont bien rares, & je n'en ai ja-
 mais trouvé qu'une dans ma vie sur la-
 quelle la raison n'ait pas été suffisante. Je
 suis persuadée que *Coriolan* n'eût pas eû
 besoin de rigueur pour être corrigé. Il
 avoit trop d'esprit pour ne pas sentir tous
 les maux dans lesquels la violence de son
 caractère pouvoit l'entraîner : il ne le cor-
 rigea pas. *Lady Sensée* peut donc penser
 que *Véturie*, mère de grand homme, né-
 gligea de le plier de bonne heure, & que
 par conséquent, elle ne savoit pas que la
 bonne éducation consiste à détruire dès
 l'enfance les défauts dominans. Con-
 tinués l'histoire de *Coriolan*, ma chère.

Lady S E N S É E.

Les Romains assiégeant la ville de Co-
 rirole, les Volsques à qui cette ville appar-
 tenoit, demandèrent du secours à un
 peuple voisin. A l'approche de ce secours,
 le Consul qui avoit la direction du siège,
 prit une partie des troupes pour aller au

devant de l'ennemi, & laissa le reste devant la ville. Les habitans fiers du petit nombre des ennemis qui leur restoit & du secours qui approchoit, ouvrent leurs portes, se jettent sur les Romains, & les mettent en déroute. Le jeune *Marcus* reste seul intrépide au milieu de ce danger ; il fait tête à l'ennemi, rappelle les fuyards, les rallie autour de lui, fait passer son courage jusques dans leurs cœurs, & ayant repoussé les ennemis, les Romains entrent pêle & mêle dans la ville avec les assiégés, & s'en rendent les maîtres. *Marcus* victorieux ne se reposa point sur ses lauriers : après avoir pourvû à la sûreté de sa conquête, il marcha au secours du Consul *Posthumus*, & lui procura la victoire au péril de sa vie. *Marcus* sembloit avoir obscurci la gloire de son Général. . . .

Madem. B O N N E.

Que vous en semble, Lady *Violente*? Restoit-il quelque moyen à *Posthumus* d'avoir part à l'honneur de cette journée?

Lady V I O L E N T E.

Ah, ma Bonne! vous allés devenir aisée à tromper ; vous perdés la mémoire : je ne veux pourtant pas abuser de
votre

votre perte pour vous rien voler. Vous m'avés dit en me racontant ce trait quand j'étois fort jeune, que *Posthumius* en dépit de la fortune, s'immortalisa dans cette journée.

Miss BELOTTE.

Comment cela se peut-il faire ? C'est *Marcus* qui fit tout.

Lady VIOLENTE.

Marcus se rendit maître de la ville de Coriole, & vainquit les alliés des Volques. *Posthumius* se rendit maître de lui-même, & vainquit sa jalousie en rendant publiquement justice à la valeur de *Marcus*, & en cherchant à reléver son mérite. Il le prit par la main, le montra à toute l'armée, & après lui avoir donné toutes les louanges que méritoit sa valeur, lui offrit un cheval de bataille orné comme celui d'un Général, la dixième partie du butin, & dix prisonniers à son choix.

Madem. BONNE.

Vous n'avés pas voulu me tromper, ma chère ; il est juste aussi que je n'abuse pas de

de votre erreur. J'avoue que ma mémoire est bien diminuée ; mais il m'en restoit assés pour me souvenir que je vous avois faite cette leçon autrefois. Je voulois voir si vous ne l'avies pas oubliée ; peut-être aussi voulois-je tâter votre amour propre, & savoir si vous auries la bonne foi de *Posthumius* qui rendit à *Marcus* ce qu'il crût lui devoir. Oui, Mesdames, à mes yeux & à ceux de tous ceux qui ont étudié le cœur humain, l'action du Consul l'emporte de beaucoup sur celle de *Marcus*. Il est plus aisé de gagner une bataille que de se vaincre soi-même ; & la bonne grace avec laquelle *Posthumius* rendit justice à son inférieur, indique l'âme la plus noble & la plus généreuse, une âme au dessus des louanges & de toutes les petitesesses que la vanité n'inspire que trop souvent à ceux qui sont en place. Lady Spirituelle, dites-nous, comment se comporta *Marcus* après la victoire.

Lady SPIRITUELLE.

Je crois qu'il agit avec une prudence & un désintéressement qui lui fit autant d'honneur que son courage. Il y auroit
cû

eût de la grossièreté & de l'orgueil à refuser tous les présens de son Général ; ainsi il accepta le cheval de bataille & un des prisonniers qui avoit été son hôte & son ami. Il refusa modestement le reste de la récompense, & charma tellement les soldats par cette générosité qu'ils voulurent immortaliser sa gloire en le nommant *Coriolan*, nom qu'il a toujours porté depuis.

Miss SOPHIE.

Est-ce que *Coriolan* auroit mal fait de refuser tous les présens de son Général ? On dit qu'il montra de la générosité en refusant une partie : la générosité est une vertu ; peut-on trop pratiquer la vertu ? & ne vaudroit-il pas mieux la pratiquer absolument qu'en partie ?

Madem. BONNE.

Voilà justement ce que je disois il n'y a qu'un moment. Il est aisé de faire appercevoir aux jeunes personnes combien elles doivent se défier de leurs lumières, & combien il leur est aisé de se tromper. La vertu consiste dans un juste milieu qu'on ne peut abandonner sans en faire trop ou trop peu. *Miss Sophie* fait un raisonne-

ment spécieux, & dit : si la générosité est une vertu, il faut la pratiquer aussi pleinement qu'il est possible de le faire ; & ce qu'elle dit de la générosité, on peut l'appliquer à toutes les autres vertus. Mais il faut faire une réflexion : c'est que les vertus ont leurs bornes au delà desquelles elles ne sont plus vertus parcequ'elles changent de nature aussi-tôt qu'elles ont passé ce point. Expliquons ceci par des exemples.

La générosité, dites-vous, est une vertu ; donc on ne peut être trop généreux. Eh bien ! Lady *Louise*, vous êtes actuellement votre maîtresse : hâtes-vous de nous faire à toutes des présens ; faites en à toutes vos amies. Quand vous aurez dépensé tout votre argent à cela, donnés-nous vos bijoux, vos habits ; tourmentés votre mari pour en arracher chaque jour de nouvelles sommes, afin d'être de jour en jour plus généreuse. Si votre Roi, votre père, une Princesse vouloit vous faire un présent, gardés-vous de le recevoir, car il est plus généreux de donner que de prendre. Etes-vous disposée, Madame, à suivre mes conseils ?

Lady

Lady LOUISE.

Non, assurément ! ma Bonne : si je donnois au delà de mes forces, je serois prodigue ; si je refusois d'une personne supérieure, je serois impertinente, & je lui manquerois de respect.

Madem. BONNE.

Concevés-vous, *Miss Sophie*, que la générosité a des bornes, & qu'on ne peut les passer sans devenir prodigue ; que le défintéressement poussé jusqu'à l'excès, devient orgueil ; que refuser d'une personne supérieure, c'est lui dire qu'on se croit au dessus de ses dons ? Donner est un acte ou de supériorité, ou d'amitié, ou de compassion. Le supérieur qui fait un présent à son inférieur, lui donne une preuve de son estime qu'il seroit insolent de refuser. J'avoue qu'on est humilié de recevoir ; mais cette humiliation qui nait de l'amour propre plutôt que de la grandeur d'âme, est un hommage que l'on rend aux grands, & on ne peut le leur refuser sans les blesser. *Coriolan* n'eût garde de vouloir s'égalier à son Général en refusant tous ses bienfaits ; il lui montra son respect en acceptant la plus petite par-

tie

tie de ce qu'il lui offroit, & mit ensuite en pratique le désintéressement, en refusant le reste comme trop au dessus de ce qu'il avoit fait. *Miss Belotte*, ne se souvient-elle pas d'un trait d'histoire propre à nous faire comprendre qu'un orgueilleux ne veut rien recevoir de personne ?

Miss BELOTTE.

Ne seroit-ce point l'histoire de *Diogène* ? Je vais la raconter à ces Dames.

Diogène étoit un vilain, crasseux philosophe qui vouloit à quelque prix que ce fût l'emporter sur tous les hommes. Ne pouvant y parvenir par ses vertus, il entreprit de se distinguer en parlant & en agissant d'une manière particulière. Sa maison étoit un tonneau, car il disoit que la vie de l'homme étoit trop courte pour se donner la peine d'édifier une autre demeure. *Alexandre* voulût voir cet animal extraordinaire, & il fût le trouver accompagné de toute sa cour. *Diogène* étoit assis contre terre, & se chauffoit au soleil; car vous sentés bien, Mesdames, que dans son tonneau il n'avoit ni chaise ni cheminée. Vous croyés peut-être que cet original se leva pour saluer *Alexandre* ;
point

point du tout : il ne daigna pas même le regarder. *Alexandre* après l'avoir considéré quelque tems, lui dit : *Diogène*, demandés-moi une grace, & je vous l'accorderai. Otés-vous de devant mon soleil ! lui répondit cet impertinent. Vous ne pouvés me le donner ; ne m'en privés pas. *Alexandre* qui se connoissoit en orgueil, dit à ses courtisans : si je n'étois pas *Alexandre*, je voudrois être *Diogène*.

Miss CHAMPETRE.

Il faut que je vous fasse un aveu, ma Bonne. J'ai toujours admiré cette réponse de *Diogène* ; il me sembloit qu'elle étoit d'une grande âme.

Madem. BONNE.

Nouvelle occasion de vous prouver combien aisément on peut apprendre aux jeunes personnes à se défier de leurs lumières en leur en montrant la fausseté. *Alexandre* n'étoit point bienfaisant en offrant une grace à *Diogène*, & celui-ci ne fût pas désintéressé en la refusant. Le Roi de Macédoine piqué au vif de l'impudence du prétendu philosophe, n'avoit qu'un moyen honnête de lui faire sentir la supériorité

riorité qu'il avoit sur lui. Il s'en servit en rappelant à *Diogène* qu'il étoit en état de lui donner quelque chose qui lui manquoit; mais l'orgueil d'*Alexandre* étoit trop foible pour lutter contre celui de *Diogène* qui vouloit lui dire par sa réponse : tu es bien présomptueux de croire pouvoir m'abaisser à reconnoître que j'aye besoin de toi. Ce prétendu désintéressement n'étoit donc qu'un orgueil insupportable. *Socrate* lui eût dit : Ah ! Seigneur, quel mal vous ai-je fait pour vouloir faire souvenir à ma cupidité qu'elle est en droit de former des désirs ? ou si l'offre d'*Alexandre* fût venu dans un certain tems, il lui auroit demandé un manteau, & n'auroit pas rougi de l'accepter. Ma chère Mifs *Belotte*, ce n'étoit pas là le trait d'histoire que je vous demandois : je pensois à *Fabricius* ; mais celui que vous nous avez rapporté, est venu fort à propos, & l'autre viendra en son lieu. *Lady Sensée*, continués l'histoire de *Coriolan*.

Lady SENSE'E.

Vous vous souvenés, Mesdames, que la retraite du peuple sur le mont sacré avoit occasionné une grande famine ; que le Sénat

nat.
dise
pen
pou
nor
cor
peu
pro
ner
pill
Les
de
lût
nor
Cor
des
de
qui
que
voit
ne
bien
I
serv
fem
ble
ple
lui
non

nat n'avoit rien épargné pour diminuer la disette en faisant venir des bleds, & que cependant les Tribuns furent assés injustes pour accuser les riches & les Patriciens, non seulement de ce retardement, mais encore de cacher les bleds pour faire périr le peuple. Dans cette extrémité, le Sénat proposa de mener une armée contre les ennemis, parceque les soldats vivoient de pillage, & déchargeroient d'autant la ville. Les Tribuns dégoûtèrent encore le peuple de cette expédition; & comme on ne voulût pas user d'autorité, il n'y eût qu'un petit nombre d'hommes qui prirent les armes. *Coriolan* s'étant mis à leur tête, ils trouvèrent des vivres en abondance, & revinrent chargés de butin, ce qui mortifia beaucoup ceux qui avoient crû les Tribuns. L'abondance que *Coriolan* avoit procuré à ceux qui l'avoient suivi, fût un crime que les Tribuns ne lui pardonnèrent pas, & ils trouvèrent bientôt l'occasion de s'en venger.

La naissance de *Coriolan*, ses vertus, les services qu'il avoit rendus à la république, sembloient lui donner un droit incontestable au Consulat, & effectivement, le peuple disoit hautement qu'on ne pouvoit le lui refuser sans injustice. Il se mit donc au nombre des candidats, & se présenta à l'as-

sem-

semblée accompagné d'une foule de Patri-
ciens & de Cliens disposés à lui donner
leurs voix. Les Tribuns firent remarquer
ce cortège au peuple ; par leurs discours
captieux, ils réussirent à faire changer les
dispositions de la multitude : l'envie prit la
place de l'estime, & ce fût-elle qui exclût
du Consulat un homme qui n'avoit d'autre
défaut que d'en être digne. Ici, Mesda-
mes, la vertu de *Coriolan* commença à se
démentir : au lieu d'être supérieur à cette
injustice, il en prit droit de vouer une hai-
ne éternelle au Tribunat, & de l'attaquer
jusqu'à ce qu'il l'eût aboli.

Lady LUCIE.

Vous en parlés bien à votre aise, ma
chère Lady *Sensée* ; je dois être neutre dans
cette dispute : je vous jure pourtant, que si
je tenois les Tribuns du peuple, je leur don-
nerois de bon cœur vingt soufflets. J'en
demande pardon à Miss *Champêtre* ; mais
je cherche partout cette liberté qu'elle nous
avoit promis de nous faire voir chés les Ro-
mains, & je ne trouve partout qu'un affreux
esclavage. Ces Tribuns, ou plutôt ces
démons, ne se soucioient non plus du bien
de la république que je ne m'embarrasse
de

de la prospérité du grand Mogol ; ils vou-
loient abaisser les Patriciens pour s'élever
sur leur ruine : voilà tout, & je décide que
s'il y avoit une liberté à Rome, c'étoit celle
de s'élever contre les loix, le bon sens &
la justice.

Madem. B O N N E.

Tranquillisés-vous, ma chère, & résér-
vés votre indignation pour ce qui va suivre.
Ces attentats des Tribuns ne sont que leurs
essais ; vous en verrés bien d'autres.

Miss C H A M P E T R E.

Il ne faut pas que la sotte vanité de me
dédire, me retienne. Je vous assure, La-
dy *Lucie*, que vous pourriés souffleter les
Tribuns en ma présence sans que je les dé-
fendisse ; je connois à présent tout l'odieux
de leur conduite.

Madem. B O N N E.

Il faut, ma chère, que nos erreurs pas-
sées servent à nous empêcher d'être par la
suite les victimes du préjugé. Dites-moi
si vous le pouvez ce qui vous avoit empê-
chée de voir jusqu'à présent ce que vous
appercevéz aujourd'hui.

Miss

Miss CHAMPETRE.

Je ne fais, si je pourrai bien rendre ce que je sens ; je ferai pourtant tout ce qui dépendra de moi pour l'expliquer.

Je m'apperçois depuis quelque tems que j'ai la mauvaise coûtume de ne pas regarder un objet de tous les côtés, avant d'en porter un jugement : je l'envisage par un coin, pour ainsi dire. Je vais rendre ceci sensible par une comparaison.

Voici une tapisserie dans cette chambre, & cette tapisserie est couverte de plusieurs tableaux. Au dessous de ce grand tableau qui est dans le milieu, je vois une jambe entière & le bout d'un bras : je dis, l'ouvrier qui a fait cette tapisserie, est un âne. A-t-on jamais peint une jambe & un bras qui ne tiennent pas à un corps ? cela est ridicule.

Miss FRANCISQUE.

Madame, j'ai vû la tapisserie avant que les tableaux fussent placés, & je vous assure qu'il y a sous ce grand tableau un corps à qui cette jambe & ce bras appartiennent ; c'est parceque vous ne voyés pas la tapisserie toute entière, que vous trouvés l'ouvrier ridicule.

Miss

Miss CHAMPETRE.

Je vous remercie, ma chère *Miss Francisque* ; je vois bien que j'avois tort de juger d'une tapisserie que je ne voyois pas toute entière. Eh bien ! ma Bonne, ce que j'ai supposé par rapport à cette tapisserie, m'arrive tous les jours. J'ai été frappée en lisant l'histoire Romaine de la cruauté des riches Patriciens à l'égard des pauvres Plébéïens. Cette cruauté a fixé mes vûes, & a fait naître chés moi de l'horreur pour les grands, de la pitié pour le peuple. Tout ce que j'ai lû par la suite, je l'ai rapporté à ces deux sentimens. - Je n'ai point examiné si ce que demandoient ou faisoient les Patriciens, étoit juste ou injuste, mais seulement si le refus de ces choses humilioit des hommes durs & cruels que je voulois voir punis : il ne m'est pas même venu dans l'esprit que ces Plébéïens, mes favoris, pussent jamais abuser de leur autorité ; je n'ai point réfléchi que les abus de l'autorité lorsqu'elle est entre les mains du peuple, doivent être plus dangereux que ceux de l'autorité entre les mains des riches, à qui communement la naissance & l'éducation donnent des lumières qui manquent aux autres.

Ma-

Madem. BONNE.

Ce défaut que vous avés fort bien défini, Madame, est beaucoup plus commun que vous ne le pensés, surtout dans votre país. La prévention, ou si vous voulés le préjugé, est le péché originel des Anglois. Tout ce qu'ils ont de lumières, de talens & de vertus, sont gâtés par cet endroit. J'ai vû des personnes de mérite déraisonner jusqu'à me faire suër à grosses gouttes sans pouvoir espérer de leur ouvrir les yeux sur les extravagances qu'elles soutenoient. Elles ne voyoient les choses dont il étoit question que par un coin, & les jugeoient en conséquence, sans qu'il fût possible de détourner leur attention du point où elle s'étoit fixée. Pour éviter ce défaut, Mesdames, soyons lentes à juger, & encore plus à examiner, afin de pouvoir porter des jugemens sûrs. Adieu, Mesdames ! je serai deux semaines sans vous voir : c'est me priver d'un des plus sensibles plaisirs de ma vie ; mais il faut préférer ses devoirs à ses plaisirs.

DOU.



DOUZIÈME JOURNÉE.
CONVERSATION PARTICULIÈRE.

Madem. BONNE. Lady SPIRITUELLE.
Miss MOLLY.

Madem. BONNE:

POint d'abatement, ma chère Miss *Molly* ! Les regrets que le St. Esprit nous inspire de nos fautes, sont amers ; mais ils sont paisibles : le trouble est toujours l'enfant de l'orgueil. Vous me voyés toute joyeuse. Je viens de recevoir une lettre du père de notre pauvre Hollandoise : cet honnête homme est dans la situation du père de l'enfant prodigue ; il pardonne à sa fille, & lui rend dans son cœur une place qu'elle n'avoit que trop méritée de perdre. Il me conjure de continuer à la consoler, jusqu'à ce qu'il vienne lui-même la reprendre, & consulter avec moi les moyens les plus convenables de continuer à cacher ses égaremens.

Lady

Lady SPIRITUELLE.

Je vous avoue, ma Bonne, que j'ai le plus violent désir de connoître cette fille. Elle a été bien criminelle à la vérité ; mais son repentir & son courage me pénètrent de respect pour elle.

Madem. BONNE.

Je suis bien aise, ma chère, de vous voir éloignée de ce zèle pharisaïque qui confond le pécheur avec le péché. Mais la charité doit s'accorder avec la prudence ; il ne vous convient pas de connoître une personne dont les mœurs ont été dérégées : d'ailleurs, à quel titre paroîtroit-elle devant vous ? N'y auroit-il pas de la cruauté à l'exposer à votre curiosité ? Croyés-vous qu'elle ne démêleroit pas dans vos regards attentifs, jusqu'à quel point vous êtes instruite de ses malheurs ? Ménageons cette infortunée, & gardons-nous d'augmenter ses peines en l'exposant à rougir à nos yeux. Cependant, comme l'histoire de ses égaremens renferme les plus utiles leçons, je lui ai demandé la permission d'en faire usage en lui promettant de cacher son nom. Voici *Lady Sensée* ; je n'attendois qu'elle pour vous raconter cette histoire.

Hif-

extr
sem
dole
lica
voir
unio
& ce
la p
press
Com
un h
de ch
elle j
turièr
airs.
favoit
seul
Elle é
elle av
même
par un
voit fa
de ses
arriva
qu'elle
l'avoit
To

Histoire d'Henriette.

Henriette est fille unique d'un marchand extrêmement riche. Elle eût malheureusement pour mère une de ces femmes indolentes qui se persuadent qu'une santé délicate leur donne droit de négliger les devoirs les plus essentiels. Cette fille étant unique, fût toujours l'idole de ses parens; & comme sa mère ne vouloit pas prendre la peine de l'élever elle-même, elle s'empressa de lui chercher une gouvernante. Comme on destinoit *Henriette* à épouser un homme de qualité, on eût grand soin de choisir une personne qui pût effacer en elle jusqu'aux vestiges d'une naissance roturière. On prit donc une femme à grands airs. On s'informa soigneusement si elle savoit très-bien le François, & ce fût le seul article qu'on daigna d'approfondir. Elle étoit en Hollande depuis peu de tems : elle avoit, disoit-elle, quitté la France, & même un convent où elle avoit été élevée, par une inspiration du St. Esprit qui lui avoit fait connoître la fausseté de la religion de ses pères. Elle avoit fait abjuration en arrivant en Hollande, & depuis trois mois qu'elle y étoit. Son hôte, le ministre qui l'avoit instruite, assüroient qu'elle étoit de

TOM. III. H bon-

bonnes mœurs. C'étoit plus qu'il n'en falloit pour les parens d'*Henriette*. Mademoiselle *Benoit* (c'étoit le nom de cette gouvernante,) fût reçue avec confiance. On lui recommanda d'élever son élève en fille de qualité, & surtout de ne la point contraindre. L'amitié d'*Henriette*, si elle pouvoit l'acquérir, seroit l'assurance d'une bonne pension pour le reste de sa vie.

Mademoiselle *Benoit* soucrivit aveuglement à cette dernière condition. En cherchant une place, elle s'étoit proposée de s'assurer du pain : les progrès de son élève dans la morale n'avoient pas été comptés parmi les choses dont on devoit lui tenir compte ; aussi n'en fut-il jamais question. *Henriette* étoit naturellement bonne : elle joignoit à beaucoup d'esprit une grande vivacité & un coeur extrêmement tendre. Il ne faut donc pas s'étonner si elle s'attacha prodigieusement à une femme dont l'unique application étoit d'étudier ses goûts pour la satisfaire. La gouvernante aimoit beaucoup les romans. *Henriette* ne tarda pas à les dévorer. Les conversations rouloient ordinairement sur ce que l'on avoit lû ; tout conspiroit donc à nourrir chez cette fille infortunée, le désir d'aimer & d'être aimée : elle attendoit avec impatience

ence

ence
rence
Les
les a
ordin
Mado
trent
spiren
élève
Vous
dame
selon
à ce
voir
contra
juste,
heure
fausses
blesser
mes,
la par
pourvi
du coe
telle p
auprès
réglee
coeur
Cep
gardoie

ence le moment heureux où elle devoit rencontrer le mortel destiné à lui plaire. Les spectacles, les promenades, les bals, les assemblées sont les lieux où se nouent ordinairement les intrigues ; & comme Mademoiselle *Benoit*, quoiqu'elle eût passé trente ans, se croyoit encore en état d'inspirer de l'amour, elle y conduisoit son élève le plus souvent qu'il lui étoit possible. Vous remarquerez, s'il vous plaît, Mesdames, que cette gouvernante étoit sage, selon l'idée qu'on attache dans le monde à ce terme : elle eût été au désespoir de voir faire à *Henriette* quelque chose de contraire à la vertu, ou pour parler plus juste, à ce qu'elle croyoit la vertu ; malheureusement, ses idées à cet égard étoient fausses. Elle croyoit qu'on pouvoit sans blesser son devoir, s'occuper de ses charmes, ne rien oublier pour les reléver par la parure, chercher à plaire, aimer même pourvu qu'on s'en tint aux seuls sentimens du coeur, à un amour platonique. Une telle personne est mille fois plus pernicieuse auprès d'une jeune fille qu'une femme déréglée dont les maximes revolteroient un coeur innocent.

Cependant, les parens d'*Henriette* regardoient leur gouvernante comme la huitième

tième merveille du monde ; elle n'ouvrait la bouche en leur présence que pour faire l'éloge de leur fille : c'étoit une personne toute parfaite chés laquelle la nature avoit fait tout ce qu'on pouvoit attendre de l'éducation. Cette conduite la leur faisoit regarder comme une femme qui avoit le discernement exquis, & leur confiance en elle étoit sans bornes.

Cependant, le moment fatal approchoit où *Henriette* alloit apprendre qu'une vertu de tempérament, & qui n'est pas fondée sur la religion, est un verre fragile ; elle alloit être convaincûe que celles qui n'ont pas soin de mettre une garde sûre à leur coeur, ne peuvent compter sur leur sagesse. Elle avoit été priée d'un bal où sa mère qui ne pouvoit veiller, l'envoya avec Mademoiselle *Benoit*. *Henniette* y vit le faux Baron, & se crût frappée à sa vûe de ce trait inévitable lancé par la sympathie. Le Baron qui étoit instruit de ses grands biens, de son caractère & de celui de sa gouvernante, joua l'éblouissement à sa première vûe. Il répéta mot à mot les scènes dont les romans modernes offrent des modèles, pendant qu'un homme de son espèce & qui lui étoit dévoué, s'efforçoit de persuader à la *Benoit* la passion la plus vive. La

nuit

nuit
pes
leur
com
gers
les j
trou
tron
na,
des
pern
deva
fûren
Baro
ler q
rega
soien
mou
dema
crain
être
Ce
appel
spect
qu'il
à ses
qu'il
tems
pouv

nuit parût courte à nos deux pauvres dupes : elles se retirèrent toutes occupées de leur aventure ; & comme elles avoient comme par hasard appris aux deux étrangers le lieu où elles se promenoient tous les jours, elles ne doutèrent pas de les y trouver le lendemain. Elles ne furent pas trompées dans leur attente : on se promena, & la *Benoit* qui ne vouloit rien perdre des discours tendres de son nouvel amant, permit à son élève de marcher quelques pas devant elle avec le Baron. Les rendés-vous furent multipliés ; enfin, dans le dernier le Baron joua le rôle d'amant timide, n'osa parler que des yeux, & laissa échapper parmi les regards de tendresse, des soupirs qui paroissent plus les enfans du chagrin que de l'amour. *Henriette* fût mille fois tentée de lui demander le sujet de sa tristesse ; mais la crainte d'une déclaration trop prompte, pour être dans la règle du bon roman, la retint.

Cependant, l'ami du Baron, qui se faisoit appeller Comte, n'avoit pas été si circonspect avec la *Benoit*. Il lui avoit avoué qu'il l'adoroit, qu'il étoit résolu de mettre à ses pieds une fortune considérable ; mais qu'il se voyoit forcé de différer à un autre tems l'accomplissement d'un dessein qui pouvoit seul le rendre heureux : l'amitié,

lui dit-il avec un désespoir feint, me force à m'arracher à l'amour. Un pareil discours ne pouvoit qu'alarmer la *Benoit* & exciter sa curiosité : elle pressa le Comte de lui ouvrir son coeur, & ce fourbe feignant de ne pouvoir lui rien refuser, lui fit cette fausse confidence.

Le Baron & moi, lui dit-il, sommes liés dès l'enfance de l'amitié la plus étroite, & je sens que la mort seule peut en rompre les noeuds. Sorti du sang le plus illustre, la fortune de mon ami ne répond point à sa naissance, & ses parens dès sa jeunesse lui ont ménagé une ressource, en le faisant entrer dans l'ordre Teutonique. La raison seule a fait souscrire mon ami aux engagemens que sa famille a pris pour lui ; il se proposoit de repasser incessamment en Allemagne pour s'engager irrévocablement : la vûe de la belle *Henriette* a renversé toutes ses résolutions. Vainement lui ai-je remontré l'inutilité de sa passion. Les parens de celle qu'il adore, ne consentiront jamais à l'unir à un homme sans fortune ; il ne peut donc qu'être malheureux s'il s'abandonne au penchant de son coeur. Il ne me reste qu'une ressource pour lui, c'est de l'arracher de ses lieux, de le forcer à me suivre en Allemagne,

magne, & de ne l'abandonner qu'au moment où des vœux le forceront à renoncer à toute espérance. Vous voyes, Mademoiselle, ajouta le faux Comte, que l'honneur ne me permet pas d'abandonner mon ami dans une occasion si dangereuse. Il faut que je vous quitte, & ce qui met le comble à mon désespoir, c'est que je ne puis me promettre de vous revoir avant six mois qui me paroîtront six siècles ; mais si vous daignés partager mon amour, je jure de revenir aussi-tôt que mon ami se sera fixé, & de vous faire dans ma patrie un fort digne de vous.

La *Benoit* frémit en apprenant la résolution du Comte. Mille accidens pouvoient déranger un établissement dont elle étoit éblouie. Quelque bonne opinion qu'elle eût de ses charmes, elle craignoit tout d'une si longue absence : un nouvel objet, un retour sur ce qu'il devoit à la noblesse de son sang, pouvoient lui faire perdre le Comte. Elle resta quelque tems rêveuse, puis reprenant la parole, elle dit à son amant : j'avoue que les parens d'*Henriette* ont l'âme intéressée ; cependant, la haute naissance du Baron pourroit les éblouir. J'ai quelque pouvoir sur leur esprit, & si vous consentés. . .

Ah ! gardés-vous de leur laisser pénétrer nos sentimens, dit le Comte en l'interrompant ; quand même la différence des religions ne seroit pas un obstacle invincible à leur consentement, je ne pourrois me flatter d'obtenir l'aveu du père du Baron : fier de sa noblesse, tout l'or du Pérou ne pourroit l'engager à une mésalliance. Je vous le répète, la fuite est le seul remède que je doive tenter pour sauver mon ami. Je vais employer tout le pouvoir que j'ai sur son esprit pour l'engager à partir dans deux jours ; & si vous voulés vous trouver demain à l'opéra, je vous y dirai un adieu qui sera bien cruel pour moi, mais qu'il ne m'est pas possible de retarder plus longtemps.

La *Benoit* auroit peut-être dès cet instant proposé le honteux projet d'un enlèvement ; mais quelques personnes de sa connoissance ayant paru à la promenade, elle fût forcée de quitter les deux aventuriers qui ne doutèrent plus du succès de leurs artifices.

A peine *Henriette* & sa gouvernante se dirent-elles un mot pendant le chemin. Si la *Benoit* étoit occupée de la crainte de perdre son amant, *Henriette* ne l'étoit pas moins de la tristesse qu'elle avoit crû démê-

ler

ler sur le visage du Baron. La *Benoit* en lui répétant la conversation qu'elle avoit eue avec le Comte, la pénétra de douleur, & lui expliqua la cause de la tristesse de son amant. Elle passa les premiers momens à accuser la fortune qui lui avoit refusé un sang avec lequel le Baron pût s'allier sans honte ; ensuite, elle se disoit à elle-même que son amant l'aimeroit bien peu, s'il cédoit aux instances de son ami. Quelques momens après, elle se rappelloit l'extrémité où il seroit réduite, si l'amour l'emportoit sur la raison. La *Benoit* la laissa long-tems livrée à elle-même, & lorsqu'elle la vit épuisée par les mouvemens contraires qui l'avoient agités tour-à-tour, elle lui dit qu'elle ne voyoit qu'un remède à ses maux, mais qu'il falloit du courage pour le mettre en pratique. *Henriette* l'ayant pressée de parler, elle lui dit :

Il est certain, Mademoiselle, que le Baron vous adore ; le Comte m'a fait entendre qu'il cherchoit depuis trois mois l'occasion de vous déclarer ses sentimens. Son amour auquel il est déterminé à sacrifier sa fortune, n'a point été soutenu par l'espoir. L'orgueil de ses parens, l'avarice des vôtres font des obstacles invincibles à son union avec vous, si vous êtes résolue à

ne vous donner que de leur consentement ; il faut donc vous résoudre à le laisser partir & à l'oublier, ou à vous donner à lui sans attendre un aveu dont après tout vous pouvés vous passer l'un & l'autre.

Quelque passionnée que fût *Henriette*, elle frémit à cette proposition ; mais sa foible vertu ne pût la soutenir contre le danger de perdre son amant, & encouragée par son indigne gouvernante, elle la laissa maîtresse de sa conduite. La *Benoit* annonça le soir au Comte que son élève étoit prête à faire tout ce qu'il croiroit le plus propre à sauver son ami ; que cette jeune personne lui avoit avoué qu'elle aimoit passionnément le Baron, & qu'elle feroit malheureuse avec tout autre époux, fût-il un Prince. Je n'ai pas eû le courage, ajouta la *Benoit*, de la jeter dans le désespoir en combattant inutilement une passion insurmontable ; & pourvûque votre ami lui donne sa foi en ma présence & en la vôtre, elle le suivra partout en qualité d'épouse. Pour vous, mon cher Comte, qui ne dépendés que de vous-même, je ne crois pas que vous remettiés à un autre tems ce que vous avés dessein de faire en ma faveur : nous pouvons nous unir ici, & suivre ensuite nos jeunes époux. Le

faux

faux Comte parût transporté de joye à cette proposition : il n'entretint la *Benoit* que de la vie heureuse qu'il se promettoit de passer avec elle, des agrémens qu'il se proposoit de lui procurer ; mais après s'être livré sans mesure à ses transports, il parût tout à coup comme frappé d'une réflexion subite, & dit à la *Benoit* : Helas ! ma Reine, je n'ai d'abord été occupé que de la ravissante pensée d'être à vous ; l'excès de ma joye sembloit avoir anéantis tous les obstacles qui pouvoient retarder ma félicité. Momens heureux ! faut-il que la cruelle raison vienne vous troubler ?

Que signifie ce discours ? reprit la *Benoit* toute troublée ; au moment où ma tendresse pour vous écarte les obstacles qui paroissent insurmontables, vous avés de nouvelles difficultés à m'opposer ?

Ecoutez, ma chère ; ma sincérité à votre égard va vous prouver la réalité de mon attachement. Je vous ai dit que j'étois riche, & que je pouvois vous faire un établissement avantageux, & certainement, je ne vous ai pas trompé : cependant, vous le pouvez être si vous concevés qu'un homme riche en Allemagne le soit en Hollande. En vivant dans mon païs, je puis y entretenir un équipage & un nombreux domestique avec mon revenu qui suffiroit à peine pour me
faire

faire vivre ici en simple gentilhomme. Je ne vous cacherai pas même que mes voyages m'ont un peu dérangé, que je serai forcé de passer deux ou trois ans sur mes terres pour me mettre en état de paroître à la cour de mon Prince sur le même pied où j'y étois autrefois. Vous concevés par cette confession sincère, que je suis hors d'état de mettre mon ami en situation de profiter de vos bontés & de celles d'*Henriette*; car je ne puis vous dissimuler que cette jeune personne ne seroit pas en sûreté sur mes terres. La famille du Baron est puissante : on traiteroit d'illusion son mariage avec *Henriette*, du moins, se croiroit-on autorisé à le faire casser, parceque mon ami n'a pas l'âge fixé par les loix pour se marier sans le consentement de ses parens. Il faudroit donc qu'il pût se soutenir jusqu'à cet âge avec honneur dans un païs étranger. J'emploierois ce tems à faire revenir ses parens de leur ridicule entêtement ; je peindrois les vertus, la beauté, les grands biens d'*Henriette* : peut-être triompherois-je d'un vain phantôme ; je serois valoir surtout l'indissolubilité du mariage de mon ami lorsqu'il l'auroit réhabilité dans un âge convenable ; que s'il ne m'étoit pas possible de le reconcilier
avec

avec ses parens, je pourrois me flatter d'apaiser ceux d'*Henriette* qui voyant ce qu'ils appelleroient un mal sans remède, feroient forcés de s'y prêter. Mais encore une fois, tous ces projets tombent & s'évanouissent faute de pouvoir donner au Baron le moyen de subsister honnêtement en Angleterre où il auroit dessein de conduire *Henriette*, si la fortune ennemie n'y mettoit un obstacle qu'il n'est pas en notre pouvoir de détruire.

Pendant ce long discours, la *Benoit* s'ex-tasioit sur la probité d'un amant si honnête homme : à la vérité, elle avoit compté sur une fortune brillante, & il falloit rabattre de ses idées à cet égard ; mais cette fortune toute médiocre qu'elle eût parû en Hollande, étoit considérable en Allemagne : elle étoit préférable à la pension que sa fidélité pour les parens d'*Henriette* pouvoit lui assurer, & d'ailleurs, elle seroit unie pour jamais à un amant qu'elle aimoit & dont elle étoit adorée ; à un amant qui s'étoit exposé à la perdre plutôt que de la tromper ; à un homme enfin dont l'âme étoit si belle, qu'il ne pouvoit se résoudre à sacrifier le bonheur de son ami au sien propre. Elle entrevoyoit un moyen de faire disparaître le seul obstacle qui pou-
voit

faire vivre ici en simple gentilhomme. Je ne vous cacherais pas même que mes voyages m'ont un peu dérangé, que je serai forcé de passer deux ou trois ans sur mes terres pour me mettre en état de paroître à la cour de mon Prince sur le même pied où j'y étois autrefois. Vous concevés par cette confession sincère, que je suis hors d'état de mettre mon ami en situation de profiter de vos bontés & de celles d'*Henriette* ; car je ne puis vous dissimuler que cette jeune personne ne seroit pas en sûreté sur mes terres. La famille du Baron est puissante : on traiteroit d'illusion son mariage avec *Henriette*, du moins, se croiroit-on autorisé à le faire casser, parceque mon ami n'a pas l'âge fixé par les loix pour se marier sans le consentement de ses parens. Il faudroit donc qu'il pût se soutenir jusqu'à cet âge avec honneur dans un païs étranger. J'emploierois ce tems à faire revenir ses parens de leur ridicule entêtement ; je peindrois les vertus, la beauté, les grands biens d'*Henriette* : peut-être triompherois-je d'un vain phantôme ; je serois valoir surtout l'indissolubilité du mariage de mon ami lorsqu'il l'auroit réhabilité dans un âge convenable ; que s'il ne m'étoit pas possible de le reconcilier
avec

avec ses parens, je pourrois me flatter d'apaiser ceux d'*Henriette* qui voyant ce qu'ils appelleroient un mal sans remède, feroient forcés de s'y prêter. Mais encore une fois, tous ces projets tombent & s'évanouissent faute de pouvoir donner au Baron le moyen de subsister honnêtement en Angleterre où il auroit dessein de conduire *Henriette*, si la fortune ennemie n'y mettoit un obstacle qu'il n'est pas en notre pouvoir de détruire.

Pendant ce long discours, la *Benoit* s'exalta sur la probité d'un amant si honnête homme : à la vérité, elle avoit compté sur une fortune brillante, & il falloit rabattre de ses idées à cet égard ; mais cette fortune toute médiocre qu'elle eût parû en Hollande, étoit considérable en Allemagne : elle étoit préférable à la pension que sa fidélité pour les parens d'*Henriette* pouvoit lui assurer, & d'ailleurs, elle seroit unie pour jamais à un amant qu'elle aimoit & dont elle étoit adorée ; à un amant qui s'étoit exposé à la perdre plutôt que de la tromper ; à un homme enfin dont l'âme étoit si belle, qu'il ne pouvoit se résoudre à sacrifier le bonheur de son ami au sien propre. Elle entrevoyoit un moyen de faire disparaître le seul obstacle qui pouvoit

voit retarder son mariage ; cependant, comme il dépendoit d'*Henriette*, elle demanda jusqu'au lendemain pour répondre au discours du Comte.

Quelque amoureuse que fût la *Benoit*, elle n'avoit pas l'âme assez basse pour conseiller un vol à *Henriette* ; mais si cette jeune fille se déterminoit elle-même à prendre une partie du bien qui devoit lui appartenir un jour tout entier, elle se disoit à elle-même que cette action pouvoit être excusée par les circonstances où elle se trouvoit.

Lorsqu'elle fût seule avec *Henriette*, elle lui répéta mot pour mot la conversation qu'elle avoit eue avec le Comte, sans ajouter une seule parole qui pût l'exciter à prendre des mesures capables de faire réussir leur criminel dessein. Hélas ! la foible *Henriette* n'avoit pas besoin d'être sollicitée : après avoir consenti au premier crime, voler son père, lui parût une bagatelle qui ne méritoit pas le plus petit scrupule. Elle se saisit d'un porte-feuille qui ne renfermoit heureusement que trois mille pièces en billets de banque, & la nuit suivante, ces deux abusées furent joindre les deux fourbes qui les attendoient. Le Baron à qui *Henriette* avoit remis le porte-feuille, partagea

partagea les trois mille pièces avec son complice qui prit le chemin d'Allemagne avec la *Benoit*, & pour ne plus parler de cette malheureuse, le faux Comte mit une dose d'opium dans son vin lorsqu'ils furent à la dernière ville de la république, & l'abandonna dans une auberge en lui enlevant son argent & ses hardes. Cette femme apprit à son réveil le départ de son perfide, & comme on la croyoit mariée avec ce scélérat, on lui fit une quête, avec laquelle elle retourna en France où elle s'enferma dans une maison de pénitence d'où elle écrivit aux parens d'*Henriette* une confession de tous ses crimes.

J'ai oublié de vous dire, qu'*Henriette* en quittant la maison paternelle, avoit laissé une lettre pour son père. Elle lui demandoit mille pardons de la démarche que l'amour la forçoit de faire, lui disoit qu'elle alloit en France, & qu'il apprendroit bientôt qu'elle avoit fait une alliance au dessus de tout ce qu'elle pouvoit prétendre.

Un coup de foudre eût donné moins de frayeur à ce père infortuné, que ne lui en causa la lecture de cette fatale lettre. Il ne perdit pourtant pas le jugement dans une telle extrémité. La femme de chambre

bre de sa fille avoit seule la connoissance de la fuite de sa maîtresse. Le père tombe à ses pieds, lui promet une fortune considérable pour prix de son silence, & ayant tiré d'elle le serment le plus sacré pour assurer le secret qu'elle lui promettoit, lui propose de se rendre dans une maison de campagne qu'il avoit à quinze lieuës de-là, & de l'y attendre quelques jours. On fit venir à grand bruit un carrosse à quatre chevaux. Le marchand dit tout haut que sa fille, sa gouvernante & sa femme de chambre alloient à sa maison de campagne, & qu'il les suivroit à cheval. Il eût soin, pendant que le cocher arrangeoit quelques malles que la femme de chambre avoit remplies, d'envoyer tous les domestiques à diverses commissions, & fit partir la femme de chambre seule, après lui avoir remis cent louis d'or pour arres de ce qu'il lui avoit promis.

Pendant que ce père prudent dévorait le désespoir auquel son âme étoit en proie, son épouse dormoit tranquillement sans se douter de la perte qu'elle venoit de faire. Le marchand monta dans sa chambre, & lui dit de l'air le plus tranquille en apparence, qu'il avoit commis une faute à son égard dont il espéroit le pardon. Il s'est
pré-

préle
casio
Dam
man
tendr
être
role
de la
voir
Alors
lui f
mém
fils u
goût
famil
La
pleur
poux
sa fill
loit e
au lie
maiso
ami
confie
à son
ture,
rober
de sa
des e

présenté, lui dit-il, pour *Henriette* une occasion favorable de voir la France. Une Dame Angloise du premier rang me l'a demandée pour deux mois. J'ai craint votre tendresse, ma chère : vous m'auriez peut-être empêché par vos larmes de tenir la parole que j'avois donnée ; & comme il y va de la fortune de notre enfant, j'ai crû devoir la faire partir sans vous en avertir. Alors, sans donner à sa femme le tems de lui faire des reproches, il forge à l'heure même un roman : cette Dame avoit un fils unique à qui elle souhaitoit inspirer du goût pour *Henriette*, & par des raisons de famille, elle voulût que cela fût secret.

La mère d'*Henriette* gronda, se plaignit, pleura, s'apaisa ensuite, & promit à son époux de paroître tranquille, & de dire que sa fille étoit allée à la campagne où elle alloit elle-même passer quelques jours ; mais au lieu de lui faire prendre la route de cette maison, le marchand la conduisit chés un ami auquel il ne pouvoit se dispenser de confier son secret. Ce fût là qu'il apprit à son épouse la vérité de toute cette aventure, & qu'il la conjura de lui aider à dérober à toute la terre la mauvaise conduite de sa fille. Il pria son ami de faire partir des exprès pour toutes les villes frontières de

de France, avec des lettres adressées à tous les commandans des places pour les conjurer de faire mettre *Henriette* dans un lieu de sûreté; mais ces lettres ne partirent pas: le marchand apprit par hasard que sa fille s'étoit embarquée dans un vaisseau qui partoît pour l'Angleterre, & il se déterminâ à l'y suivre. Une maladie dangereuse que le chagrin occasionna à son épouse, ne lui permit pas de l'abandonner, & les perquisitions exactes qu'il fit faire par toute l'Angleterre, ne lui ayant donné aucune lumière sur le sort de sa fille, il se persuada que son ravisseur l'auroit conduite en Allemagne. De retour chés lui, il publia qu'*Henriette* étoit allée en France chés une de ses sœurs, & qu'elle y passeroit quelques mois.

Cependant, cette fille infortunée arriva heureusement à Londres où son amant la tint soigneusement enfermée, sous prétexte de la dérober aux perquisitions qu'on feroit d'elle. Les premiers jours, il partagea sa solitude; mais bientôt dégoûté par la possession, il ne daigna pas lui cacher l'ennui qu'elle lui inspiroit. *Henriette* lui avoit rappelé plusieurs fois la promesse qu'il lui avoit faite de l'épouser, & il en avoit éludé l'accomplissement sous divers prétexte. Enfin, ce

mon-

monstre las de diffimuler, lui déclara sans détour qu'elle ne devoit plus compter sur lui, à moins de se soumettre aux vûes qu'il avoit sur elle. J'ai joué, lui dit-il, & un révers de fortune m'a fait perdre la somme sur laquelle nous comptions pour notre subsistance ; mais ce malheur peut se réparer. Vous êtes jeune, aimable, ajoûta-t-il ; les Anglois sont généreux : un Seigneur épris de vos charmes, s'offre à pourvoir à notre subsistance ; ma main sera le prix de votre complaisance pour lui.

Vous croyés peut-être qu'*Henriette* si cruellement trompée, exhala sa douleur par des reproches & des injures ; non, Mesdames : le mépris, l'horreur qu'elle conçût pour l'abominable homme auquel elle avoit tout sacrifié, fût chés elle un sentiment dominant qui étouffa tous les autres. Elle se leva sans dire un seul mot, & s'enferma dans son cabinet, ne pouvant soutenir la vûe du faux Baron. Celui-ci ne s'étoit pas attendu à tant de modération, & croyant que sa maîtresse se rendroit bientôt & prendroit le parti qui sembloit être pour elle le seul à prendre, il ne voulût pas la presser pour ce moment, & sortit pour quelques heures.

Hen-

Henriette seule dans son cabinet, y éprouva d'abord une sorte d'anéantissement qui lui ôta l'usage des facultés de son âme: ensuite, par un mouvement comme machinal, elle se jeta à genoux, leva les yeux & les mains au ciel sans pouvoir ni former un sentiment, ni proférer une parole, ni même jeter une seule larme. Son cœur étoit pourtant d'accord avec sa posture: cette attitude étoit la seule prière dont elle fût capable alors, & c'étoit vraiment une prière, car elle étoit accompagnée d'un sentiment confus de son impuissance, d'un aveu de sa confiance en l'Etre suprême qui seul pouvoit la secourir. Ses sentimens percèrent jusqu'au trône de la miséricorde de Dieu; sa grace les avoit excités en elle: elle avoit obéi à cette grâce, il se hâta de la secourir. Une lumière vive vint éclairer cette malheureuse fille, & lui découvrit la seule ressource qui lui restoit. Fidèle à cette lumière, elle se lève, fait un petit paquet des hardes qui lui étoient restées, sort de la chambre & de cette maison avec autant de précipitation que si elle eût craint de la voir s'écrouler. *Henriette* n'ayant aucune vûe fixe, marcha assés long tems; enfin, un embarras de carrosses l'ayant forcée de

s'ar-

s'arrê
qu'il
quell
un gr
elle,
gréni
l'hum
quelq
fûra c
qu'ell
pour
à qu
quelq
disco
la sui
trava
pas m
A p
se ra
comm
const
dans
forcée
défor
si elle
qui s'
si gra
cipita
courû

s'arrêter, elle lût un billet qui lui apprit qu'il y avoit dans la maison proche de laquelle elle étoit, une chambre, ou plutôt un grénier, à louer. Heureusement pour elle, la femme à laquelle appartenoit ce grénier, entendoit le François, & avoit de l'humanité & de l'honneur. Elle fit quelques questions à *Henriette* qui l'assura qu'elle ne recevrait aucune visite, & qu'elle ne sortiroit qu'une fois la semaine pour vendre son ouvrage. Cette femme à qui la figure d'*Henriette* avoit donné quelque crainte, fût tranquillisée par ce discours. Elle la reçût, & consentit par la suite à lui donner en échange de son travail, l'absolument nécessaire pour ne pas mourir de faim.

A peine *Henriette* fût-elle seule, qu'elle se rappella tout ce qui lui étoit arrivé comme un songe dont elle n'auroit pû constater la réalité, si l'état déplorable dans lequel elle étoit réduite, ne l'eût forcée de s'avouer l'existence de son désordre & de ses suites. Alors, comme si elle eût appris dans ce moment tout ce qui s'étoit passé, elle se sentit saisie d'une si grande confusion, que quittant avec précipitation la place qu'elle occupoit, elle courût se cacher dans un recoin obscur où

se pressant contre la muraille, elle sembloit vouloir s'y enfoncer pour se dérober à elle-même sa propre vûë ; vain effort, toutes les funestes démarches qui l'avoient conduites à sa ruine, étoient rangées devant ses yeux : c'étoit, m'a-t-elle dit, comme un cercle d'ennemis rangés en bataille autour d'elle qui la pressoient & l'environnoient de telle sorte, qu'ils ne lui laissoient aucune issue pour s'échapper ; elle n'osoit ni lever les yeux, ni respirer, ni faire le moindre mouvement. Elle ne fût tirée de cette situation que par une autre plus pénible : tout à coup, l'image de son père & de sa mère mourans de douleur & de désespoir s'offre à ses yeux. Ils l'accusent de leur mort, lui rappellent la tendresse qu'ils lui ont toujours témoignée, & la triste récompense qu'ils en ont reçüe. A l'instant elle tombe contre terre, leur demande pardon avec de grands cris, leur tend les bras, & il lui semble qu'ils la repoussent avec horreur. Ses parens, ses amis, tous ceux qu'elle a connus, semblent aussi se joindre à eux. Les uns lui reprochent l'infamie dont elle a couvert tous ceux qui ont le malheur de lui être liés par le sang : les autres se reprochent les égards qu'ils ont eus pour une créature qui

les n
son n
millié
la féli
lianc
pauvr
saute
tems
étoit n

Je
m'insp
elle es
bler ce
gessé ;
cette p
const
dans l'
ma Bo
Je brû
histoire

Elle
puis plu
seule da
que l'inc

les méritoit si peu ; les derniers insultent à son malheur, se réjouissent de la voir humiliée, lui reprochent sa hauteur, sa vanité, la félicitent ironiquement sur la haute alliance qu'elle a contractée. L'âme de la pauvre *Henriette* ne pût supporter tant d'assauts : elle s'évanouit, & demeura longtemps privée de l'usage de ses sens, car il étoit nuit lorsqu'elle revint à elle.

Lady SENSE'E.

Je ne puis résister à l'attendrissement que m'inspire le récit de cette triste histoire : elle est faite ce me semble pour faire trembler celles qui se flattent le plus de leur sagesse ; car enfin, j'ose dire que l'âme de cette pauvre fille étoit vertueuse : des circonstances malheureuses l'ont précipitée dans l'abîme de tous les maux. Pardon, ma Bonne, de vous avoir interrompue ! Je brûle du désir de savoir la fin de cette histoire.

Madem. BONNE.

Elle sera bientôt finie, ma chère. Depuis plusieurs mois, *Henriette* travailloit seule dans son grénier, & souffroit tout ce que l'indigence a de plus affreux pour une per-

personne élevée dans l'abondance. Ses larmes n'ont presque point tari pendant ce tems, & sans le secours de la prière, elle auroit succombé mille fois à son désespoir. Le hasard ou plutôt la providence me l'ont fait connoître : je l'ai mise dans un lieu plus décent ; je l'ai consolé, & j'ose vous assurer, Mesdames, qu'elle ira beaucoup plus loin dans le chemin de la plus héroïque vertu, qu'elle n'a été dans le sentier du vice. Au reste, son père par sa prudence s'est conservé la liberté de la reprendre chés lui. Le secret de son aventure est impénétrable : on la croit en France où il va la conduire, & où il ira la reprendre dans quelque tems.

Au reste, la réflexion de *Lady Sensée* est très-juste. Cette fille a l'âme vertueuse, & cela me fournit l'occasion de vous répéter pour la millième fois que la vertu de tempérament n'est pas suffisante pour se soutenir dans les occasions tant soit peu dangereuses. Il n'appartient qu'à la seule religion de nous donner des forces victorieuses contre toutes sortes de dangers ; & la pauvre *Henriette* avoit de la religion une connoissance sèche, stérile, superficielle, & telle que l'ont ordinairement les gens du monde.

Lady

Lady SPIRITUELLE.

Que de précautions à prendre, quand il est question de choisir une gouvernante ! Je crois que celle de Mademoiselle *Henriette* étoit sage aussi dans le fond ; mais la vanité, le désir de plaire, de faire fortune, lui ont tenu lieu d'une âme déréglée, & ont produit chés elle les mêmes effets.

Madem. BONNE.

Votre réflexion est admirable, ma chère. Toutes les passions, telles qu'elles soient, peuvent conduire au même but : parmi le grand nombre de celles qui se perdent, il y en a bien peu qu'un naturel vicieux ayant précipitées dans le crime. La vanité, la jalousie, la gourmandise, l'orgueil, & mille autres défauts font perdre la sagesse ; c'est pourquoi je n'ai de confiance que dans la vertu de celle qui a la crainte de Dieu pour fondement. J'ai un mot à dire en particulier à Miss *Molly* : je vous prie, Mesdames, d'aller faire un tour de jardin.

Miss MOLLY.

Laiſſés-moi un moment pleurer tout à mon aise, ma Bonne ; j'étouffe

TOM. III.

I

N'al-

Lady

N'allés pourtant pas croire que ces larmes aient une indigne cause ; non, ma Bonne : le repentir n'en est pas plus le principe que ma reconnoissance envers mon Dieu. Chaque instant de ma vie doit être employé à le remercier, & à vous benir après lui comme la cause de tout mon bonheur. Achevés votre ouvrage, ma Bonne : dictés-moi la conduite que je dois tenir à l'avenir pour réparer ma faute ; dictés-moi ce que je dois faire pour en dérober la connoissance à mes parens. Hélas ! ils en mouïoient de douleur. Cependant, je ne pourrai leur cacher long-tems la perte de mes bijoux & les dettes que j'ai contractées.

Madem. BONNE.

La providence a pourvû à tout, ma chère enfant. Vos bijoux, avoient été vendus à moitié prix à un misérable qui par-là s'étoit mis dans le cas d'être puni comme un réceleur : il les a rendus pour fort peu de chose. A l'égard de vos dettes, j'espère que vous aurés assez d'amitié pour moi pour me permettre de vous offrir l'argent nécessaire pour les payer : vous me le rendrés peu à peu, & bientôt entièrement si vous le

le voulés. Point de réponse à cet article, ma chère ? Je le regarderois comme une injure que je ne vous pardonnerois jamais. A l'égard de la manière de réparer votre faute devant Dieu, il vous en offre un moyen bien naturel. Ecoutez-moi, ma chère, & regardés ce que je vais vous dire comme une preuve de mon attachement sincère.

Vous avés peu de fortune, & ce peu, vos parens ne peuvent s'en dépouiller pour vous établir qu'en s'incommodant beaucoup. Ils vous aiment pourtant avec tant de tendresse, qu'ils sont déterminés à tout sacrifier pour vous bien marier.

Miss MOLLY.

J'aimerois mieux renoncer pour jamais au mariage, que de voir mes parens se dépouiller pour moi ; d'ailleurs, ma Bonne, j'ai été si malheureuse dans ma première inclination, que je suis presque déterminée à n'aimer jamais rien : vous concevés que cette disposition emporte celle de ne me marier jamais.

Le MAGASIN

Madem. BONNE.

Non, ma chère, je ne conçois pas cela; voilà une vraie idée de roman : pour être heureuse en se mariant, il suffit d'estimer la personne qu'on épouse. De cette estime, l'amitié naît à coup sûr, & ce sentiment seul suffit au bonheur des personnes mariées; il est même le seul dont on doive se promettre un attachement durable, comme je vous l'ai dit bien de fois.

Miss MOLLY.

J'en conviens, ma Bonne, ou plutôt ma raison en convient; cependant, mon cœur répugne toujours à mes lumières sur cet article.

Madem. BONNE.

Pouvés-vous vous citer à vous-même votre cœur après le tour qu'il vous a joué, après ceux que je prévois qu'il vous jouera dans la suite?

Miss MOLLY.

Vous me faites trembler, ma Bonne : me croiriez-vous capable d'une seconde
faute

faute après la cruelle expérience que j'ai faite ? Ah ! je suis sûre que vous avés meilleure opinion de votre Hollandoise que de moi. Vous nous avés assuré que vous la regardiés comme une personne qui alloit se livrer aux plus héroïques vertus : me croyés-vous incapable d'un pareil effort ?

Madem. BONNE.

Je suis forcée, ma chère, de vous parler avec une sincérité qui auroit quelque chose de choquant, si elle n'avoit son principe dans la tendre amitié que je vous ai vouée : c'est cette amitié qui m'a fait approfondir votre caractère. Il est excellent, ma chère ; mais il réunit deux contraires qui me font trembler pour vous : une vivacité de sentimens auxquels il faut un aliment, & une foiblesse inexprimable pour les combattre. Oui, ma chère amie, malgré la triste expérience que vous venés de faire, vous aimerés encore, & peut-être plus dangereusement que la première fois. Ne m'interrompés pas, je vous en conjure, & écoutés-moi jusqu'à la fin.

Vous avés des agrémens, vous avés des vertus. Vous plairés par les premiers à tout ce que nous avons d'hommes fri-

voles ; vous pourrés par les secondes vous attacher un homme de bon sens. Je ne dis pas qu'il sera amoureux de vous, non, ma chère, il sera quelque chose de mieux ; mais ce mieux ne sera pas tel à vos yeux : le langage tranquille d'une amitié respectueuse vous paroîtra glacé, surtout lorsque vous le comparerez aux emportemens d'un jeune écervelé qui vous protestera un amour éternel. Votre cœur vuide à présent, se lassera bientôt de son oisiveté. Tel est l'effet ordinaire des grandes passions, même de celles qui ont été malheureuses : elles accoutument le cœur à des émotions vives dont il ne peut plus se passer. Votre cœur fatigué du repos, attendra, ou du moins saisira avec impatience le moyen de se débarrasser de son inaction. Je tremble lorsque je prévois qu'il ne se déterminera qu'en faveur de celui qui lui promettra les impressions les plus vives. Nous ne trouverons pas contre un étourdi, un homme sans morale, la ressource que nous avons trouvée dans les crimes du faux Baron ; nul moyen par conséquent de vous arracher à une passion qui dans les idées ordinaires n'aura rien que de naturel : qu'en arrivera-t-il, ma chère ? Je puis le prédire à coup sûr.

Vous

Vous ne plairés à'un jeune homme, tels qu'ils sont aujourd'hui, que par vos agrémens.

Cet amour n'ayant point un fondement raisonnable passera bien vite; & si par malheur, il vous a conduit jusqu'au mariage, & que le malheur d'aimer sans être aimée, soit pour vous sans ressource, alors vous tomberez dans le désespoir ou dans le dérèglement.

Miss MOLLY.

Dans le désespoir, passe; mais pourquoi dans le dérèglement, ma Bonne? qui peut vous donner une si mauvaise opinion de mes mœurs?

Madem. BONNE.

L'histoire de tout le genre humain, ma chère. Elle m'apprend qu'une femme qui aime son époux, & qui s'en voit méprisée, commence par gémir, pleurer, se désespérer, & finit par chercher à se consoler par d'autres sentimens; sentimens honnêtes dans leur origine: on aimeroit mieux mourir que de commettre le crime. On ne veut se permettre qu'un amour platonique qui se borne aux seuls sentimens; mais cet amour platonique

n'existe que dans les romans. On s'en apperçoit trop tard : le cœur est engagé, & communement ce n'est pas à des actions vertueuses que ce mauvais guide nous conduit. En un mot, ma chère, une femme méprisée par son mari, ne peut se tirer de ce dangereux pas que par une vertu sublime, un éloignement absolu du monde & de la compagnie de ceux qui viennent s'offrir en foule en qualité de consolateurs. Peut-on se promettre assés de courage pour s'arracher à ces dangers ?

Miss M O L L Y.

Pourrois-je vous demander, ma Bonne, à quoi aboutit tout ce que vous venés de me dire, & ce que j'en dois conclure ?

Madem. B O N N E.

Le voici, ma chère. Vous en devés conclure, que l'indifférence est un état impossible, ou du moins trop pénible pour vous.

Que par conséquent, vous devés recevoir de la main de la providence la première occasion favorable qui se présentera de mettre dans votre cœur un sentiment honnête & raisonnable qui sera du caractère dont je vous connois, un sûr préservatif pour vous.

Miss

Miss MOLLY.

Vous ne me dites pas tout, ma Bonne ;
assûrement, cette occasion favorable que
vous souhaités pour moi, se présente,

Madem. BONNE.

Je ne vous le diffimulerai pas, ma
chère ; vous avés deviné ma pensée. Un
honnête homme qui n'a d'autre défaut que
d'être venu au monde une douzaine d'an-
nées trop tôt, s'estimeroit le plus heureux
des mortels si vous vouliés lui faire grace
de cette précipitation que ses parens ont eû
de le faire naître avant vous.

Miss MOLLY.

Ne badinons pas sur ce sujet, ma Bonne ;
je fais que vous parlés de Mr. P ***. Je
l'estime beaucoup ; mais je le hais.

Madem. BONNE.

Et pourrois-je savoir le fondement de
cette haine ?

Miss MOLLY.

C'est que j'ai deviné ses intentions à
mon égard, & que toutes les fois qu'un
indifférent s'avise de vouloir être aimé
de nous, il devient haïssable, du moins-
je crois que cela arrive toujours ainsi.

Madem. BONNE.

Rien de plus équitable que cette règle que vous supposés. Voici un fort honnête homme que j'estime, pourvûqu'il ne veuille pas faire mon bonheur ; mais s'il s'avisait de vouloir me mettre dans une situation opulente, s'il aimait à partager avec moi sa fortune, son rang, son crédit, dès-lors il me paroît haïssable.

Miss MOLLY.

Comme vous tournés cela, ma Bonne ! Je lui suis très-obligée de sa bonne volonté, pourvûqu'il ne veuille pas me forcer à en profiter en intéressant mes parens, car alors il me paroît haïssable, & voilà de quor j'ai soupçonné Mr. P***.

Madem. BONNE.

Oh ! sur cet article, ma chère, l'intérêt que je prends à ce qui vous touche, m'empêche d'être de votre sentiment. Je serois vraiment en colère contre Mr. P*** s'il avoit pû soupçonner qu'une fille de votre âge exigea d'être consultée avant ses parens ; son estime pour votre vertu l'a empêché de faire cette sottise : au reste, il
est

est fortement déterminé à ne vous obtenir que de vous. Il a demandé permission à vos parens de vous faire savoir ses vûes, & les a conjuré en même tems de ne point employer en sa faveur une autorité à laquelle il suppose que vous ne voudriés pas résister ; ainsi il a sù allier ce qu'il devoit à la décence & à la délicatesse. Vos parens ont entré dans ses vûes : vous sentés qu'ils souhaitent passionnément un mariage qui vous est si avantageux ; cependant, ils ont promis de ne pas vous en dire un mot, & ont conseillé à Mr. P*** de s'adresser à moi pour savoir vos intentions.

Miss MOLLY.

En vérité, toutes ces précautions, toute cette délicatesse, toute cette bonté de mes parens, sont une vraie persécution, une tyrannie insupportable. Quel parti prendre avec de pareils procédés ? On me laisse une plaisante liberté, vraiment ! me prend-on pour un monstre capable de résister aux sentimens de la tendresse filiale, de la reconnoissance, aux conseils de l'amitié ? Est-ce là encore une fois me laisser libre ?

Madem. B'ONNE en riant.

On a tort, ma chère. Je vais dire à cet honnête homme qu'il n'a qu'un moyen de vous laisser libre, c'est de presser vos parens de vous forcer à recevoir sa main sans s'embarrasser si cela vous plait ou non. J'exhorterai votre père & votre mère à vous déclarer despotiquement qu'ils prétendent que vous consentiés à ce mariage, ou qu'ils vous accableront de leur indignation.

Miss MOLLY.

Vous vous mocqués de moi, ma Bonne, & dans le fond, vous avés raison. Il est pourtant vrai que cette conduite me mettroit bien à mon aise, en me fournissant un motif raisonnable de refuser mon consentement. Mais dites-moi, ma Bonne, cet homme, est-il bien amoureux de moi ? N'y auroit-il pas moyen de lui ôter cette fantaisie de la tête ? Comment a-t-il pu concevoir une pensée si extravagante ? Car enfin, il pourroit être mon père quoiqu'il ne soit pas encore très-vieux. J'ai une si grande répugnance pour les gens agés ; ils sont si sérieux. D'ailleurs, cet homme saura qu'il m'a fait ma fortune : il faudra
lui

lui tout devoir. Que cela est pénible !
En vérité, je le hais pour tout l'embarras
qu'il me cause.

Madem. BONNE.

Je vais vous aider à le haïr encore d'a-
vantage : vous ne connoissés pas tous ses
mauvais procédés à votre égard ; mais au-
paravant, je dois répondre à vos ques-
tions.

Vous me demandés s'il est bien amou-
reux de vous. Pardonnés-moi ma fran-
chise, ou plutôt pardonnés-lui la sienne. Il
jure qu'il ne l'est point du tout ; mais par
parenthèse, nous pouvons nous dispenser de
l'en croire sur sa parole : c'est un malade
qui ne sent pas son mal, & entre nous,
son amour se cache sous le voile de l'ami-
tié. Cette amitié ou cet amour ont sur-
monté la répugnance qu'il avoit pour le
mariage. Il vouloit être heureux en se
mariant, ou rester garçon. Toutes les
femmes qu'il a vûes jusqu'à ce jour, lui
ont paru de jolies poupées, propres à re-
créer les yeux. Vous seule lui paroissés
propre à fatisfaire sa raison & son coeur,
& vous donnés tellement l'exclusion à tou-
tes les autres femmes qu'il renonce au
mariage,

mariage, si vous refusés sa main. Vous me demandés, comment il s'est avisé de vous aimer. Cette faute, si c'en est une, est la vôtre. Pendant la maladie de Madame votre mère, vous savés que Mr. P*** alloit tous les jours chés vous. Votre tendresse, vos soins, vos attentions, votre complaisance pour cette chère malade, ont fixé son attention. Il vous a étudiée, & croyant avoir trouvé en vous ce qu'il lui faut pour être heureux, il a résolu de faire votre bonheur, soit en vous prenant pour épouse soit en vous adoptant pour sa fille, & en vous assurant tout son bien en conséquence de cette adoption.

Miss MOLLY.

Ah, mon Dieu ! que me dites-vous là ma Bonne ? Je conçois fort bien que mon père & ma mère ont raison de souhaiter un tel homme pour moi ; cependant, il est vrai que j'ai une répugnance insurmontable pour lui. Si je l'épouse, je serai malheureuse ; si je ne l'épouse pas, mon père, ma mère, & cet honnête homme là seront malheureux. Dites-moi en conscience, ma Bonne ; la religion & la raison, me permettent-elles de me sacrifier
pour.

pour le bonheur des autres? Prenés bien garde à ce que vous allés me répondre au moins ; je vous avertis que je suivrai votre conseil, & que vous serés responsable des mauvaises suites qu'il aura sans doute.

Madem. BONNE.

Eh bien ! ma chère ; je m'en charge volontiers. Je connois votre coeur à fond, & depuis qu'il est question de cette affaire, j'ai employé tous mes efforts à pénétrer celui de Mr. P***. C'est sur la connoissance de vos deux caractères, que je vous engage ma parole que vous serés assortis. Mr. P*** sans être Méthodiste, a de la religion. Sa probité est universellement reconnue. Il est gai, complaisant, généreux sans être prodigue. Ses domestiques l'adorent & ne tarissent point sur ses louanges. Vous êtes reconnoissante, sensible aux attentions, délicate jusqu'à l'excès. Vous aimerés infalliblement un mari qui vous accablera de bienfaits, qui ne sera occupé que de votre satisfaction, & dont vous n'aurez pas à craindre, je ne dis pas une infidélité, mais même une distraction. Vous trouverez tous ces avantages en Mr. P***, & vous ne pouvés les espérer dans
un

un jeune homme. Ainsi, ma chère, au lieu de faire trois heureux en consentant à ce mariage, vous en ferés cinq, votre père, votre mère, Mr. P***, vous & moi que vous n'avez pas daigné compter parmi le nombre de personnes que votre refus rendroit misérables. Au reste, ma chère, je ne vous demande pas à ce moment une réponse positive ; priés beaucoup, & demandés au Seigneur qu'il conduise toute cette affaire selon sa sainte volonté.

Miss MOLLY.

Je suis bien aise, que ma Bonne qui connoit si bien mon caractère, le connoisse pourtant moins que moi. Si je réfléchis, je suis perdue, supposés que ce mariage ait tous les avantages que vous croyés. Il faut, s'il vous plait, brusquer cette affaire, & me mettre hors d'état de me dédire. Quand je prends médecine, je ne marche point, je l'avale tout d'un coup ; & si malheureusement je m'amuse à la regarder, la répugnance l'emporte sur la raison, car ma raison est d'une singulière espèce. J'y renonce donc aujourd'hui pour suivre la vôtre, ou plutôt, elle m'éclaire assez pour me dire que vous ne voudriés pas

pas me rendre misérable. Mes parens ont pû être séduits par les richesses de Mr. P*** ; mais ce motif de séduction pour eux n'en est pas un pour vous. Je m'abandonne donc à votre conduite, & dès ce moment je vous prie de me conduire aux pieds de mon père & de ma mère pour les assurer que leurs volontés seront la mienne.

Cet arrangement, ma chère amie, rend inutile ceux que vous aviez pris si généreusement pour cacher mes sottises ; mais ma reconnoissance n'en sera ni moins vive, ni moins éternelle. Partons.



TREIZIÈME JOURNÉE.

Toutes les écolières réunies.

Madem. BONNE.

VOUS êtes venues bien matin, Mesdames ; à peine avons-nous eû le tems de déjeuner.

Lady

Lady MARY.

J'en suis bien aise, & je pourrois vous souhaiter encore plus de mal pour vous punir de nous donner quinze jours de congé. Oh ! je suis bien en colère contre vous, ma Bonne. Vous ne pensez plus qu'à vos grandes écolières ; les autres semblent ne vous être plus rien.

Madem. BONNE.

Reconcilions-nous, ma chère. Ces leçons retardées, différées, sont une dette que je vous payerai bientôt. Le moment approche où vous allés être au nombre de ces grandes filles dont vous paroissés envier le sort. Au reste, votre colère est très-flatteuse pour moi, & pour vous en remercier, il faut que je vous embrasse. . .

Nous allons, Mesdames, continuer l'histoire de la Sainte Ecriture. Commencés, *Lady Charlotte.*

Lady CHARLOTTE.

Nous en sommes restés au sermon que Jésus fit sur la montagne ; en voici la suite, telle que je m'en souviendrai au moins, car je ne l'ai pas appris mot à mot.

Que

des ADOLESCENTES. 211

Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voyent vos bonnes oeuvres, & qu'ils glorifient votre père qui est dans les cieux.

Madem. BONNE.

Dans un autre endroit de l'Evangile, Jésus récommande aux hommes de faire leurs bonnes oeuvres en secret. Ces deux passages paroissent contradictoires, & ne le sont pourtant pas. Tous les hommes en général, & surtout les personnes de qualité, sont obligées de donner bon exemple, ce qui ne peut se faire qu'en faisant de bonnes oeuvres ; mais quel motif doit avoir celui qui laisse appercevoir ses bonnes actions ? celui de faire glorifier le père céleste. Qu'est-ce que Jésus-Christ condamne dans ceux qui prient, jeûnent & font de bonnes actions en public ? le désir d'être glorifiés par les hommes. Tâchons, Mesdames, de concilier ces deux préceptes en veillant beaucoup sur nos intentions, & en reconçant lorsque nous faisons le bien publiquement, à tout autre motif que celui de glorifier Dieu. Continués, *Lady Charlotte.*

Lady

Lady CHARLOTTE.

Celui qui donnera à son frère un nom capable de le diffamer, qui lui ôtera sa réputation, son honneur, méritera d'être condamné au feu de l'enfer.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, il y a dans la Sainte Ecriture, celui qui appellera son frère fou, méritera l'enfer ; cela est bien terrible, car on dit souvent par hasard en parlant d'un homme, c'est un fou, & cela sans mauvaise intention.

Madem. BONNE.

Le mot fou dans cette occasion veut dire impie. *L'insensé* (c'est-à-dire le fou) a dit dans son cœur, il n'y a pas de Dieu. Vous voyez que l'Ecriture appelle l'impie & le blasphémateur un fou, ce qui est en ce sens la plus grande injure qu'on puisse dire à un homme. Mais, ma chère, avec cette explication, le passage n'en est pas moins terrible. Oter la réputation au prochain, est un crime qui mérite l'enfer ; & que fait-on autre chose dans les cercles & les compagnies que d'ôter la réputation au

pro-

proch
conve
mêm
où l'
quart
viens
tuelle

En
une e
versat
On se
nouve
avant
que,
& qui
vre u
qui es
tant u
chain,
ou mé
étoit b
affés n
pour c
me vo
nières
elles n

prochain? Quel est le sujet ordinaire des conversations? la médilance, & souvent même la calomnie. Au sortir d'un cercle où l'on s'est prêté à déchirer le tiers & le quart, on peut se dire à soi-même: je viens de mériter l'enfer; si je mourais, actuellement, j'y serois condamnée.

Lady SPIRITUELLE.

En vérité, ma Bonne, cela demande une explication. Il est certain que les conversations ordinaires roulent sur le prochain. On se moque des ridicules, on repand la nouvelle du jour qui ordinairement est une aventure scandaleuse ou absolument publique, ou qui roule sous terre pour ainsi dire, & qui éclatera bientôt. Enfin, on découvre une faute absolument cachée, ou ce qui est bien rare, on calomnie, en inventant une chose fautive pour faire tort au prochain, ou par envie, haine, vengeance, ou même par légèreté. J'ai dit que cela étoit bien rare, car il y a peu de personnes assez méchantes même parmi les méchants, pour commettre ce crime. Voilà comme vous voyés, ma Bonne, bien de manières de parler du prochain; assurément, elles ne sont pas également criminelles.

Ma-

Madem. BONNE.

A ce que je puis comprendre, Lady Spirituelle a en horreur la calomnie, & regarde comme des bagatelles tout ce qui se dit de vrai sur le compte du prochain, surtout si le mal qu'on en dit, est connu de tout le monde.

Lady SPIRITUELLE.

C'est précisément cela, ma Bonne. Par exemple, une fille a publiquement une intrigue : elle n'en fait point mystère, ou bien un misérable découvre une faute cachée qu'une personne a commise, il commet un crime, assurément ; mais cette chose alors est publique, on en parle de tous côtés, j'en parle comme les autres : suis-je coupable ?

Madem. BONNE.

Me voici donc érigée en casuiste ; j'ai à décider des cas de conscience. Ecoutez, ma chère ; je ne consulterai que la mienne pour vous répondre, & cependant, je soupçonne que vous trouverez ma décision bien sévère.

Se mocquer des ridicules du prochain, en parler, c'est agir contre ce précepte :

N

Ne fa
driés
Lady
dicule
diver
muser
une a
blique
le fav
simple
il se c
che p
vaïse
même
porte
d'une
à le de
boule
on fa
tions.
daleuf
donc
répéta
mais
nature
derie
vous c
gation
avés p

Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit. Or, ma chère Lady Spirituelle, si vous aviez quelque ridicule, vous seriez très-fâchée qu'on s'en divertit ; donc vous faites mal de vous amuser des ridicules des autres. Repandre une aventure scandaleuse qui même est publique, c'est s'exposer à la calomnie. Vous le savez, Mesdames, l'événement le plus simple n'est jamais rapporté comme il est : il se charge de circonstances à chaque bouche par laquelle il passe, & cela sans mauvaise intention, en sorte qu'il n'est plus le même à la trentième personne qui le rapporte ; mais si ce fait passe par la bouche d'une personne qui ait un intérêt de passion à le déguiser, cela est bien pire. C'est une boule de neige qui se grossit, & à laquelle on fait encore à dessein de grandes additions. Or vous débités une nouvelle scandaleuse chargée de toutes ces additions : donc vous vous exposez à la calomnie, en répétant une chose vraie dans le fond, mais absolument attirée, augmentée, dénaturée par les circonstances que la bavarderie ou la malignité y ont ajoutées ; donc vous calomniez, & vous mettez dans l'obligation de dire à tous ceux auxquels vous avez parlé : je suis une étourdie ; je ne fais rien

rien de sûr sur ce que je vous ai débité : je n'ai été que le criminel Echo de gens qui peut-être avoient intérêt d'augmenter la mauvaise action dont je vous ai entretenuë.

Vous voyés, ma chère, qu'il est toujours dangereux de parler du prochain. Le plus sûr est donc de mettre une garde à ses lèvres à ce sujet, & de n'en rien dire que nous ne fussions charmées qu'on dit de nous.

Lady SPIRITUELLE.

Et de quoi parlera-t-on donc, ma Bonne ? Que voulés-vous que disent une douzaine de personnes que l'ennui ou l'usage rassemble sans avoir rien à faire les unes avec les autres ?

Madem. BONNE.

Je ne veux pas qu'on se trouve dans ces fortes d'assemblées qui d'ailleurs doivent faire le supplice d'une personne de bon sens. Si vous remplissés vos devoirs de mère de famille, il ne vous restera pas de tems à donner à ces causeries, puisque le vôtre suffira à peine pour tout ce que vous aurés à faire.

Lady

Lady LOUISE.

Cela est excellent, ma Bonne : je ne chercherai pas ces fortes d'assemblées qui, comme vous le dites fort bien, sont très-ennuyeuses ; mais elles viendront me relancer chés moi, comme cela m'arrive tous les jours : puis-je leur fermer la porte au nez ?

Madem. BONNE.

Vous entrés dans le monde, Mesdames ; il vous est aisé de vous y mettre sur le ton que vous voudrés. Je vais vous le prouver par un exemple. Mylady G*** en se mariant, se mît dans la tête de ne point donner à manger le dimanche, parceque cela empêchoit ses domestiques d'aller à l'église. Quelques amis vinrent lui demander à diner pour ce jour-là : elle leur dit franchement qu'ils lui feroient honneur tous les autres jours de la semaine ; mais que celui-là, ses domestiques ayant besoin d'aller à l'église, elle ne pouvoit recevoir personne. On trouva la chose risible, on en badina dans les compagnies ; mais tout en badinant, on rendit sa déclaration publique. Elle en fût quitte pour un mois de persécution, & depuis treize ans, on la

Lady

TOM. III.

K

laisse

laisse tranquille. Imités son exemple. Débités partout que la journée vous paroît bien courte, que toute votre matinée est employée en affaires, & que vous avés un grand chagrin quand on vous en distrait. Annoncez à toutes vos amies que vous n'irés point chés elles à ces heures : bientôt vous serés débarrassée des importuns ; & si malgré ces précautions, ils s'obstinent à vous tourmenter, ayés un air si affairé, si distrait, qu'ils s'ennuyent auprès de vous autant qu'ils vous ennuyent.

Miss BELOTTE.

Mais enfin, ma Bonne, il faut faire de l'exercice, se distraire, quand ce ne seroit que pour la santé.

Madem. BONNE.

J'en conviens, Mesdames : proménés-vous ; mais que ce soit entourées de vos enfans, que vous entretiendrés des merveilles de la nature, que vous chercherés à amuser. Prenés de l'exercice, en allant visiter les pauvres de votre quartier, les hôpitaux ; car enfin, vous rendrés compte à Dieu de tous vos momens, & ceux qu'on perd, ne se retrouvent jamais. Continués le Saint Evangile, *Lady Charlotte*.

Lady

Lady CHARLOTTE.

Si donc vous présentés votre don à l'autel, & que vous vous souveniez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez-là votre don devant l'autel, & allez vous reconcilier avec votre frère, & puis vous reviendrez offrir votre don.

Madem. BONNE.

Oh ! admirable loi, la divine loi ! Voyez-vous, Mesdames, quand je n'aurois aucune preuve de la vérité de la religion chrétienne, sa perfection, son utilité me prouveroient sa divinité. Jésus ne dit pas, si vous avez de la haine contre votre frère ; mais, si votre frère a quelque chose contre vous. *Quelque chose* : ces paroles n'expriment pas la haine ; non, Mesdames, n'attendez pas qu'il vous haïsse : s'il a quelque froideur, quelque léger mécontentement, quittez tous vos plaisirs, vos affaires, le service de Dieu même, pour vous reconcilier avec lui. Mais ce n'est pas vous qui avez tort, c'est le prochain ; n'importe, laissez votre présent à l'autel, & n'épargnez rien pour regagner votre frère. Faites bien attention à ceci, Mesdames, surtout avant la sainte communion. On se fait souvent

illusion sur cet article. On dit : j'ai pardonné de bon cœur à cette personne ; mais je ne veux pas la voir. On pousse ce sentiment jusques à la mort. Combien de personnes refusent à ce moment de voir celles à qui elles veulent faire croire qu'elles ont pardonné ? Combien de ministres sont assez foibles pour trahir leur ministère ? qui n'osent dire aux grands : vous ne pouvez être en sûreté de conscience, tant que vous ne vaincres pas votre répugnance à voir celui qui vous a offensé. Vous risqués votre salut en mourant dans cette disposition : vous scandalisés les chrétiens qui sont exposés à la tentation de croire que vous n'avez pas entièrement pardonné ; en un mot, vous ne pouvez recevoir le Sacrement que vous ne vous soyés faite cette violence.

Lady LOUISE.

Je connois plusieurs gens de bien qui n'ont pas voulu voir à la mort, un enfant dont ils avoient à se plaindre ; mais qui lui ont laissé quelque chose pour marquer qu'elles lui pardonnoient. D'ailleurs, le ministre n'a pas voulu les contraindre à ce sujet, par la crainte de leur causer une révolution à la vûe de ces personnes, qui vraisemblablement eût hâté leur mort.

Madem.

Madem. B O N N E.

Et qu'importe que ces personnes eussent vécu quelques semaines de plus ou de moins pour assurer leur salut ? Qu'est-ce qu'un pardon qui laisse un si grand éloignement pour un ennemi, que sa vûe peut avancer la mort ? Voulez-vous éviter cette révolution, Mesdames ; n'attendés pas à la mort à vous reconcilier. *Prenés garde*, dit Jésus-Christ dans le chapitre même où nous sommes, *prenés garde à vous accorder avec votre adversaire pendant que vous êtes en chemin avec lui ; & défiés-vous de ces reconciliations qui laissent votre cœur éloigné de votre ennemi.*

Lady L U C I E.

Mais, ma Bonne, il est des ennemis si méchans, qu'on s'expose beaucoup en vivant avec eux, n'est il pas plus prudent de les tenir à une certaine distance ?

Madem. B O N N E.

Oui, sans doute, Mesdames. Vous devés pour votre propre sûreté écarter celui qui peut vous nuire ; mais ce point est bien délicat. La haine peut se couvrir

du masque de la prudence. Evités une personne dangereuse, à la bonne heure ; mais pour n'être point la dupe de votre propre cœur, ne passés aucun jour sans prier pour cette personne : cherchez l'occasion de lui rendre service sans qu'elle le sache ; faites des bonnes œuvres à son intention. Enfin, sondés bien votre cœur, car il est certain qu'il n'y a point de salut pour vous si vous n'aimés cet ennemi comme vous-meme. Continués, Lady *Charlotte*.

Lady CHARLOTTE.

Vous avés appris qu'il a été dit aux anciens : vous ne commettres point d'adultère ; & moi, je vous dis, que quiconque regardera une femme avec un mauvais désir pour elle, a déjà commis l'adultère dans son cœur. Que si votre œil droit, votre main droite vous sont occasion de scandale, arrachés-les & les jettés loin de vous, car il vaut bien mieux que ces parties de votre corps périssent, que tout votre corps soit jetté dans l'enfer.

Madem.

Madem. BONNE.

Je suis forcée d'arrêter à chaque verset, Mesdames, pour admirer la pureté de la sainte loi de Jésus. Elle ne se contente pas de régler tellement l'ordre de la société que la terre deviendrait un ciel si elle étoit observée ; elle rappelle l'homme à son état primitif, à sa première dignité, en réglant son intérieur, & en lui faisant un devoir de ne souffrir aucune pensée, aucun désir qui puisse le faire rougir. Vantés-moi après cela l'innocence de vos comédies où l'on tient des discours que vous ne pouvez entendre sans rougir, où les gestes les plus libres portent à l'esprit les idées les plus indécentes. Vantés-moi l'innocence de vos bals où dans une parure la plus recherchée, souvent même indécente, vous servés de filets au diable, en excitant chés les hommes ces pensées qui les rendent coupables aux yeux de Dieu. Vantés-moi l'innocence de vos assemblées où l'on ne rougit point des discours équivoques, des libertés soi disant innocentes.

Miss SOPHIE.

A ce compte, ma Bonne, il faut renoncer à tout, s'enterrer toute vive ; autant mourir tout d'un coup.

K 4

Madem.

Madem. BONNE.

Je vous le répète pour la vingtième fois, Mesdames : une femme vertueuse trouve mille fois plus de plaisir à remplir ses devoirs, que le monde ne peut lui en faire goûter ; mais quand il seroit vrai qu'il faudroit renoncer à toutes sortes de plaisirs, ce seroit cet œil & cette main que l'Evangile nous commande d'arracher. Je vous dirois avec Jésus : il vaut mieux se priver des plaisirs, que de perdre son âme, & être précipitée dans l'enfer.

Cet endroit de l'Evangile me donne encore une leçon à vous faire. Je vois avec douleur, Mesdames, que quelques-unes de vous suivent le torrent par rapport à la façon de s'habiller. Vous avez la gorge découverte, ou la gaze dont elle est cachée, est si claire qu'il vaudroit tout autant ne rien avoir. Sachés, Mesdames, que vous commettés en cela un très-grand péché, & que vous êtes responsable de tous ceux que vous faites commettre. Pour moi, j'ai fort mauvaise opinion d'une femme qui n'est pas extrêmement rigide sur cet article, & je fais que plusieurs hommes sont de mon avis. J'espère que je n'aurai jamais occasion de répéter cet avertissement. *Lady*
Sensée,

Sensée, continués à nous rapporter l'histoire Romaine.

Lady SENSE'E.

Coriolan irrité contre le peuple, trouva bientôt occasion de se venger. Il étoit question de la distribution des bleds qui venoient d'arriver en abondance. *Coriolan* soutint au Sénat qu'il falloit profiter de l'occasion pour obliger le peuple à abolir le Tribunat, & de ne lui donner du bled qu'à condition de remettre toutes choses dans l'ancien ordre. Vous sentés bien qu'*Apus* fût de l'avis de *Coriolan*; mais selon la coutume, *Publicola* & ceux de son parti l'emportèrent. Les Tribuns enragés citèrent *Coriolan* pour rendre raison de sa conduite devant le peuple. Les Sénateurs frémirent de cet attentat, & un grand nombre s'offrit à défendre les droits du Sénat jusqu'à la dernière extrémité. Ces mouvemens de vigueur ne se soutinrent point; on se laissa entraîner à l'avis de quelques-uns des partisans du peuple qui prétendoient que la condescendance qu'on auroit en cette occasion, désarmeroit la multitude. Leur attente fût trompée: on craignit pour les jours de *Coriolan*, & il fallût regarder comme une grace, l'exil auquel il fût condamné.

Madem. B O N N E.

C'est ainsi que le Sénat se vit dégrader par sa foiblesse, & que *Coriolan* fût puni de s'être laissé emporter à son ressentiment & à sa passion.

Lady V I O L E N T E.

Mais enfin, ma Bonne, *Coriolan* ne demandoit rien que de juste & de très à propos ; vous ne pouvés le condamner sans faire en même tems le procès à votre bon ami *Apus*.

Madem. B O N N E.

L'action d'*Apus* & celle de *Coriolan* étoient semblables, j'en conviens ; mais leurs motifs étoient bien différens. *Apus* dans tout ce qu'il faisoit, n'avoit en vûe que le bien de la république ; *Coriolan* ne pensoit qu'à se venger. On prend toujours des mauvais conseils de la haine & du ressentiment. *Lady Sensée*, dites-nous à quels excès *Coriolan* poussa le sien.

Lady

Lady S E N S E E.

Coriolan sortit de l'assemblée la rage dans le cœur, & étant entré chés lui, il dit adieu d'un œil sec à sa mère ; puis s'adressant à son épouse, il lui souhaita un mari plus heureux & digne d'elle. Il sortit ensuite de Rome, & le désir de se venger, le conduisit chés les Volsques. Etant entré chés leur Général, il s'affit dans le foyer sans dire un seul mot. Le foyer, Mesdames, étoit le lieu où l'on faisoit le feu pour la famille. C'étoit un asyle inviolable, & un homme n'eût pû y maltraiter son plus cruel ennemi sans se déshonorer. Les domestiques étonnés coururent avertir leur maître, qu'un inconnu extrêmement triste, mais dont le visage étoit fier, étoit chés lui. Le Général s'y étant rendu, *Coriolan* lui parla en ces termes :

Tu vois dans ton foyer comme suppliant, le plus grand ennemi de ton país. J'ai pris tes villes ; j'ai détruit tes soldats : en un mot, je suis *Coriolan*. Mon ingrate patrie a récompensé par l'exil, ce que j'ai fait pour elle & contre toi. Tu peux te joindre à elle pour achever de m'opprimer ; mais si tu trouves qu'il est plus

généreux.

généreux de protéger un ennemi qui n'est plus en état de nuire, je t'offre mon bras. Unissons nos ressentimens contre Rome ; je puis la faire repentir de son injustice à mon égard.

Miss BELOTTE.

Ah, pauvre *Coriolan* ! qu'est devenu ta vertu ? En vérité, ma Bonne, je ne puis comprendre qu'un si honnête homme se soit déterminé à porter la guerre dans son pays.

Madem. BONNE.

Voilà le sort des vertus humaines ; elles ne tiennent point contre une passion violente.

Lady SENSE'E.

Mais, ma Bonne, *Coriolan* eût-il été coupable de se retirer chés les Volscques pour y vivre en particulier ? Car enfin, banni de Rome, il falloit bien enfin qu'il fût en un lieu de sûreté ; chés des peuples alliés, les Romains lui auroient pû jouer quelque mauvais tour, & l'on est obligé par la loi naturelle à pourvoir à sa sûreté.

Ma-

Madem. BONNE.

Voilà un procès à décider, Mesdames.
Qu'en pensés-vous, Lady Charlotte ?

Lady CHARLOTTE.

Pour moi, je suis persuadée qu'il faudroit mourir plutôt que de porter les armes contre sa patrie : ne pensés-vous pas comme moi, Mesdames ?

Miss SOPHIE.

Vous sentés bien, Madame, que nous ne pouvons avoir un autre sentiment.

Lady LUCIE.

Pour moi, je retracte toute l'estime que j'avois pour *Coriolan*, & pour tous ceux qui comme lui serviront les ennemis de leur patrie. Qu'en pensés-vous, ma Bonne ?

Madem. BONNE.

J'aurois répondu comme vous il y a trois mois, ou plutôt je pense encore de même ; cependant, nous ne sommes pas de même avis, & pour nous bien entendre, nous aurons besoin d'expliquer ce que nous entendons par la patrie.

Lady

Lady M A R Y.

Cela va sans dire ; c'est le lieu, c'est-à-dire, le royaume dans lequel on est né.

Madem. B O N N E.

Je ne puis être de votre avis, Madame, & en voici les raisons que je rendrai claires par un exemple. Je suis née en Turquie. On me condamne injustement à être empalée. Je me sauve en France : je demande à être naturalisée dans ce pays ; on m'accorde ma demande. Alors la France contracte des obligations à mon égard, & j'en contracte aussi de mon côté. Le Roi de France en me recevant pour sa sujette, promet de m'accorder protection, sûreté dans ses Etats, le partage de tous les avantages dont jouissent ses autres sujets. Toutes les graces qu'il leur accordera, seront pour moi comme pour eux ; en un mot, il ne mettra plus de différence entre moi & ceux qui sont nés dans ses Etats. Je pourrai y vendre, y acheter, y tester, y recevoir un héritage. En retour de ce qu'il m'accorde, je me charge de tous les devoirs des citoyens auxquels on m'associe. Je lui dois comme eux, le respect, l'obéissance, les tributs, l'attachement. Je deviens sa
sujette ;

sujette ; tous les habitans deviennent mes compatriotes, & le royaume ma patrie. Tous les devoirs, Mesdames, qu'on doit à son païs, je les dois à cette nouvelle patrie que je choisis & que j'adopte, dont je dois épouser, partager les intérêts. Ses ennemis deviennent les miens ; ses alliés, mes alliés. En un mot, je lui dois jusqu'à la dernière goutte de mon sang, pour & contre tous.

Lady LOUISE.

Et même contre ma patrie, contre le païs qui m'a vû naître ? Tenés, ma Bonne ! tout mon sang se glace seulement à y penser.

Madem. BONNE.

Oh grande puissance du préjugé ! Non, Madame, vous ne devés jamais rien faire contre votre patrie ; c'est sans doute un très-grand crime. Ce n'est pas assés : vous devés tout faire pour votre patrie, & c'est pour cela que vous devés combattre sans exception tous ceux qui entreprendront de lui nuire. Cette obligation vous engage à porter les armes contre le païs qui vous a vû naître si l'intérêt de votre patrie l'exige.

Vous

Vous avez renoncé à ce païs où vous avez vû le jour ; vous avez élu un autre maître : donc vous lui devés fidélité.

Lady LUCIE.

Vous me répéteries cela cent fois, mille fois, que vous ne me convaincriés pas. L'amour de mon païs est trop enraciné dans mon cœur.

Lady VIOLENTE.

Eh bien ! ma chère, il faut y rester, & ne pas en choisir un autre. Pour moi, je comprends fort bien ce que ma Bonne nous dit, & cela me paroît conforme à la loi naturelle. Je vais, si elle le veut bien, étendre sa comparaison. Elle suppose qu'un Turc qui craint d'être empalé, quitte la Turquie, se réfugie en France, & s'y fait naturaliser. Mais si l'Empereur de Turquie avoit commandé de couper la tête à tous les habitans d'une ville, qu'ils se réfugiaissent en Sicile par exemple ou bien à Malthe ; on ne pourroit les y recevoir comme citoyens s'il leur étoit permis de regarder encore la Turquie comme leur patrie. Ce seroit admettre des ennemis dans son sein, toujours prêts à se ranger du parti
des

des Turcs, s'ils attaquoient la Sicile ou Malthe. La même raison qui engageroit à leur refuser un asyle dans ces isles, défendrait de les recevoir dans un autre pays. Voilà donc vingt à trente mille hommes, errans, vagabons, & chassés de toute la terre sans savoir où poser le pied, à moins que nous ne les envoyons dans les déserts de l'Amérique.

Miss CHAMPETRE.

Vous raisonnés comme un Docteur, ma chère amie ; mais c'est sur une fausse supposition. Vous posés pour principe que ces gens seroient obligés de servir la Turquie contre la Sicile & Malthe ; c'est ce que nous ne prétendons point : nous voulons simplement qu'ils restent neutres.

Lady VIOLENTE.

Fort bien, Madame ! vous trouvés le moyen de les débarrasser tout d'un coup des devoirs les plus indispensables. Il est de droit naturel de défendre sa patrie, or ces gens-là manquent à ce devoir naturel : choisisiés-en une pour eux, cela m'est tout-à-fait indifférent ; mais enfin, il faut qu'ils en ayent une. Si c'est la Turquie, ils doi-
vent

vent combattre en faveur des Turcs ; si c'est Malthe, ils doivent combattre pour les Malthois. Vous savés le proverbe, ma chère, il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée ; il n'y a point d'entre deux, car de laisser ces gens les mains dans leurs poches, pendant que les autres se battront, cela n'est pas supportable.

Madem. BONNE.

Ni juste. Ces domiciliés à Malthe tiennent une place qui seroit remplie par des citoyens ; ils consomment les denrées du païs, & lui doivent leur subsistance : donc ils lui doivent aussi leur bras. Voyés-vous, Mesdames, cette matière n'est pas fort importante pour nous autres femmes qui n'aurons jamais à combattre, puisque notre sexe nous en dispense ; mais il est de très-grande conséquence de nous convaincre de la nécessité de définir les mots. Vous n'entendiés pas bien celui de patrie, & cela vous faisoit raisonner à faux. Il est encore très-important de vous faire voir l'empire du préjugé. Vous ne pouvez vous empêcher de reconnoître l'évidence des raisons que Lady *Violente* & moi vous avons alléguées ; cependant, je suis sûre
que

que votre cœur se revolte contre la conviction, que vous êtes tentées de fermer les yeux de vôtre âme pour ne la pas voir. Or si les préjugés ont tant de force sur une matière qui après tout ne nous intéresse point personnellement, combien auront-ils plus de force dans les choses où ils favorisent une passion dominante ? Cela sert aussi à nous faire voir qu'il ne faut pas compter sur nos décisions, puisqu'il nous arrive si souvent de décider mal. Enfin, ces petites disputes aiguissent l'esprit, vous apprennent à parler géométriquement, c'est-à-dire, à prouver ce que vous avancés, & à nous prouver à nous-même la vérité ou la fausseté de nos opinions, ce que je regarde comme un très-grand avantage. Pour achever de vous convaincre de ce que je vous ai dit en dépit du préjugé, j'emploierai un autre exemple.

Le Comte de Saxe étoit né Saxon. Il quitte son païs, vient demander du service en France. Je suppose (ce que je ne fais pas) qu'il n'a aucun bien. Le Roi lui donne un emploi considérable dans ses troupes : il vit plusieurs années aux dépens de ses appointemens ; il se fait naturaliser. (Tout ceci, remarqués-le, Mesdames, est une supposition.) Un de ses amis en mou-
rant

rant lui laisse une belle terre. On la lui dispute, sous prétexte qu'il n'est pas né François. Il répond : je le suis devenu. Le Parlement décide qu'il a raison ; il prend possession de cette terre. Au bout de dix ans, la France déclare la guerre à la Saxe, & le Roi donne au Comte le commandement d'un bataillon ; ce sujet adopté, auroit-il bonne grace de lui dire : Sire, quand je me suis fait François, c'étoit à condition de ne l'être que pour jouir des avantages accordés à vos sujets, mais non pour m'affujettir à leurs devoirs ; je serai donc François toutes les fois que ce titre pourra me procurer vos bienfaits, & Saxon quand il s'agira de la guerre contre les Saxons ? Si cet exemple n'est pas assez frappant, en voici un autre.

Vous payés, nourrisés, habillés un domestique pour vous servir. Vous entendés par-là que ce domestique prendra vos intérêts justes, pour & contre tous ; mais il a servi dans vingt maisons avant de venir dans la vôtre. Vos intérêts & ceux de ses anciens maîtres sont contradictoires ; il vous proposera d'être neutre : le souffrirez-vous ?

Mifs

Miss CHAMPETRE.

Si cela est, notre patrie réelle est donc celle que nous choisissons, & non celle dans laquelle nous naissons.

Madem. BONNE.

Assûrement, Madame. Si votre patrie vous est chère, si vous aimez à respirer toujours l'air que vous avez respiré pour la première fois, restés-y comme vous l'a fort bien dit *Lady Violente*. Je la regarde alors comme votre patrie réelle, non parce que vous y êtes née, car cela ne signifie rien du tout, mais parceque vous la choisîtes, & que vous participés aux avantages des citoyens. Mais si vous renoncés à ces avantages en abandonnant votre païs, celui où vous vous fixés, devient votre patrie, & vous devés y porter tous les sentimens que vous aviés pour celle que vous renoncés.

Lady SPIRITUELLE.

Il ne me reste qu'un petit embarras, ma Bonne. Vous avez blâmé la conduite de *Coriolan* : en quoi étoit-il coupable, je vous prie, si on adopte les principes que vous venés de poser ?

Ma

Madem. BONNE.

Il étoit coupable dans ses motifs, ma chère. Il ne devoit encore rien aux Volsques ; aussi ce ne fût pas pour leur rendre service, ni par amitié pour eux qu'il leur offrit son bras : ce fût seulement pour nuire aux Romains, pour se venger de leur injustice, qu'il leur fit déclarer la guerre, & résolut de détruire Rome. Or il n'est jamais permis de chercher à se venger, je ne dirai pas à un chrétien, car *Coriolan* ne l'étoit pas, mais même à un honnête homme.

Lady CHARLOTTE.

Je suis persuadée de ce que vous nous dites ; mais puisque vous trouvés avantageux pour nous de raisonner juste en nous prouvant nos idées & celles des autres, permettes-moi de vous faire encore deux objections. Je conviens qu'un homme éclairé des lumières de l'Evangile ne doit pas se venger, parceque Jésus-Christ le défend ; mais je ne vois pas, comment la loi naturelle nous enseigne à pardonner une injure : il est au contraire très-naturel de se venger, c'est le mouvement de la pure nature.

Ma-

Madem. B O N N E.

Dites-moi, ma chère : si vous aviez offensé cruellement une personne, seriez-vous bien aise qu'elle se vengeât en vous faisant tout le mal qui seroit en son pouvoir ?

Lady C H A R L O T T E.

Non, assurément ! ma Bonne. Je souhaiterois de tout mon cœur qu'elle voulût bien me pardonner ; cependant, si elle refusoit de le faire , je ne pourrois l'accuser d'injustice puisque j'aurois mérité ce châtiment, & que le bon ordre demande que le mal reçoive une punition.

Madem. B O N N E.

Aussi cette personne ne seroit-elle point coupable si elle n'avoit d'autre désir que de punir le crime sans penser à se venger elle-même & à satisfaire sa haine. Un homme tuë mon père & mon mari ; je le mets en justice, & je souhaite qu'il soit puni. Si je le fais pour amour de la justice, je fais une bonne œuvre ; mais si j'agis par un sentiment de haine, je commets un crime. Conséquemment, j'ai à me plaindre de cet homme qui cherche à me faire

faire punir par ressentiment. Quand bien même je serois une meurtrière, il agit contre la loi naturelle qui lui dit : ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriés pas qu'on vous fit.

Lady CHARLOTTE.

Vous avés prévenu ma seconde objection, ma Bonne ; je voulois vous demander, comment on pouvoit accorder la permission de poursuivre un criminel avec ce précepte : ne faites point aux autres ce que vous ne voudriés pas qu'on vous fit ? car enfin, ma Bonne, j'aurois beau avoir commis bien de crimes, je ne voudrois pas qu'on me fit pendre si cela dépendoit de moi.

Madem. BONNE.

En cela vous auriés tort, ma chère. Vous devés être aussi juste envers vous qu'envers les autres. Je ne dis pas que si vous aviés commis un crime, vous düssiés vous accuser, parceque vous auriés d'autres moyens de le réparer que celui d'être pendue ; mais si vous étiez condamnée après avoir été accusée par un autre, vous devriés pardonner à votre accusateur, à vos juges,

juges, & vous soumettre à leur arrêt par amour de la justice. Je suis tentée de vous donner un exemple de ceci, & je succombe à la tentation.

Mr. *de Thou* étoit un homme de mérite, & qui possédoit une charge considérable. Mr. *de Cinqmars*, favori de *Louis Treize*, fit une conspiration contre le Cardinal *Richelieu* qui gouvernoit la France, & un traité avec l'Espagne avec laquelle on étoit en guerre, pour être soutenu dans cette conspiration. Il communiqua le projet de cette affaire à Mr. *de Thou* qui non seulement n'y voulût point entrer, mais qui prévoyant quelle en seroit la fin, n'oublia rien pour engager son ami à y renoncer. Il se flatta de l'en avoir dissuadé, & ne crût pas à propos de trahir un homme qui lui avoit ouvert son cœur. *Cinqmars* poursuivit son entreprise qui fût découverte. Il fût arrêté, & eût la lâcheté de dire qu'il avoit fait part de son projet à Mr. *de Thou* qui fût aussi mis en prison. Il profita de cette adversité, & ne s'occupa pendant sa prison que de l'éternité. Lorsqu'il fût présenté devant ses juges, il leur dit : Vous sçavez, Messieurs, que j'ai une parfaite connoissance des loix, ainsi je pourrois vous chicaner ma vie, car je n'ai contre moi

Tom. III. L. qu'un

qu'un témoin ; mais pendant ma prison, j'ai pésé la vie & la mort, & j'ai trouvé que la mort étoit préférable à la vie. Je vous avoue donc que j'ai mérité la mort, puisque j'ai violé une des loix du royaume qui m'y condamne. Vous pouvez porter votre arrêt ; je le reconnoîtrai juste, & m'y soumettrai de bon cœur. Il tint parole, & plein de joye de pouvoir expier toutes les fautes de sa vie par une mort honteuse, il mourût en benissant Dieu, & avec des transports de jubilation qui touchèrent tout un grand peuple qui fût spectateur de son supplice & de ses sentimens.

Lady LOUISE.

Ma Bonne, j'en reviens à ce meurtrier qui auroit tué mon père ou mon mari, ou à un calomniateur ou tout autre ennemi que je chercherois à faire punir par les loix. Comment est-il possible de ne le poursuivre que par amour de la justice, & de se préserver de tout ressentiment contre lui ? Je vous jure que cela me paroît absolument impossible.

Madem.

Madem. BONNE.

Souvenés-vous, Madame, de ces paroles de Jésus : ce qui est impossible aux hommes, ne l'est pas à Dieu. Sa grace est toujours proportionnée à la difficulté de la chose qu'il exige. Mais qui sont ceux qui profitent de la grace de Dieu dans ces occasions si pénibles à la nature ? ceux qui se sont fait l'heureuse habitude d'en profiter pour vaincre leurs passions. Comment, une âme toute mondaine, pourra-t-elle remporter de si grandes victoires ; elle qui se refuse aux sacrifices les moins considérables ; elle dont l'unique occupation est de chercher à se satisfaire ? Soyés sûres, Mesdames, que cette âme molle n'aura pas le courage de recevoir la grace qui lui sera offerte dans ces occasions pénibles, & qu'elle succombera à la tentation.

Lady LOUISE.

Je vous jure, ma Bonne, que je comprends parfaitement, que pour être chrétienne & aller au ciel, il faut être une Sainte ; après tout, qu'est-ce donc qu'il y a de si fâcheux dans cette nécessité ?

L 2

Quand

Quand même la sainteté seroit aussi pénible à acquérir qu'elle me le paroît à présent, la vie est si courte, l'éternité est si longue. Mais je ne veux pas interrompre plus long-tems l'histoire de *Coriolan* : je vous expliquerai une foule de pensées qui me viennent à présent, ma Bonne, si vous voulés me donner un quart d'heure après la leçon.

Madem. BONNE.

J'y consens de bon cœur, Madame. *Lady Sensée*, achevés l'histoire que vous avés commencée.

Lady SENSE'E.

Le Général des Volsques étoit trop habile pour ne pas sentir tous les avantages qu'il pourroit retirer de la colère de *Coriolan* ; mais on étoit alors en paix avec Rome : on trouva un prétexte, car on en trouve toujours quand on veut malfaire, & la guerre fût résolue. *Coriolan* à la tête d'une armée, fit trembler les Romains, & le peuple si insolent dans la prospérité, n'eût pas le courage de s'armer pour s'opposer à un tel ennemi. On députa

ver

ver
am
ma
il r
& q
les
lie,
enlé
peu
la co
vers
gion
leur
carac
sition
cœur
léva
Dieux
Elle
riolan,
tête d
On ét
riolan,
entre f
précieu

Et c
étoient

vers lui les Sénateurs qui avoient été ses amis, & il les reçût fort bien comme tels ; mais lorsqu'ils voulurent lui parler de paix, il répondit qu'elle dépendoit des Volsques, & qu'ils ne la feroient qu'au moment où les Romains rendroient aux peuples d'Italie, toutes les terres qu'ils leur avoient enlevées. C'étoit réduire Rome à bien peu de chose ; aussi cette réponse augmenta la consternation dans la ville. On députa vers *Coriolan* tous les ministres de la religion ; & lorsqu'on fût qu'il s'étoit borné à leur rendre les devoirs qu'il devoit à leur caractère sans vouloir adoucir ses propositions, le désespoir s'empara de tous les cœurs. Alors une Dame Romaine se leva & dit : c'est aux femmes à qui les Dieux réservent la gloire de sauver Rome. Elle marcha aussi-tôt vers la mère de *Coriolan*, & la détermina à se mettre à la tête des Romaines pour fléchir son fils. On étoit si persuadé de la probité de *Coriolan*, qu'on ne craignit pas de remettre entre ses mains ce que l'on avoit de plus précieux. . . .

Miss SOPHIE.

Et comment, ces stupides animaux qui étoient si persuadés de la probité de *Corio-*

lan, ne prenoient-ils pas leurs Tribuns, & ne les lui envoioient-ils pas la corde au col, pied & poingt liés ?

Madem. BONNE.

Cette réflexion est toute naturelle ; mais elle ne vint point aux Romains, & vous verrez bientôt qu'ils firent des sottises encore plus considérables. Les préjugés nationaux offusquoient leur raison, & ils ne font pas les seuls auxquels ils font faire des sottises. Continués, *Lady Sensée*.

Lady SENSE'E.

Les Volsques furent très-surpris lorsqu'ils virent sortir de Rome une longue suite de chariots qui venoient droit à leur camp. A peine eut-on appris que *Véturie* étoit à la tête de toutes les Dames dans ces chariots, que *Coriolan* se précipita hors de sa tente pour embrasser sa mère ; mais aussi-tôt qu'il fût à portée de l'entendre, elle s'écria : arrête *Coriolan* ! je ne puis embrasser comme mon fils l'ennemi de Rome. Ma mère, lui répondit *Coriolan*, quittez cette ingrate partie, & venés habiter parmi des peuples qui savent connoître & chérir la vertu. Cette Dame alors lui

re-

représenta tout ce qui pouvoit lui donner horreur de la démarche qu'il avoit faite, & finit en lui disant : Achève ton ouvrage ; viens mettre à feu & à sang la terre qui t'a vû naître ; livre aux ennemis les tombeaux de tes ancêtres. Mais avant d'entrer à Rome, il faudra fouler aux pieds ton infortunée mère, car je me coucherai à la porte de cette ville, & il faudra que tu passes sur mon corps, avant de t'en rendre le maître. *Coriolan* ne pût résister à ces paroles, il s'écria : vous avez vaincû, ma mère ; mais il en coûtera la vie à votre fils. Effectivement, il engagea les Volques à faire la paix, & se retira chés eux, où quelque tems après le Général de ce peuple le fit assassiner.

Lady SPIRITUELLE.

Vous aviez raison, ma Bonne, de dire que les préjugés nationaux obscurcissoient les lumières naturelles chés les Romains. Vous auriez dû ajouter, ma Bonne, qu'ils étouffoient les sentimens naturels au point de rendre ce peuple haïssable. Quelle horrible conduite que celle de *Véturie* !

Miss CHAMPETRE.

Auriez-vous voulu, Madame, qu'elle eût laissé périr Rome pour sauver son coupable fils ?

Lady SPIRITUELLE.

Non, ma chère. J'aurois voulu qu'elle fût juste, & qu'elle eût concilié ce qu'elle devoit à la nature & à son país : elle en avoit une si belle occasion. N'est-il pas vrai que les Tribuns de Rome étoient des pestes publiques ? N'est-il pas vrai que *Coriolan* étoit innocent ? N'est-il pas vrai que les Tribuns & le peuple étoient si effrayés à l'approche de *Coriolan*, qu'ils se fussent soumis à tout ce qu'on eût pu exiger d'eux ? Voici donc ce que j'aurois fait dans une pareille occurrence si j'eusse été à la place de *Véturie*. J'aurois consenti à leur rendre le service qu'on exigeoit d'elle à condition d'abolir le Tribunal, de punir ceux qui avoient injustement condamné son fils, de lui restituer sa réputation, sa place & ses biens. Toutes ces demandes étoient justes, & on n'étoit pas en état de lui rien refuser. Par ce moyen elle eût sauvé Rome & son fils tout à la fois.

Ma-

Madem. BONNE.

On ne peut rien ajoûter à votre décision, ma chère. Nous reprendrons l'histoire Romaine la première fois, & nous allons continuer celle de Madame du Plessis ; mais, Mesdames, je ne vous en dirai que ce qui peut convenir à votre état, & encore fort en abrégé : les états extraordinaires par lesquels il plût à Dieu de la faire passer, ne sont pas à votre portée.

Lady LOUISE.

Pourquoi ne nous pas édifier de tout ce que vous en savés, ma Bonne ? Peut-on avoir de trop bons exemples à suivre ? Nous en voyons tous les jours tant de mauvais.

Madem. BONNE.

Je ne vous tairai rien, Mesdames, de tout ce que vous pourrés imiter ; mais Jésus nous avertit lui-même qu'il y a plusieurs demeures dans la maison du père céleste. Nous sommes toutes appelées à la sainteté, c'est-à-dire, à la pratique de tous les préceptes de l'Evangile ; mais tous ne sont pas appelés à la perfection, c'est-

à-dire, à la pratique des conseils. Ils deviennent nécessaires au salut de ceux que Dieu y appelle. Telle étoit Madame *du Plessis*. La fidélité à suivre ces conseils, lui attira les graces les plus relevées. Nous ne devons pas y prétendre, les souhaiter même ; il suffit de nous abandonner à la volonté de Dieu pour lui obéir sans réserve dans tout ce qu'il demandera de nous. S'il nous veut dans l'observation des conseils de l'Evangile, c'est-à-dire, dans la perfection, il saura bien nous le faire connoître. D'ailleurs, Mesdames, ces états extraordinaires par lesquels il conduisit notre sainte Dame, ne seroient propres qu'à exciter la risée des gens du monde qui ne peuvent comprendre tout ce qui choque la chair & passe les sens. Une autre raison m'arrête : des jeunes personnes qui ont l'imagination extrêmement vive, peuvent aisément se faire illusion. Quelques momens de dévotion sensible pourroient leur persuader qu'elles sont arrivées à cet heureux état dont elles auroient entendu parler, & cela conduit aisément à la vanité, au fanatisme, & quelquefois même à la folie.

Lady

Lady LUCIE.

Mais ne pourrions-nous pas savoir au moins ce que vous appellés des graces extraordinaires, & auxquelles il ne faut pas prétendre ? J'ai crû jusqu'à ce jour qu'il n'y avoit point de graces qu'un chrétien ne dût souhaiter.

Madem. BONNE.

Il y a de deux sortes de graces, Mesdames : celles qui nous aident à nous sanctifier, & celles-là nous pouvons les demander sans mesure ; je m'explique. Un chrétien qui veut aller au ciel, doit demander à Dieu la patience dans tous les maux qu'il lui plaira de lui envoyer ; mais il n'appartient qu'aux âmes parfaites de souhaiter les croix, d'en demander à Dieu. Un chrétien pénétré du repentir de ses péchés, & par conséquent du peu qu'il vaut comme pécheur, doit se soumettre à être méprisé lorsque Dieu lui enverra ce moyen de satisfaire à ses fautes ; mais les âmes parfaites cherchent le mépris, en demandent à Dieu, & ne laissent échapper aucune occasion d'être méprisées : c'est une consolation infinie pour elles, &

il leur semble qu'à mesure qu'elles sont méprisées, le poid de la confusion éternelle qu'elles ont mérité, diminuë. Un chrétien est obligé de se détacher des richesses, d'en faire part aux pauvres ; pour cela, il retranche une partie de l'argent destiné à ses plaisirs. Le parfait qui cherche à se rendre semblable à Jésus autant que sa nature imparfaite le lui permet, se fait pauvre lui-même, & attend de la providence le pain de chaque jour. Il ne destine rien pour les plaisirs du monde, car il n'en connoit plus d'autre que celui d'être uni à son Dieu. Le chrétien doit se soumettre à la maladie, au froid, au chaud, & à toutes les autres misères de la vie ; il doit se retrancher souvent des plaisirs innocens parcequ'ils sont proches du chemin des plaisirs criminels, parcequ'il doit prendre l'habitude de se gêner & de se contraindre dans les choses permises, afin de pouvoir le faire dans les choses défendues quand l'occasion s'en présentera ; il doit avoir toujours la balance en main pour ce qu'il accorde à son corps, parcequ'une chair satisfaite se revolte, parcequ'il ne peut chercher à se procurer toutes ses aises & ses commodités sans se mettre en danger d'employer à cet usage ce qui de-

devroit appartenir aux pauvres. Le parfait pénétré du mal que son corps a fait à son âme, le hait, lui donne ses besoins à regret, est charmé de le voir souffrir, se rejouit en pensant à la destruction de ce corps qui est l'ennemi de Dieu. Les suites de cette fidélité à tendre à ce qu'il y a de plus parfait, sont : une union intime avec Dieu dont on sent la présence actuelle ; une soif ardente de la prière dont ces saintes âmes ont une peine infinie à s'arracher ; des graces extraordinaires dans la prière où il plait quelquefois à Dieu de se manifester à eux autant que de foibles créatures en sont capables ; des tentations violentes dont il plait au Seigneur de les éprouver en leur cachant absolument le sentiment de la grace qui règne dans leurs âmes ; des pensées de découragement, de désespoir, de vanité, & d'autres encore plus insupportables à des âmes pures ; enfin, des dons extraordinaires, comme celui de prophétie, la connoissance de l'intérieur des personnes auxquelles elles peuvent être utiles, des visions, des révélations. Remarqués, Mesdames, que les parfaits loin de souhaiter ces dernières graces, les craignent beaucoup, car il est dan-

dangereux de donner dans l'illusion ou la vanité sur ce sujet.

Lady LUCIE.

Je vous assure, ma Bonne, que je connois une Dame qui est actuellement dans cette union avec Dieu dont vous venés de parler. Elle est, comme elle me l'a dit elle-même, unie à Jésus comme le cep l'est à la vigne ; elle ne craint plus d'en être séparée, & est sûre de sa régénération.

Madem. BONNE.

Je connois cette Dame, c'est Mylady H***. Elle a fait part à tant de personnes de son état de perfection prétendue, que cela est venu jusqu'à moi. Mais apprenés, ma chère, & s'il se peut, ne l'oubliez jamais que les vrais parfaits ont autant de répugnance à parler des graces que Dieu leur fait, que celle-là a de plaisir à étaler à propos & hors de propos, celles qu'elle s'imagine recevoir. Apprenés encore, que personne dans cette vie n'est assuré de sa régénération, & de ne point perdre la grace. Les plus grands Saints ont tremblé, & St. *Paul* à la sainteté duquel j'ai plus de foi qu'à celle de Lady H***,

*H****, trembloit dans la crainte d'être reprouvé. Apprenés enfin, que cette Dame qui est Méthodiste, s'écarte de la créance commune de son église, fait secte à part, se retire de la direction des évêques pour suivre des docteurs particuliers, ce qui est une marque certaine de l'illusion. Remarqués encore, que celles qui suivent cette secte, sont pour la plus-part orgueilleuses, qu'elles méprisent les autres, qu'elles sont médisantes, aiment leurs aises & leurs commodités. Ce n'est point là, la vie des parfaits ; un seul de ces défauts suffit pour faire connoître l'esprit qui les meut, & certainement ce n'est point l'esprit de Dieu.

Lady LOUISE :

J'ai une objection à vous faire bien différente de la pensée de *Lady Lucie* ; c'est que je regarde tout ce que l'on rapporte de ces graces extraordinaires comme de belles imaginations : c'est qu'autant que je trouve raisonnable de souffrir les maux que Dieu nous envoie, autant je trouve ridicule cette haine de son corps & ce soin de lui retrancher ses aises quand on peut se les donner sans blesser aucun de ses devoirs.

voirs. Pardonnés-moi ma franchise, ma Bonne : je vous dis ma pensée ; mais je ne suis point obstinée dans ma pensée, & suis toute prête à y renoncer si vous me prouvéz que j'ai tort.

Madem. B O N N E.

C'est tout ce qu'on peut exiger de vous, ma chère Lady. Les choses extraordinaires dans l'ordre de la grace ne sont pas de mode, j'en conviens : en parler, paroître y ajouter foi, c'est se ranger dans la classe des femmelettes & des esprits foibles selon les gens du monde. Pauvres atômes ! le bras de Dieu est-il raccourci ? Celui qui n'a pas dédaigné de parler familièrement à *Noé, Abraham, Moïse* & aux autres grands hommes dans l'ancienne loi ; celui qui s'est manifesté à *Paul, à Philippe*, & à tant d'autres dans la nouvelle, a-t-il restreint ses bontés à de certains tems ? Les âmes auxquelles Dieu se communique, conservent ses faveurs dans le plus intime de leur cœur. Le monde les ignore ; mais ce n'est pas une preuve de leur non-existence. Essayés, Madame, à bien accomplir les préceptes Evangéliques ; peut-être vous fera-t-il la grace de
vous

vous appeller à la pratique des conseils, & alors vous connoîtrez par expérience que ce que Dieu a fait autrefois, il le fait encore aujourd'hui. Reprenons la vie de *Madame du Plessis*.

J'ai laissé *Madame du Plessis* toute occupée de la prière, qu'elle n'interrompoit que pour pratiquer des œuvres de charité. Un devoir vint l'arracher à une vie si heureuse. Son mari l'avoit fait tutrice de ses enfans ; il falloit conserver leur bien contre l'injustice & l'usurpation. *Madame du Plessis* après avoir fait tout ce que la charité chrétienne lui pût suggérer pour éviter un procès, fût forcée de plaider. Alors elle abandonna sans murmurer sa retraite, se priva de plusieurs heures de méditation & de lectures saintes, pour habiter l'antichambre de son rapporteur & de ses juges, & la chambre de son avocat & de son procureur. Elle passoit une grande partie de la journée à l'emploi dégoûtant d'examiner des papiers, des titres, & le faisoit avec une grande répugnance de la nature, & une parfaite soumission à la providence qui la chargeoit de cette occupation. Dieu ne peut être vaincu en libéralités. Notre sainte Dame lui sacrifioit le bonheur qu'elle avoit goûté dans la prière ;

il

voirs. Pardonnés-moi ma franchise, ma Bonne : je vous dis ma pensée ; mais je ne suis point obstinée dans ma pensée, & suis toute prête à y renoncer si vous me prouvéz que j'ai tort.

Madem. BONNE.

C'est tout ce qu'on peut exiger de vous, ma chère Lady. Les choses extraordinaires dans l'ordre de la grace ne sont pas de mode, j'en conviens : en parler, paroître y ajouter foi, c'est se ranger dans la classe des femmelettes & des esprits faibles selon les gens du monde. Pauvres atômes ! le bras de Dieu est-il raccourci ? Celui qui n'a pas dédaigné de parler familièrement à *Noé*, *Abraham*, *Moïse* & aux autres grands hommes dans l'ancienne loi ; celui qui s'est manifesté à *Paul*, à *Philippe*, & à tant d'autres dans la nouvelle, a-t-il restraint ses bontés à de certains tems ? Les âmes auxquelles Dieu se communique, conservent ses faveurs dans le plus intime de leur cœur. Le monde les ignore ; mais ce n'est pas une preuve de leur non-existence. Essayés, Madame, à bien accomplir les préceptes Evangéliques ; peut-être vous fera-t-il la grace de vous

vous appeller à la pratique des conseils, & alors vous connoîtrez par expérience que ce que Dieu a fait autrefois, il le fait encore aujourd'hui. Reprenons la vie de Madame du Plessis.

J'ai laissé Madame du Plessis toute occupée de la prière, qu'elle n'interrompoit que pour pratiquer des œuvres de charité. Un devoir vint l'arracher à une vie si heureuse. Son mari l'avoit fait tutrice de ses enfans ; il falloit conserver leur bien contre l'injustice & l'usurpation. Madame du Plessis après avoir fait tout ce que la charité chrétienne lui pût suggérer pour éviter un procès, fût forcée de plaider. Alors elle abandonna sans murmurer sa retraite, se priva de plusieurs heures de méditation & de lectures saintes, pour habiter l'antichambre de son rapporteur & de ses juges, & la chambre de son avocat & de son procureur. Elle passoit une grande partie de la journée à l'emploi dégoûtant d'examiner des papiers, des titres, & le faisoit avec une grande répugnance de la nature, & une parfaite soumission à la providence qui la chargeoit de cette occupation. Dieu ne peut être vaincu en libéralités. Notre sainte Dame lui sacrifioit le bonheur qu'elle avoit goûté dans la prière ;

il

il lui fit sentir sa présence d'une manière plus sensible dans l'exercice de ses devoirs, enforte qu'elle n'a jamais prié avec plus de recueillement & d'attention que dans les antichambres qui devenoient pour elle des temples où son créateur se manifestoit à elle.

Lady CHARLOTTE.

Il me vint une curiosité, ma Bonne. Comment a-t-on pû savoir ces choses qui se passaient entre Dieu & Madame *du Plessis* ? Vous nous avés dit que les Saints ne parlent jamais des grâces que Dieu leur fait : elle a donc manqué à cette règle.

Madem. BONNE.

Non, Madame ; elle avoit une estime très-grande pour un ecclésiastique qui étoit véritablement un Saint, & elle le consultoit sur les affaires de sa conscience. Il lui dit un jour que pour la conduire sûrement, il avoit besoin de la connoître à fond, qu'il n'avoit pas assez de tems pour l'entendre, & qu'ainsi il la prioit de lui écrire ce qu'elle auroit à lui communiquer. Cet honnête homme garda précieusement ces écrits, & après sa mort me chargea de
les

les copier, parceque je connoissois son écriture qui étoit fort mauvaise. J'ai été témoin de beaucoup de ses actions ; je l'ai souvent questionné pour m'édifier, & enfin, une fille vertueuse qui avoit vécu plusieurs années avec elle, m'a fait part de ses remarques. Continuons.

Madame du Pleffis ayant gagné ses procès, retira ses filles chés elle, par le conseil de l'ecclésiastique dont nous avons parlé, car il étoit persuadé qu'elle étoit plus capable de les bien élever que personne. On s'attendoit que ses trois filles la mettroient dans la nécessité de revoir le monde pour les accompagner dans les compagnies. On le lui proposa : elle répondit courageusement qu'elle ne les avoit pas reçues de la main de Dieu pour en faire des mondaines, mais des habitantes du ciel. Elles sont mortes toutes les trois sans connoître les assemblées, les bals, les spectacles.

Miss SOPHIE.

De chagrin sans doute ? Oh ! que je plains ces pauvres filles ! Elles ont dû bien s'ennuyer avec une telle mère.

Madem.

Madem. BONNE.

Si vous ne m'eûssiés point interrompue, j'allois ajouter qu'elles étoient mortes sans souhaiter même ces plaisirs. Avant d'être en âge de les goûter, leur sainte mère leur en avoit démontré le vuide & le danger, & elles choisirent elles-mêmes la retraite dans laquelle elles ont toujours vécu. Loin de trouver leur mère ennuyeuse, elles n'avoient pas un moment de repos lorsqu'elles en étoient séparées, ce qui étoit rare, car elle sacrifioit le goût de la prière au soin d'amuser ses enfans, & de vivre avec eux. Mais je vous dois le portrait de ses filles, après quoi je vous apprendrai quelles étoient leurs occupations journalières. L'ainée qu'on appelloit *Mademoiselle du Plessis*, & que j'ai connue, étoit ce que l'on appelle une bonne fille, sans malice & sans esprit : elle portoit une de ses figures qu'on voit cent fois sans y trouver ni bien ni mal. *Mademoiselle d'Enfreville*, la seconde, étoit extrêmement jolie sans être régulièrement belle : elle avoit tout l'esprit de sa mère ; mais sa vivacité faisoit tort à son jugement. La piété en la mûrissant avant le tems, la rendit une fille accomplie. Elle avoit le

cœur

cœur excellent, beaucoup de goût pour les plaisirs & le grand monde. La crainte de s'y perdre, détruisit ce goût, non qu'elle eût dessein d'y renoncer ; seulement vouloit-elle attendre avant de s'exposer, le tems où elle seroit bien fortifiée dans la grace. Mademoiselle *Puchot*, la troisième, eût été fort bien ; mais la petite vérole lui avoit laissé des yeux rouges & dégoûtans. Celle-là avoit un esprit supérieur, & ce qui en est presque toujours inséparable, des passions fougueuses. Des réflexions sérieuses sur son caractère, lui firent naître le désir de mettre une barrière insurmontable entre elle & les objets de ses passions. A quatorze ans, elle déclara à sa mère qu'elle vouloit être Carmélite, c'est-à-dire, se faire Religieuse dans une maison très-austère & entièrement séparée du monde. Madame *du Plessis* lui répondit qu'elle auroit plus de plaisir de voir une de ses filles consacrée à Dieu, que de la savoir sur un trône, lui donna permission de vivre aussi retirée chés elle que dans un cloître, & finit en lui disant qu'elle ne permettroit jamais à aucune de ses filles de se faire Religieuse avant vingt cinq ans, parceque cet état sortant de la vocation com-

mune

Madem. BONNE.

Si vous ne m'eûssiez point interrompue, j'allois ajouter qu'elles étoient mortes sans souhaiter même ces plaisirs. Avant d'être en âge de les goûter, leur sainte mère leur en avoit démontré le vuide & le danger, & elles choisirent elles-mêmes la retraite dans laquelle elles ont toujours vécu. Loin de trouver leur mère ennuyeuse, elles n'avoient pas un moment de repos lorsqu'elles en étoient séparées, ce qui étoit rare, car elle sacrifioit le goût de la prière au soin d'amuser ses enfans, & de vivre avec eux. Mais je vous dois le portrait de ses filles, après quoi je vous apprendrai quelles étoient leurs occupations journalières. L'ainée qu'on appelloit *Mademoiselle du Plessis*, & que j'ai connue, étoit ce que l'on appelle une bonne fille, sans malice & sans esprit : elle portoit une de ses figures qu'on voit cent fois sans y trouver ni bien ni mal. *Mademoiselle d'Enfreville*, la seconde, étoit extrêmement jolie sans être régulièrement belle : elle avoit tout l'esprit de sa mère ; mais sa vivacité faisoit tort à son jugement. La piété en la mûrissant avant le tems, la rendit une fille accomplie. Elle avoit le

• cœur

cœur excellent, beaucoup de goût pour les plaisirs & le grand monde. La crainte de s'y perdre, détruisit ce goût, non qu'elle eût dessein d'y renoncer ; seulement vouloit-elle attendre avant de s'exposer, le tems où elle seroit bien fortifiée dans la grace. Mademoiselle *Puchot*, la troisième, eût été fort bien ; mais la petite vérole lui avoit laissé des yeux rouges & dégoûtans. Celle-là avoit un esprit supérieur, & ce qui en est presque toujours inséparable, des passions fougueuses. Des réflexions sérieuses sur son caractère, lui firent naître le désir de mettre une barrière insurmontable entre elle & les objets de ses passions. A quatorze ans, elle déclara à sa mère qu'elle vouloit être Carmélite, c'est-à-dire, se faire Religieuse dans une maison très-austère & entièrement séparée du monde. Madame *du Plessis* lui répondit qu'elle auroit plus de plaisir de voir une de ses filles consacrée à Dieu, que de la savoir sur un trône, lui donna permission de vivre aussi retirée chés elle que dans un cloître, & finit en lui disant qu'elle ne permettroit jamais à aucune de ses filles de se faire Religieuse avant vingt cinq ans, parceque cet état sortant de la vocation com-

mune

mune qui est le mariage, devoit être examiné à loisir, & embrassé dans l'âge mr.

Miss C H A M P E T R E.

Je commence à avoir bonne opinion de la dévotion de *Madame du Plessis*. Elle ne se croyoit pas autorisée à disposer du fort de ses enfans selon ses goûts, & malgré sa grande piété consultoit la prudence.

Madem. B O N N E.

Votre remarque est très-juste, Madame, & notre sainte Dame fit voir dans une occasion beaucoup plus délicate qu'elle savoit s'oublier elle-même quand il étoit question de pourvoir ses enfans. Je vous ai dit que la seule crainte des dangers du monde en éloignoit *Mademoiselle d'Enfreville* qui l'aimoit beaucoup. Elle n'avoit que dix-huit ans lorsqu'elle fût demandée par un homme extrêmement riche; c'étoit une personne de probité selon le siècle, mais très-repandu. *Madame du Plessis* frémit depuis la tête jusqu'aux pieds en jettant un coup d'œil sur la dissipation où ce mariage jetteroit sa
fille

fille chérie, car c'étoit celle qu'elle aimoit
 le mieux. Cependant, elle n'avoit point
 recherché cet établissement ; la providence
 avoit peut-être des vûes sur sa fille qu'elle
 ignoroit ; elle devoit donc abandonner le
 soin de cette affaire au Seigneur. Elle
 fût se prosterner devant lui pour le con-
 jurer d'avoir soin du salut de cette
 pauvre enfant, renferma toutes ces
 craintes au fond de son cœur, & ayant
 fait venir sa fille, lui exposa l'affaire
 dont il étoit question. Elle lui représenta
 que la coutume de Normandie réduisant
 les filles à leur légitime, elle n'avoit pas
 lieu d'espérer un si bon parti. Elle lui
 exposa les bonnes qualités du Cavalier, la
 réputation qu'il s'étoit acquise dans le
 monde, & fût si bien lui cacher ses fra-
 yeurs, que sa fille crût qu'elle souhaitoit
 passionnément cette alliance, & n'osa lui
 déclarer tout à coup sa résolution : elle se
 contenta de lui demander vingt quatre
 heures pour prier & réfléchir, & la laissa
 dans la crainte qu'elle ne fût tentée d'une
 fortune si brillante. Le lendemain Mademoiselle d'*Enfreville* lui dit en tremblant,
 qu'elle aimeroit mieux mourir que de lui
 déplaire, que cependant, si elle la laissoit
 maîtresse de son sort, elle souhaitoit ne se
 marier

marier qu'a vingt deux ans. Madame du Plessis renferma sa joye à cette réponse, aussi bien qu'elle avoit fait sa crainte, & sa fille est morte sans avoir sù les différens sentimens qu'elle avoit éprouvé en cette occasion.

Miss SOPHIE.

S'il y avoit bien des dévotes de ce caractère, cela me reconcilieroit avec la dévotion ; mais toutes celles que j'ai connu, étoient hargneuses, médisantes, contrôlant tout, blâmant tout, & se faisant un plaisir de contrarier les goûts les plus innocens. Vous nous avez promis un Magasin pour les pauvres, ma Bonne ; vous devriés nous en donner un pour les dévotes, afin qu'elles apprissent à l'être dans le goût de Madame du Plessis.

Madem. BONNE.

Les vraies dévotes n'en auroient pas besoin. Comme elles ont le même modèle qui est Jésus-Christ, elles se ressembtent toutes. Mais j'avoue que les fausses dévotes auroient grand besoin d'être éclairées. Je penserai à cela quelque jour. Il faut un peu égayer la fin de
notre

notre leçon, en vous racontant un conte de fée de ma façon. Je vous dirai en vous le faisant ce qui m'a fait naître l'idée de le composer. Il est un peu philosophique, je vous en avertis.

Lady MARY.

Tant mieux, ma Bonne ; car ceux qui m'amusoient il y a quelques années, pourroient fort bien produire aujourd'hui un effet tout contraire.

Madem. BONNE.

Dans le royaume de Lutésie, *Aris* & *Mithra* règnoient pour le bonheur de leurs sujets. *Aris* se regardoit comme le père d'une nombreuse famille à laquelle il étoit redévable de tous ses momens. Il se croyoit chargé par les Dieux, du soin de procurer la sûreté du dernier de ses sujets, comme du plus illustre. Ils sont tous mes enfans, disoit-il ; si quelque prédilection m'est permise, c'est en faveur des pauvres & des misérables. Tel un père tendre porte dans ses bras son fils infirme, & laisse à celui qui est robuste, la fatigue d'un chemin pénible. *Mithra* en unissant

TOM. III. M son

son sort à celui d'*Aris*, avoit moins pensé à s'affocier à la souveraine puissance, qu'à l'excessive tendresse qu'il avoit pour son peuple ; & pendant que son illustre époux s'occupoit à reprimer le vice, à punir l'injustice, *Mithra* donnoit tous ses soins à les diminuer. Son exemple avoit forcé le crime à chercher les ténèbres ; on ne rougissoit plus d'être vertueux : ceux qui ne l'étoient pas, se paroiient du moins des dehors de la vertu. Il y avoit donc un grand nombre d'hypocrites à la cour, dit mon lecteur ; j'aimerois mieux qu'elle fût remplie de méchans connus pour tels. Je ne suis pas tout à fait de ce sentiment : l'homme est un animal sur lequel l'habitude a beaucoup d'empire. Les grands de *Lutésie* à force de parler & d'agir comme d'honnêtes gens, le devinrent insensiblement. Ainsi *Tarquinius* qui avoit joué l'homme vertueux pour parvenir au trône, n'eût jamais la force de changer l'habitude qu'il avoit prise de faire le bien ; il resta honnête homme par paresse, ou plutôt il le devint réellement. Les actes réitérés qu'il avoit faits, avoient tellement plié les fibres de son cerveau vers les objets louables, qu'il eût fallû de violens efforts pour les replier du sens opposé. Il pésa les difficultés

ficultés qu'il trouveroit dans ce travail, avec celles qu'il auroit à redresser son intention. Ce dernier ouvrage lui parût plus aisé que l'autre ; il l'entreprit. Mais je suppose que les grands demeurent hypocrites, c'est-à-dire, qu'ils fassent le bien physique sans parvenir jusqu'au moral ; il n'y a qu'eux qui y perdent. Les canaux qui distribuent l'eau dans un jardin, le fertilisent ; quoique ces canaux demeurent secs & pleins de bouë, le jardin n'en souffre aucun préjudice. Ainsi l'homme de qualité vertueux par respect humain, demeure vuide des vertus qu'il excite chés le peuple qui de sa nature est imitateur.

Avancés, je vous en conjure, me dit une lectrice avide de faits ; vos réflexions m'ennuyent : si vous continués sur ce ton, nous ne verrons jamais la fin de votre conte.

Si mes réflexions vous ennuyent, elles m'amusent, & mon premier motif en écrivant, est ma satisfaction : vous êtes la maîtresse de les passer ; mais vos criailleries, vos baillemens, ne m'en feront pas rabattre une syllabe. N'allés pourtant pas croire que ce soit un guet appens : je ne réfléchis pas de propos délibéré ; ce n'étoit pas là mon intention en prenant la plume.

Quand je la tiens, elle ne peut se refuser à tout ce qui me vient dans l'esprit. Mais à propos de mon intention, je ne vous en ai pas dit un mot ; j'ai oublié l'avertissement. Il en faut un pourtant, à quelque chose malheur est bon. Si je l'eusse mis au commencement, vous l'eussiez passé, & vous n'auriez pas daigné ouvrir la feuille. L'ouvrage est fait à présent, c'est une tentation pour le lire ; cependant, elle pourroit fort bien n'être pas suffisante pour lui donner plus de poids. Je vous avertis que ce conte a besoin d'un avertissement pour être lû avec plaisir : passés-le à présent si vous l'osés.

Un honnête homme dont je ne fais pas le nom, est devenu auteur par gageure : il a promis de payer six guinées s'il ne fournissoit un volume en six jours. Le terme étoit court, aussi n'a-t-il trouvé que le tems d'écrire ; & il a eû la bonne foi d'avertir le lecteur qu'il n'avoit lû son ouvrage qu'en corrigeant les épreuves. Je lui fais gré de sa franchise ; mais elle étoit inutile : j'aurois gagé aussi en lisant le livre, que l'auteur ne l'avoit pas relû après l'avoir écrit. Cependant, nouveau Pigmalion, il s'est passionné pour son ouvrage ; il a juré par le styx d'enrichir son

son libraire. La chose est probable. Une centaine de bonnes maximes jettées par ci par là : une obscénité imparfaite, parce que notre homme est encore scrupuleux ; mais on prévoit qu'il se corrigera de cette foiblesse. Nul ordre, nulle liaison, nulle nécessité dans la suite des événemens, c'est un genre d'écrire assés à la mode aujourd'hui. Pour moi qui n'ait pas de penchant à la suivre, j'ai pris la liberté de trouver son livre ridicule. A cette première liberté, j'en ajoute une autre, c'est de m'approprier son titre, une partie de son plan, & d'en faire quelque chose de mieux. Il arrivera peut-être que je ne ferai rien qui vaille ; je souhaite que l'auteur du titre trouve un vengeur. Le moyen d'être heureux, voilà ce qu'on trouve à la tête du conte : ce titre intéresse le genre humain. J'exhorte tous ceux qui aiment l'humanité à travailler sur ce plan, se je ne le remplis pas à leur fantaisie ; Public y gagnera.

Pour la singularité du fait, il faudroit fourrer à cet endroit une épître dédicatoire, car j'avoue que je l'ai oublié aussi bien que l'avertissement ; mais j'ai pitié des lecteurs : je veux leur laisser prendre haleine.

leine. L'épître trouvera sa place ; si ce n'est au milieu, ce sera à la fin.

Lady SPIRITUELLE.

Il faut avouer, ma Bonne, que vous êtes honnêtement méchante ; comme vous avés accommodé ce pauvre auteur !

Madem. BONNE.

C'est une folie de Lady *Sensée*. Elle avoit été charmée d'un vers qui étoit à la tête de l'ouvrage, & que voici :

Du bonheur que l'on fait, le nôtre naît toujours.

Elle mouroit d'envie de lire l'ouvrage. Après l'avoir examiné, je lui signifiai qu'il falloit en faire le sacrifice parcequ'il ne valoit rien. Le titre l'avoit si fort enchantée, qu'elle se mit de mauvaise humeur contre l'auteur & presque contre moi. Elle me protesta qu'elle ne pouvoit me pardonner le chagrin que je lui caufois qu'à une condition, & c'étoit de remplir moi-même le titre : elle m'apporta du papier, me mit la plume à la main, & prétendoit que d'un trait de plume je lui fisse un volume. Moi dont la manie est d'aimer à écrire en bref, je ne pûs lui pro-

promettre qu'une douzaine de pages tout au plus. Elle s'obstina à en vouloir d'avantage : il fallût donc, bongré, malgré, fourrer des réflexions, des conversations, & je remplis ma tâche ; mais ce qu'il y a de risible, & dont je ne m'aperçûs qu'après avoir fini, c'est que la tête pleine de nos leçons, je ne fis rien de ce que je m'étois proposé, & mon conte n'étoit bon qu'à prouver que l'éducation forme tellement notre caractère, qu'elle peut le rendre méconnoissable. Il fallût pourtant qu'elle s'en contentât, tel qu'il étoit ; & pour me punir de ne lui avoir pas obéi à la lettre, elle me condamna à vous le lire. Voilà toute l'histoire de mon conte qui est tout aussi mal-tournée que le conte même.

Lady LUCIE.

J'avoue, ma Bonne, que le titre étoit beau ; mais je suis persuadée que ce que vous avés fait, nous sera aussi utile pour le moins : ainsi, ma Bonne, nous vous prions de nous finir la lecture de ce conte avec toutes ces additions.

Madem. BONNE.

Ce sera pour la première fois, Madame ;
il est tems de nous séparer. *Lady Louise*,
je veux vous dire un mot.



CONVERSATION PARTICULIÈRE

Madem. BONNE. Lady LOUISE.

Madem. BONNE.

Vous avés souhaité de me parler en
particulier, Madame : me voici à vos or-
dres.

Lady LOUISE.

Je vous suis bien obligée, ma Bonne ;
mais je ne fais si j'aurai le courage de vous
dire tout ce qui m'est venu dans l'esprit.
Je le ferois bien plus volontiers si j'étois
sûre que vous voulussiez me dire positive-
ment, que je suis folle ; mais je le devien-
drai

drai à coup sûr si vous avés la cruauté de me dire que j'ai raison. Si quelqu'un m'entendoit, il diroit que je la suis déjà. Je vais vous expliquer cette énigme.

Je suis fatiguée de lutter contre Dieu, & cependant, je ne me sens pas déterminée à lui obéir. Le monde me plaît & me tourmente : j'en voudrois goûter les plaisirs ; je ne veux pas participer à ses souillures. C'est un ouvrage si pénible d'être toujours la balance à la main pour péser jusqu'à quel point un tel plaisir peut être permis ! La gayeté touche à la dissipation, une parure convenable au luxe, la politesse à la galanterie, l'amitié à l'attachement excessif, ce que l'on doit à son rang, à l'orgueil ; en un mot, tout est péril, danger, fatigue. Si j'étois fille, je suis si excédée que je prendrois le parti de renoncer à tout pour n'avoir plus tout à combattre ; mais malheureusement, cela n'est plus en ma disposition. Qui croiroit en me voyant que je suis si misérable ? car enfin, j'ai pour époux le plus honnête homme du monde : j'en suis aimée autant que je l'aime, & c'est dire beaucoup. Je jouïs d'une bonne réputation ; j'ai de la santé, de reste ; je vis au milieu d'une famille que j'ai toujours aimée ; mon res-

Madem. BONNE.

Ce sera pour la première fois, Madame ;
il est tems de nous séparer. *Lady Louise*,
je veux vous dire un mot.



CONVERSATION PARTICULIÈRE

Madem. BONNE. Lady LOUISE.

Madem. BONNE.

Vous avés souhaité de me parler en
particulier, Madame : me voici à vos or-
dres.

Lady LOUISE.

Je vous suis bien obligée, ma Bonne ;
mais je ne fais si j'aurai le courage de vous
dire tout ce qui m'est venu dans l'esprit.
Je le ferois bien plus volontiers si j'étois
sûre que vous voulussiez me dire positive-
ment, que je suis folle ; mais je le devien-
drai

drai à coup sûr si vous avés la cruauté de me dire que j'ai raison. Si quelqu'un m'entendoit, il diroit que je la suis déjà. Je vais vous expliquer cette énigme.

Je suis fatiguée de lutter contre Dieu, & cependant, je ne me sens pas déterminée à lui obéir. Le monde me plaît & me tourmente : j'en voudrois goûter les plaisirs ; je ne veux pas participer à ses souillures. C'est un ouvrage si pénible d'être toujours la balance à la main pour peser jusqu'à quel point un tel plaisir peut être permis ! La gayeté touche à la dissipation, une parure convenable au luxe, la politesse à la galanterie, l'amitié à l'attachement excessif, ce que l'on doit à son rang, à l'orgueil ; en un mot, tout est péril, danger, fatigue. Si j'étois fille, je suis si excédée que je prendrois le parti de renoncer à tout pour n'avoir plus tout à combattre ; mais malheureusement, cela n'est plus en ma disposition. Qui croiroit en me voyant que je suis si misérable ? car enfin, j'ai pour époux le plus honnête homme du monde : j'en suis aimée autant que je l'aime, & c'est dire beaucoup. Je jouis d'une bonne réputation ; j'ai de la santé, de reste ; je vis au milieu d'une famille que j'ai toujours aimée ; mon res-

peçtable père augmente châque jour de tendresse pour moi. Que de biens ! & cependant, que je suis éloignée d'être heureuse ! Je parviens quelque fois à me faire illusion pendant huit jours, & à force de me dire que je suis contente, je crois l'être ; mais cette erreur est rapide : rentrée en moi-même, j'y retrouve un vuide affreux ; l'inutilité de ma vie me glace le sang ; l'éternité se rapproche, & je souffre des angoisses qui me forceroient à renoncer absolument au monde, si ce que je devois à mon époux, ne me retenoit pas.

Madem. BONNE.

Adorés la miséricorde de Dieu à votre égard, Madame. Il frotte de fiel pour vous les mammelles de la prostituée de Babylone ; mais ce n'est pas assés de gémir sur votre état, ma chère il faut essayer de le changer. Le trouble que vous ressentes, est un effet de sa grace que vous devés ménager sans toutefois vous abandonner au découragement. Je vais vous parler, Madame, avec toute la sincérité que l'amitié sincère exige. Vous tenés trop au monde ; vous l'aimés trop, ma chère Lady. Re-

mar-

marqués que je ne dis pas encore que vous y vivés trop ; je n'ai point affés examiné votre position pour rien décider à cet égard.

Lady LOUISE.

Et peut-on vivre à mon âge dans le monde sans l'aimer, sans s'y attacher ? Il faudroit des graces bien particuliéres pour y vivre en voyageuses, comme dit *St. Paul*, & ces graces sont la suite de la fidélité à répondre à celles que Dieu me fait tous les jours, auxquelles je ne correspond pas.

Madem. BONNE.

J'en ai besoin d'une grande pour vous répondre en ce moment. Je marche entre deux extrémités également dangereuses : une trop grande sévérité propre à faire naître le scrupule, & le relâchement. Oh, mon Dieu ! donnés moi votre Saint Esprit. Apprenés-moi ce que vous voulés de cette âme rachetée de votre sang ; & en le lui découvrant, donnés lui le courage de vous obéir.

Il est certain, Madame, qu'une vie toute molle, toute charnelle, est opposée à

à l'esprit de l'Evangile. Il est certain que vous êtes comme accablée des moyens de vous perdre : santé, jeunesse, réputation ; une sorte de nécessité d'avoir une bonne table, un équipage brillant, des habits magnifiques : vos richesses vous en imposent la loi. Où trouver dans ce genre de vie les moyens de pratiquer les préceptes de l'Evangile ? Cela est possible pourtant ; des Rois se sont sanctifiés dans la pourpre. Mais il faut avouer que votre vie doit être plus pénible que celle de la Religieuse la plus austère. Un grand sacrifice qu'elle fait en une fois, lui ôte les moyens de se perdre, & les tentations qui vous restent. Aussi les Saints ne font-ils point de difficultés d'appeller la vie chrétienne un martyre perpétuel.

Lady LOUISE.

Si vous n'aviés pas réveillé ma conscience à cet égard, ma Bonne, je vivrois dans la plus grande sécurité, comme les personnes qui m'environnent & qui sont très-contentes d'elles-mêmes ; car enfin, ma vie est fort innocente & exemplaire selon le monde. On fait exactement la prière chés moi ; j'y assiste
avec

avec tous mes domestiques : je ne manque point à la paroisse, & j'ai soin qu'ils y aillent ; je donne l'aumône ; je n'aime que mon mari, & je cherche à lui plaire ; je suis par la grace de Dieu exempte des vices grossiers, & cependant, je sens que Dieu n'est pas content de moi ; je sens . . . Oh ! devines-moi, je vous en conjure : vous le savés, ma Bonne, je n'ai que l'Evangile & vous. Un ministre à qui je laissai échapper l'autre jour quelques-unes de mes peines, me rit au nés, & voulût me persuader que j'étois une Sainte. Heureusement, ma conscience me dit trop que j'en suis éloignée pour pouvoir recevoir de la vanité de son compliment.

Madem. B O N N E.

Puisque vous avés l'Evangile, Madame, que puis-je vous dire ? Avés-vous besoin de mes conseils ?

Lady L O U I S E.

Je ne distingue jamais nettement le conseil du précepte, & c'est ce qui m'inquiète ; ou plutôt, ma Bonne, je sens que je cherche à être tranquillisée sur bien
des

des choses que je déciderois moi-même aisément.

Madem. BONNE.

Je ne veux point vous tranquilliser mal à propos, Madame. Votre vie, telle que vous me l'avez dépeinte, vous rend une Sainte par comparaison. Cependant, je ne crois pas cette sainteté-là d'un poids très sûr pour aller au ciel; il faut faire quelque chose de plus.

Lady LOUISE.

C'est ce que je disois tantôt, ma Bonne; la vie est si courte, l'éternité si longue : il faut tout risquer. Mon mari, mon père, mes parens, le monde se fâcheront s'ils veulent; il vaut mieux leur déplaire que d'être damnée : je vais me séparer absolument du monde.

Madem. BONNE.

Autre tentation, ma chère Lady ! Vous ne feriez pas votre salut en manquant aux devoirs de votre état. Il faut sanctifier
ce

ce que vous faites, & sacrifier ce qui ne peut être sanctifié.

Lady LOUISE.

Comment voulés-vous que je sanctifie le bal, la comédie par exemple ? Je vous jure que je n'y commets pourtant pas un péché véniel ; mais il y en a d'autres qui y péchent, parmi celles-là, il y en a peut-être quelques-unes qui ont des remords, & qui les font taire par mon exemple. Je passe pour une bonne chrétienne ; on me voit à la comédie, donc il n'y a point de mal à y aller. Dites-moi bien en conscience, ma Bonne, ces plaisirs, sont-ils criminels, je ne dis pas en eux-mêmes, mais parcequ'ils deviennent pour quelques âmes foibles un sujet de scandale ?

Madem. BONNE.

Eh ! pourquoi m'interroger, ma chère, quand votre conscience a décidé si juste ? Ne diroit-on pas à vous entendre que tout le bonheur de votre vie est attaché aux bals & aux spectacles ? Quelle bagatelle vous arrête ! Que refusés-vous à un Dieu qui a tout fait pour vous ! Car enfin, encore

core deux ou trois sacrifices comme celui-là, & je vous vois dans le chemin du salut. Vous en avés fait de plus pénibles, assurément ! Ceux-là vous attireront tant de graces, que vous bénirés l'instant où Dieu vous a inspiré de les faire.

Lady LOUISE.

Mais, ma Bonne, que dira mon mari ? que diront mes amies ? N'est-ce pas afficher la singularité, & vouloir me donner pour meilleure que les autres ?

Madem. BONNE.

Mais, Madame, que dira Jésus-Christ qui vous demande ce sacrifice ? A l'égard de votre époux, je fais qu'il a les plus grandes dispositions pour le bien, & qu'il vous fera facile de le faire entrer dans vos vûës. Payés cette complaisance qu'il aura pour vous, par une complaisance sans bornes en tout le reste qui n'intéressera pas votre âme. Employés les caresses, les prières : vous en viendrés à bout. Pour vos amies, dites leur tout uniment que l'Evangile nous recommande la vigilance, la prière continuëlle, & que vous ne sau-
riés

riés prier & veiller sur votre cœur dans les spectacles. Qu'en peut-il arriver ? Elles se moqueront de vous ; peut-être quelques-unes suivront-elles votre exemple. Vous serez très-heureuse dans ces deux cas, puisque vous souffrirez persécution pour la justice dans le premier, & dans le second vous engagerez une âme rachetée du sang de Jésus à faire un pas vers le salut. Quand je vous parle des bals, ma chère, je n'entends pas parler de ceux qui se font chés le Roi le jour des naissances. Votre rang vous force à vous y trouver, c'est un devoir ; la décence y préside, & vous pouvés en sortir de bõne heure.

Lady LOUISE.

Ensorte que je pourrois aller dans un bal où tout se passeroit comme chés le Roi ?

Madem. BONNE.

Non, Madame. Souvenés-vous qu'une des raisons qui vous engagent à y renoncer, est la crainte d'autoriser les âmes
foi-

foibles. Revenons à ce que Dieu demande de vous, & qui se réduit à bien peu de chose. Il ne faut que vous détachés intérieurement du monde où vous devés vivre parceque Dieu vous y veut, mais où vous devés vivre en chrétienne ; c'est-à-dire, que lorsqu'on vous adressera des propos libres, ou contre les mœurs, ou contre la charité, ou contre les maximes de l'Evangile, vous ne rougiffiés point d'en marquer votre horreur sans vous embarrasser de ce qu'on en dira.

Lady LOUISE.

Savés-vous bien, ma Bonne, que tout se réduit réellement à ces deux articles ? Il me semble avec la grace de Dieu, que je me tirerai affés bien du reste. Mais, comme vous le dites fort bien, qu'est-ce donc que je refuse à mon Dieu ? La repugnance horrible que je sens à lâcher ma demi-guinée pour payer ma place ; ces pauvres qui semblent me la reprocher : tout cela, n'est-il pas une preuve que je dois renoncer à ce plaisir frivole ? Je n'ose encore vous promettre de le faire ; demandés, je vous prie, à Dieu qu'il me donne le courage de lui obéir.

Madem.

Madem. BONNE.

Et moi, je vous promets de sa part une abondance de graces qui vous récompensera à centuple de la misère que vous sacrifiés. Mais notre maître est bon ; il ne mesure pas l'offrande par sa valeur : seulement a-t-il égard à la pénitence du cœur avec laquelle on l'a fait.

Fin du Troisième Tome.





